

A person wearing a dark, belted coat and boots is walking away from the viewer down a snow-covered street. The scene is heavily tinted with a red color, giving it a somber and intense feel. Bare trees and buildings line the street, and a car is partially visible on the left. The overall atmosphere is cold and mysterious.

« UN POLAR PUISSANT ! »

IAN MANOOK

NIKO TOXIQUE TACKIAN

éditions
de l'épée

*À Jeanine et Arty, pour m'avoir convoqué dans cette rocambolesque
aventure qu'est la vie.*

Un enfant n'oublie jamais qui sont ses parents.

« Le Minotaure ne vivait pas dans le noir complet. On lui avait laissé une minuscule source de lumière. Juste assez pour regretter de ne jamais voir le soleil. Juste assez pour imaginer le vol des oiseaux... »

Murielle SZAC,

Le Feuilleton de Thésée, Bayard Jeunesse, 2011.

Il avait beau fermer les yeux, ça lui bouffait les entrailles depuis toujours. Le froid et la peur. Le garçon filait entre les murs gris, sa tignasse épaisse trempée de sueur. Il courait à en perdre haleine, les pieds nus meurtris par du gravier aux arêtes tranchantes. Il ne se souvenait plus quand ça avait commencé. Il devait avoir deux ou trois ans peut-être ? Il n'était même plus certain d'avoir connu un jour la chaleur du ventre maternel. Sa vie n'était que combat, un long et épuisant combat pour ne pas sombrer dans la folie, pour continuer à fuir entre les murs du labyrinthe sans se retourner. Derrière lui, la bête ne cesserait jamais de le traquer. Il pouvait sentir son souffle immonde dès qu'il réduisait l'allure. Et il savait que s'il abandonnait, son petit corps serait piétiné, roué de coups jusqu'à n'être plus que douleur. Alors il courait, encore et encore. Le dédale de galeries ne le menait jamais à la délivrance mais finissait par déboucher sur un jardin abandonné où se dressait un immense cerisier en fleur. Dans ce sanctuaire maudit, il pouvait enfin arrêter sa course. Ses jambes maigres et couvertes d'hématomes n'arrivaient plus à le porter, il tombait à genoux sur la terre jonchée de fruits pourris et grattait le sol avec ses mains, s'arrachant les ongles sans y prêter la moindre attention. Le sang mélangé à la chair des cerises formait une mélasse infâme mais son attention était ailleurs... Il dégagait enfin le coffret en bois clair enveloppé dans un chiffon qu'il déplaçait avec mille précautions. Derrière lui, les pas lourds de la bête martelaient le sol dans un nuage de poussière rouge. Il savait que chaque seconde était précieuse et qu'il n'y avait plus de retour en arrière possible. À l'intérieur du coffret se trouvaient deux objets : un miroir brisé et un pistolet. L'arme ne l'intéressait pas, elle était inutile contre le monstre à ses trousses. Il prenait avec délicatesse le miroir qu'une large fêlure lézardait d'un bout à l'autre, laissant présager une vie entière de malheur. Il le plaçait face à lui pour observer le reflet morcelé de son visage. Alors seulement il voyait la bête. Son long mufle d'où s'échappait un filet de bave et de sang

mêlés, ses cornes noires recourbées vers le ciel entourant une touffe de poils sombres, et surtout, ses yeux immenses aux pupilles laiteuses. Le garçon aurait voulu y lire la haine et le goût du meurtre, mais il n'y voyait que le froid et la peur. Alors il comprenait que ce visage était le sien, posait le miroir dans la boîte et hésitait quelques secondes à prendre l'arme pour la pointer contre son front immonde. Mais ce n'était pas encore le moment, il avait beaucoup à accomplir avant d'en arriver là, beaucoup.

2

La lumière rouge fluo des néons se répandait sur le bitume humide. L'Étoile filante, c'était le nom du bar où Charline avait décidé de fêter ses vingt-deux ans avec quelques copines. Paris, en cette nuit de janvier 2016, avait quelque chose d'étrange. Comme cette terrasse de café anormalement bondée malgré le froid, et ces jeunes gens qui riaient mais jetaient des regards inquiets ici et là. Un Abribus affichait fièrement en lettres blanches sur fond noir la devise *Fluctuat nec mergitur* là où quelques mois plus tôt s'étalait une simple image publicitaire. Depuis les massacres du 13 novembre, la ville résistait plus que jamais à l'angoisse viscérale qui s'était saisie d'elle. Charline, elle, ne pensait presque plus aux attentats ni aux centaines de victimes, elle désirait juste s'amuser, boire un verre ou deux et pourquoi pas se laisser draguer par un des garçons qui gravitaient autour de sa table. De l'autre côté de la rue, le kebab Village d'Anatolie ne désemplassait pas. Il était presque 2 heures du matin, moment où les premiers fêtards sortaient de boîte la fringale au ventre avant de finir la nuit dans un autre quartier. Le long du trottoir une file de taxis attendaient le client. Là, dans une BMW série 4 noire aux vitres teintées, Bob Müller fumait sa clope tranquillement en observant la terrasse de L'Étoile filante. Tout roulait comme prévu. Il avait loué cette voiture chez Budget sous un faux nom et avec un permis de conduire bidon. Il lui avait fallu moins de trente minutes pour installer l'indicateur lumineux taxi et il s'était même offert le luxe d'une course avec des touristes américains « pour le fun ». Le couple de retraités s'était étonné qu'il ne possède pas de compteur électronique en état de marche, et pour cause, il avait acheté le sien dans un magasin de farces et attrapes. Il leur avait bradé la course à moitié prix. Bob en souriait encore en tirant sur sa Marlboro light. Il aurait très bien pu arrondir ses fins de mois avec ce boulot « normal ». Mais il ne faisait pas le taxi pour grappiller un peu d'argent au black, il avait d'autres projets en tête, beaucoup plus excitants, qui ce soir

portaient le nom de Charline. Bob n'arrivait pas à détacher les yeux du corps de la jeune femme. Elle était moulée dans une petite jupe noire sur d'épais collants en laine et portait un perfecto en cuir cintré au-dessus des hanches. Une ligne parfaite ! Cette fille l'excitait déjà mais il fallait qu'il se calme, qu'il reste vigilant jusqu'au moment où il serait tranquille avec elle. Là, il pourrait laisser éclater son désir, sa violence. Il jeta un coup d'œil rapide au siège passager où se trouvaient alignés un rouleau de ruban adhésif, un Taser électrique d'une puissance de sept mille volts et un couteau de cuisine. De l'autre côté de la rue, Charline se leva pour commander une dernière bière. Le bar allait fermer dans moins de trente minutes. La jeune femme rigolait avec ses amies pendant que Bob jetait le mégot de sa cigarette et remontait la vitre teintée. Qu'elle profite encore un peu de son insouciance. Il allait bientôt la lui voler pour toujours.

Après sa bière, Charline avait finalement commandé un dernier mojito pour la route et le groupe de copines s'était séparé vers 3 heures du matin. Bob sentait la pression monter. Il avait dû refuser plusieurs courses à des jeunes alcoolisés pressés de rentrer au bercail et l'un d'eux avait même craché de mécontentement sur son pare-brise. Il aurait bien « taser » ce petit con, mais il ne pouvait pas se permettre d'être remarqué. Puis il s'était détendu en observant Charline quitter le bar et prendre la rue étroite qui menait à la salle des ventes. Le parking Drouot se trouvait à quelques centaines de mètres, il fallait faire vite. On y est presque, pensa-t-il en démarrant sa BMW pour venir se poster à l'entrée. La silhouette chancelante de Charline se rapprochait. La gamine avait forcé sur l'alcool. C'est exactement ce qu'il attendait, ça rendrait les choses plus simples. Lorsqu'elle arriva au niveau du terminal de paiement, il prit la rampe pour descendre au deuxième sous-sol et venir se garer sur la place qu'il avait réservée quelques heures plus tôt en y plaçant un cône de chantier. Un accessoire pratique acheté sur Internet et qui s'était toujours montré redoutablement efficace. Les gens sont des moutons, ils ont beau se plaindre, manifester, ronchonner leur mécontentement toute la journée, ils se plient toujours aux règles. Bob le savait, les politiques le savaient, tout le monde le savait et pourtant c'était comme ça : une sorte de fatalité nécessaire pour conserver l'équilibre entre les forts et les faibles. De son emplacement, il voyait la voiture de Charline, une Twingo blanche à l'aile droite cabossée. Mauvaise conductrice, la petite, pensa-t-il en checkant une nouvelle fois le fonctionnement de son Taser. Dans quelques secondes, elle allait arriver par l'escalier d'accès situé en face de lui. Bob ferma les yeux en imaginant les événements qui étaient sur le point de se dérouler. C'était la troisième fois qu'il piégeait une gamine dans un parking, le meilleur lieu pour ce type de chasse. Lorsqu'elle serait arrivée à son véhicule, il sortirait silencieusement du sien et viendrait se placer derrière elle. Vu son

taux d'alcool dans le sang, elle n'entendrait rien, focalisée sur la recherche de ses clefs dans son sac à main. Bob avait ensuite deux solutions. Soit il la piquait directement avec le Taser au niveau du dos, juste en dessous de la ligne de son perfecto pour qu'il y ait le moins de tissu possible. Soit il la ceinturait avec ses bras, histoire de palper un peu son corps avant de la paralyser. Bob sentit une érection monter. Non, il fallait attendre, se calmer, ne pas risquer de mauvaise surprise. Il y avait peu de chances qu'elle fasse le poids contre ses quatre-vingt-dix kilos mais il lui était arrivé une fois de tomber sur une fille qui savait se défendre. Une foutue adepte de self-défense, du krav-maga ou un truc du genre. Elle lui avait décoché un coup de genou dans le bas-ventre au moment où il l'avait attrapée et s'était enfuie en hurlant. Ça lui avait coûté son premier signalement chez les flics et plusieurs mois d'hibernation sans pouvoir assouvir ses pulsions. Il opta donc pour la solution la plus sûre. Une fois qu'elle aurait reçu sept mille volts dans le dos, Charline lui tomberait dans les bras. Là, il faudrait être rapide, la porter jusqu'au coffre de sa voiture, lui entourer pieds et mains de ruban adhésif et bien lui couvrir la bouche. Si elle couinait trop, il la menacerait avec son couteau pour qu'elle la ferme, ça marchait toujours. Ensuite, il pourrait la ramener dans le coin tranquille qu'il avait repéré et commencer à s'amuser. Un bruit de porte interrompit ses pensées. Charline venait de quitter la cage d'escalier et se dirigeait d'un pas mal assuré vers sa Twingo. Vingt mètres, quinze, dix... Bob poussa la portière et passa une jambe à l'extérieur. Comme prévu, Charline s'arrêta au niveau du coffre en fouillant dans son sac. Le piège se refermait, Bob s'était déjà faufile comme un chat, le Taser chargé dans sa main droite. Il n'avait plus qu'à traverser l'allée. Dans deux ou trois secondes, elle cesserait d'être une jeune fille lambda pour devenir son esclave. C'est alors qu'il entendit un bruit sourd derrière lui. Il tourna rapidement la tête sur le côté mais fut fauché en plein mouvement. Il y eut un premier impact, violent, dans sa nuque, puis un second sur sa tempe. Pas vraiment de douleur, mais l'impression d'avoir été projeté contre un mur en béton. Sa vision se brouilla et il n'y eut plus que le noir.

Bob n'avait aucune idée d'où il se trouvait. Il s'était réveillé allongé, les jambes repliées contre son torse, pieds et poings liés, une cagoule sur le visage. Les yeux écarquillés, il tentait d'apercevoir quelque chose entre les mailles du tissu mais aucune source de lumière ne lui parvenait. Un puissant mal de crâne pulsait au niveau de sa tempe gauche, sans doute à l'endroit où on l'avait frappé. Il lui avait fallu de longues minutes pour rassembler ses souvenirs... Quelqu'un s'était glissé derrière lui et l'avait attaqué, pourtant il était certain qu'il n'y avait personne dans le parking. Bob ne laissait jamais rien au hasard. Son « plan » était rôdé depuis plusieurs jours durant lesquels il avait suivi les moindres déplacements de la petite Charline. Il avait pris toutes les précautions nécessaires et, malgré ça, il était lui-même tombé dans un piège. Son corps bascula légèrement vers l'avant en même temps qu'un crissement mécanique se fit entendre sous sa tête. Il se trouvait donc dans le coffre d'une voiture. Le salopard qui l'avait attaqué avait dû utiliser son propre ruban adhésif pour le ficeler. Il y eut comme un son de porte qui claqua et Bob eut l'impression de percevoir des pas à l'extérieur. Sa tempe le brûlait tellement qu'il monta ses mains entravées pour venir la masser et sentit un liquide tiède qui coulait de son oreille. Avec quoi l'avait-on frappé ? Une matraque, une barre de fer ? Le coffre de la voiture s'ouvrit d'un coup et Bob se sentit soulevé comme une plume par deux bras puissants puis il glissa lourdement au sol, se cognant la tête contre le pare-chocs de la voiture. Un étau se resserra derrière sa nuque et exerça une pression tellement forte qu'il crut que l'inconnu allait lui briser les vertèbres cervicales. Puis on le força à se lever et on le poussa vers l'avant.

— Avance, connard.

La voix était grave et dégageait une telle autorité que même sans la douleur dans son cou, Bob aurait fait n'importe quoi pour ne pas la contredire. L'homme marchait d'un pas rapide, son prisonnier devant lui. Au bout d'une

centaine de mètres à crapahuter dans une sorte de mélasse humide, il fit pression sur ses épaules pour lui signaler d'arrêter d'avancer et lui décocha un brusque et violent coup de poing dans le ventre. Bob tomba à genoux, tentant de reprendre son souffle quand il sentit qu'on lui arrachait son masque. L'homme devait faire un peu plus d'un mètre quatre-vingts. Il portait un jean gris délavé, des bottes de motard en cuir noir et une parka militaire à large capuche. Son visage était couvert par une cagoule et on ne distinguait que ses yeux qui brillaient dans l'obscurité.

— Tiens, dit-il en jetant une petite pelle militaire à ses pieds. J'imagine que tu sais ce que tu dois faire avec.

Bob hésita quelques secondes en observant les alentours. Il se trouvait dans une forêt, entouré par les troncs imposants d'arbres immenses. Le sol humide était jonché de feuilles mortes et de bogues de marrons.

— Magne-toi un peu ! dit l'homme en poussant la pelle avec son pied.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Une pelle, la forêt... tu creuses.

— Pourquoi ? marmonna Bob en sentant son estomac se contracter sous l'effet de la peur.

— À ton avis ? répondit l'homme sans aucune émotion.

— Vous allez me tuer ?

Il n'eut aucune réponse à sa question. L'homme passa une main à sa ceinture et sortit de son étui un petit couteau dont il déplia la lame.

— C'est à cause de la fille, c'est ça... mais j'ai rien fait, supplia Bob en tentant d'accrocher son regard.

L'homme passa derrière lui et coupa les liens autour de ses poignets.

— Creuse et ferme-la.

Cela dura au moins deux heures durant lesquelles Bob usa tout ce qu'il lui restait d'énergie pour attaquer la terre humide. L'homme restait à l'écart, observant ses gestes sans dire un mot. Entre la transpiration et la boue qu'il envoyait voler tout autour, Bob ressemblait déjà à un cadavre sorti de la tombe.

— Arrête, lui dit l'homme. C'est assez profond.

Il se leva pour venir se planter face à Bob qui tenait toujours la pelle. Il aurait pu essayer de le frapper, mis à part son couteau à la ceinture, son

adversaire ne semblait pas armé. Mais quelque chose lui disait qu'il n'aurait récolté qu'une brève et violente réplique. Bob n'était pas de taille face à cet homme. Il le sentait, il y avait quelque chose d'animal là-dedans.

— Laura, Émilie, Charlotte, Zaïa... ça te dit quelque chose ?

Bob ne répondit pas.

— Éloïse, Sophia... je continue ?

— Je... je suis malade.

L'homme s'inclina très légèrement vers Bob. Il y eut comme un bruissement suivi d'un craquement sourd, celui des os de sa mâchoire qui venaient de se briser sous la force de l'impact.

— Tu n'es pas malade, connard. T'es juste une merde de prédateur qui viole des filles. Avec moi, tes excuses ne valent rien. T'as réussi à t'en sortir jusqu'à présent, mais moi, je sais qui tu es, je sais où tu habites, tu comprends ?

Bob voulut répondre mais il sentit sa langue se dérober. L'impact avait fait sortir l'os maxillaire de son accroche et le bas de sa mâchoire pendouillait. Il réussit à émettre un son guttural et vomit un flot de bave et de sang.

— Tu vois cette tombe ? C'est la tienne. La prochaine fois, je t'enterre. C'est ta dernière chance, connard.

L'homme plongea une main gantée dans la poche de sa parka et sortit le Taser. Bob eut un mouvement de terreur en sentant le crochet électrique venir au contact des muqueuses à l'intérieur de sa bouche.

— N'oublie jamais cette nuit, dit l'homme en activant l'arc électrique.

Il était presque 6 heures du matin lorsque Tomar avait débarqué chez elle. Il avait quitté sa parka militaire, détaché son holster ceinture et s'était déshabillé pour venir la rejoindre dans le lit. Rhonda ne savait pas pour quelle raison elle le laissait prendre autant d'importance dans sa vie. Elle le supportait déjà toute la journée à la brigade et récoltait plus souvent des vanes que des sourires de complicité. Pourtant, elle lui avait filé les clefs de son appartement place Clichy, ouvert son lit et ne le repoussait jamais quand il se pointait à l'improviste. Chaque fois, elle le sentait différent du flic aux manières rudes qu'elle côtoyait au grand jour. Lorsqu'il posait les mains sur elle, c'était toujours avec douceur, et une sorte de retenue qui cadrerait mal avec sa carrure de buffle. Elle sentit la chaleur de son corps alors qu'il venait se coller dans son dos, pressant son bas-ventre contre ses fesses et l'entourant d'un bras. Elle aurait voulu lui dire que non, ce n'était pas possible, il ne pouvait pas débarquer chez elle comme ça aux aurores, juste parce qu'il avait envie de baiser. Elle aurait voulu lui dire mais la chaleur de ce corps noyait son esprit de brumes de désir qui brouillaient toute idée de rébellion. Elle sentit son membre dur contre le tissu de sa culotte et ce contact termina d'abattre ses réticences. Elle se retourna vers lui et approcha ses lèvres des siennes. Sa bouche avait un goût acide et ferreux. Il l'embrassa longuement, puis descendit dans son cou avant de poursuivre plus bas. Il titilla la pointe de ses seins avec beaucoup de délicatesse, et elle sentit en même temps sa main glisser à l'intérieur de sa culotte. Ses baisers se firent plus langoureux alors que ses doigts exploraient son intimité, jouant avec les plis de ses lèvres. Le désir devint insoutenable, et elle pivota brusquement sur le côté pour se retrouver au-dessus de lui. D'une main, elle écarta le tissu et, de l'autre, elle guida son membre à l'intérieur de son sexe. Une sensation de plaisir intense la combla alors qu'il la pénétrait. C'est elle qui donnait le rythme, d'abord lent pour profiter de chaque sensation puis de plus en plus rapide lorsque le

plaisir s'intensifia. Elle sentit la chaleur submerger tout son corps et jouit sur son amant. Alors ses bras puissants l'entourèrent, il la pressa contre lui tout en restant en elle pour qu'elle se repose quelques secondes puis ils glissèrent sur le côté pour se faire face dans le lit.

— Bonjour Tomar, dit-elle en lui souriant.

Il l'embrassa sans répondre et ils s'endormirent tous les deux pour le peu de temps qu'il leur restait de sommeil.

6

« Monte ta garde », grogna Tomar, les mâchoires serrées sur son protégé. Une douleur inhabituelle commençait à lui marteler les tympanes. Il accusait la fatigue des derniers jours. Après la nuit qu'il venait de passer dans les bois, il aurait pu profiter d'un sommeil réparateur chez Rhonda mais son rendez-vous hebdomadaire avec Goran avait quelque chose de sacré.

Tout en esquivant les coups de son petit frère, Tomar se remémorait les événements des semaines précédentes. Comment il avait traqué Bob pendant ses repérages, comment il l'avait laissé mettre en place son piège, comment il l'avait patiemment attendu planqué dans un coin du parking. Un simple coup derrière la nuque avait suffi et Bob s'était écroulé comme le sac à merde qu'il était. Tomar avait regardé la gamine rentrer dans sa voiture avec un sentiment de soulagement. Elle ne connaîtrait jamais le nom de son ange gardien, elle n'aurait même jamais conscience qu'elle était passée à deux doigts de l'horreur. Cette chance, la dizaine de victimes précédentes de Bob ne l'avait pas eue, Tomar n'avait pas été là pour les sauver. Bob était un malade qui ne vivait que pour violer des femmes. Même la justice n'avait rien pu faire pour l'arrêter. Alors Tomar s'était chargé de lui faire passer l'envie de s'attaquer à des filles sans défense. Il l'avait fait à sa manière, sans concessions, et il n'en éprouvait aucun remords. À nouveau la douleur le saisit lorsqu'un mouvement réflexe le fit se pencher vers l'arrière avec la rapidité d'un félin.

Il y eut un bruit sourd et les gants de Tomar bloquèrent un crochet puissant juste au niveau de sa tempe.

La salle principale du Boxing Club était relativement calme en cette heure matinale. Le club était situé rue de la Grange-aux-Belles, dans le X^e arrondissement, à quelques minutes du quai de Jemmapes et de l'Hôtel du Nord. C'était un ancien entrepôt avec une immense verrière et des murs en béton fissuré par les infiltrations. La salle était scindée en deux parties, d'un côté, les appareils de musculation, de l'autre, toute une rangée de sacs de

frappe encadrant un grand ring monté sur une estrade. Très peu de décoration sur les murs, à peine un ou deux cadres où l'on apercevait des légendes du noble art des années 70 : Mohamed Ali, Joe Frazier, Roberto Durán. Il y régnait une ambiance particulière, à la fois de grande concentration et d'extrême intensité. « Un lieu de prière », commentait souvent Goran. Son petit frère avait tout juste trente-cinq ans, un visage fin et des cheveux noirs qui lui arrivaient jusqu'à la nuque. Lorsqu'il mettait les gants avec lui, Tomar avait l'impression de retrouver quelque chose du lien puissant qui les unissait dans leur enfance. Il se rappelait l'époque où il l'emmenait au square pour permettre à leur mère de souffler un peu. Goran était le plus doux des enfants, il passait son temps à se faire chahuter et piquer ses jouets sans jamais oser se plaindre. Le parfait candidat pour devenir un souffre-douleur harcelé dans la cour de récréation. Mais Tomar avait fait en sorte que ça ne se passe pas comme ça. Personne n'avait touché à Goran, il avait toujours veillé sur lui, quitte à utiliser ses poings pour le défendre.

Tomar se déplaçait sur la plante des pieds, le poids bien réparti sur les deux jambes, le buste légèrement incliné pour donner le moins de surface de frappe. Il avançait sur son adversaire, l'obligeant à se décaler vers la droite pour ne pas se laisser coincer dans les cordes. Goran était un peu plus petit que lui, plus léger aussi, et il envoyait des directs du gauche pour maintenir son frère à distance. La plupart des frappes venaient cogner les gants de Tomar. Quelques-unes lui marquaient le front, intensifiant son début de migraine, mais il ne s'en souciait pas vraiment. Son objectif était de décaler Goran sur sa droite pour qu'il tombe dans son piège. La boxe est un sport de stratégies. Il y est question de maîtrise technique, de gestion de la distance et d'un bon sens du rythme. Les musiciens font de mauvais boxeurs, ils sont trop réguliers, trop prévisibles alors que les danseurs font des champions. Garder son équilibre en toute circonstance, savoir se mobiliser et frapper chaque coup d'une égale intensité, voilà ce qui faisait la différence sur un ring. Goran lança une belle série de frappes, deux directs au corps puis un puissant crochet du droit que Tomar esquiva par une rapide rotation. Il était en train de prendre confiance et c'est précisément ce que Tomar cherchait. Il avança sur la droite et décocha un long crochet du bras gauche qui heurta lourdement les gants de Goran. Celui-ci se décala sous l'impact et vint se placer dans la position exacte où Tomar voulait l'entraîner. Le crochet du

droit le piqua dans les côtes flottantes. Goran baissa sa garde sous la douleur et fut immédiatement sanctionné d'un direct en pleine face. Fin de l'assaut.

— Quand je te dis de monter ta garde ! s'amusa Tomar en enlevant son protège-dents.

Les deux hommes se frappèrent dans les gants.

— Dis donc, t'es pas censé me laisser gagner de temps en temps ?

— Qu'est-ce que tu crois que je fais, petit frère ?

Ils quittèrent le ring pour se rendre aux vestiaires et prendre une douche rapide avant de se rhabiller. Goran terminait de boutonner sa chemise à col romain devant le miroir. Son œil droit légèrement rouge commençait à gonfler. Il enfila une veste noire sur laquelle il avait épinglé un discret crucifix en argent. Tomar se rappelait le jour où Goran lui avait annoncé sa décision de devenir prêtre. Il l'avait questionné sur la sincérité de sa vocation, et Goran lui avait simplement répondu qu'il n'avait plus besoin de sa protection. Désormais Dieu était avec lui et c'était suffisant. Tomar avait eu l'impression d'encaisser un uppercut en plein ventre. Il avait mis un certain temps à comprendre que son frère n'était plus le petit garçon fragile qu'il protégeait depuis sa naissance. Aujourd'hui, c'était un homme heureux, comblé par son travail, investi dans sa famille. Tout le contraire de Tomar, condamné à vivre une succession d'échecs. Lui, personne n'avait pu le protéger...

— T'as une sacrée dégainée pour un prêtre, dit Tomar en regardant l'œil gonflé de Goran.

— Et toi, tu bosses pas beaucoup pour un flic.

— J'suis en horaires décalés. J'ai eu une soirée chargée...

— Tu viens dîner à la maison dimanche ? Ça ferait plaisir aux enfants de te voir, et à Isabelle aussi bien sûr !

— Je suis pas sûr, frangin, ça dépend du boulot, répondit Tomar d'un ton morne.

Il aurait aimé faire preuve de plus d'enthousiasme mais il détestait les repas dominicaux organisés par son frère. Non pas qu'il s'entendait mal avec Isabelle, sa belle-sœur, mais ces moments de simplicité « en famille » le mettaient mal à l'aise. Sa vie de flic n'avait rien à voir avec celle de Goran et il préférait éviter de polluer l'harmonie de leur foyer par sa présence.

— Oui, ça dépend toujours du boulot. Fais comme tu peux.

Tomar le regarda se diriger vers la porte du vestiaire et une image lui revint. Celle d'une petite maison de campagne aux murs gris et au toit de tuiles rouges. Celle d'un carré de jardin abandonné au milieu duquel se dressait un immense cerisier en fleur. Il la chassa de son esprit et termina de s'habiller. La journée allait être longue.

Presque deux mois que le pays vivait en état d'urgence. Les bureaux vieillissants du 36, quai des Orfèvres étaient plus animés que jamais, surtout dans les soupentes où la SAT (section antiterroriste) s'était vu doter de trois groupes d'enquêteurs supplémentaires en raison des attentats de novembre. Des centaines de dossiers sensibles étaient en ce moment même en train d'être passés au peigne fin. Ce travail minutieux permettrait peut-être de sauver des vies. Il était loin le temps où les gars de la SAT passaient pour des « branleurs » traitant des affaires obscures déconnectées des crimes de sang dont la brigade criminelle faisait son fonds de commerce. Le sang était bien là, il avait coulé à flots dans les rues de Paris et emporté la jeunesse d'une France qui ne savait pas encore très bien comment s'en remettre. Alors on comptait sur ces hommes pour faire rempart de leurs corps lorsque les balles pleuvraient à nouveau. Car il y avait bien un sujet sur lequel les pointures de la SAT avaient tous une certitude, c'est que ça allait encore tomber... mais quand ?

Après son entraînement matinal, Tomar avait rejoint l'île de la Cité pour retrouver cette vieille bâtisse qu'il aimait tant. Cinq étages à pinces pour accéder au palier où se trouvaient les bureaux de la brigade criminelle. Cent trente et une marches dont pas un flic ne se plaignait, car aucun n'était pressé d'inaugurer les nouveaux locaux ultramodernes en cours d'aménagement aux Batignolles. « Le 36, c'est quand même autre chose, bordel ! On va nous coller dans une tour sur le périph ? Au lieu de voir les péniches, on va se taper les bagnoles ! » s'était exclamé Ivan Dorval, patron de la Crim, en apprenant la nouvelle. Oui, tout était en train de partir en sucette. La vieille dame du 36 vivait ses derniers instants mais elle comptait bien finir en beauté et piquer encore quelques salopards aux ronces de son insigne. « Qui s'y frotte s'y pique »... Une devise qui collait comme un gant au commandant Tomar Khan, chef du groupe 3 de droit commun. Les mecs de la SAT

pouvaient s'agiter pour choper du « terro », son boulot à lui était d'empêcher de nuire les prédateurs qui rôdaient en ville. Toute l'attention des médias et du public avait beau se tourner vers la Syrie, l'Irak ou l'Afghanistan, il n'en restait pas moins des dizaines de dossiers d'homicides à résoudre dont certains atterrissaient sur son bureau. Pour les flics de la brigade, les fêtes de Noël et du Nouvel An s'étaient déroulées sans accrocs et Tomar avait arpenté le lino noir des couloirs en attendant que ça tombe. Bingo ! La deuxième semaine de janvier, deux affaires avaient atterri en simultanée sur son bureau. Un flingage en règle dans une voiture abandonnée sous une bretelle du périph de la porte d'Asnières. A priori, un règlement de comptes. Et puis, il y avait cet homicide dans une école maternelle de Fontenay-sous-Bois qui titillait sérieusement Tomar.

« La maternelle, c'est ton rayon », avait plaisanté François, le chef de section, en lui collant le dossier. Tomar était un ancien de la BDM, la brigade des mineurs, avant de gravir les échelons jusqu'à la Crim. Tout le monde savait qu'il était pointilleux sur les affaires de violences faites aux enfants et aux femmes, et le chef profitait de ses talents pour les résoudre vite et bien. « Pitbull », comme on le surnommait parfois à la brigade, ne lâchait jamais sa proie. Tomar avait la réputation d'un mec inflexible et sanguin. Même les gros bras de la BRI ne s'amusaient pas à jouer les cow-boys avec lui. Son palmarès sur les tatamis et sur les rings lui conférait une aura de champion qui mettait tout le monde d'accord.

En rentrant dans son bureau, il croisa le regard de Rhonda qui bâillait en tapotant sur le clavier de son ordinateur. Tomar eut un flash et revit son visage quelques heures plus tôt lorsqu'elle le chevauchait. Ses longs cheveux blonds tombaient en cascade sur ses épaules, son regard semblait perdu dans le vide. Il se rappela ses mains posées sur son torse et la chaleur de ses hanches.

— Salut patron, dit-elle avec un petit sourire.

Elle avait revêtu son uniforme de fliquette et attaché ses cheveux en un chignon qui lui donnait un air strict. Tomar lui rendit son salut sans laisser transparaître la moindre émotion. On ne mélangeait pas vie privée et travail, c'était la règle qu'il avait fixée et elle n'y avait vu aucune objection.

Dans un coin de la pièce, le lieutenant Dino Laval, debout sur une pile de dossiers, fumait sa clope par l'entrebâillement d'un Velux.

— Alors ? Chat noir ? dit-il en agitant la main pour dissiper la fumée.

— Chat noir, répondit Tomar enthousiaste.

— Bordel ! C'est bon, ça fait trop longtemps qu'on a pas senti l'odeur du sang.

Dino avait une petite quarantaine, quelques kilos en trop et un goût prononcé pour les tee-shirts aux couleurs flashy. Il inspira une dernière bouffée de tabac et dispersa la fumée avant d'écraser son mégot dans un cendrier en forme de feuille de cannabis.

— On bouge ?

— Et comment.

Rhonda se leva pour enfiler sa veste en cuir pendant que Dino passait derrière son bureau pour récupérer son arme de service.

— Au fait, patron, y'a eu un appel tout à l'heure, dit-il en lui faisant un signe de la main en direction d'une pile de papiers.

Tomar jeta un œil au Post-it jaune fluo sur lequel étaient notés un nom et une heure : ARA KHAN, 10 h 30.

En descendant les marches de l'escalier central pour rejoindre le parking, il ressentit comme un sentiment d'oppression dans la poitrine. Sa mère ne l'appelait jamais au bureau. Cela ne présageait rien de bon.

Le groupe de l'Est à Fontenay-sous-Bois réunissait écoles maternelle et élémentaire dans plusieurs bâtiments en briques rouges séparés par une rue étroite. L'intervention en milieu scolaire, encore plus dans une maternelle, nécessitait une certaine discrétion et Tomar avait fait le nécessaire pour que la cavalerie reste à l'écart. C'est donc en comité restreint que les hommes du groupe et les techniciens de la police scientifique travaillaient sur la scène de crime. Le corps avait été découvert dans le bureau de la directrice situé au rez-de-chaussée, à quelques mètres de l'entrée du bâtiment. Il s'agissait d'une femme, d'environ quarante ans, vêtue d'un pantalon beige et d'un chemisier à col rond rose pâle. Elle était couchée sur le côté au milieu d'un fouillis de feuillets en papier, de crayons de couleur et de dossiers cartonnés. Une tache sombre et les débris d'un mug laissaient penser qu'elle prenait un café au moment où elle avait été attaquée. Les techniciens plaçaient des cavaliers numérotés aux endroits sensibles sous le regard de Francky, le procédurier du groupe chargé de consigner toutes les constatations. Tous avaient revêtu des blouses blanches et un masque leur donnant des têtes de canards. Vu la taille de la pièce, il leur faudrait une heure pour tout boucler, et une autre pour prendre des empreintes dans l'entrée de l'école et gérer la levée du corps. Il était 10 h 43, les enfants étaient dans leurs classes. À midi, il faudrait organiser leur passage par l'arrière de l'école pour éviter qu'ils soient témoins du travail des policiers en se rendant à la cantine. Depuis les attentats et la mise en place de l'état d'urgence, le plan Vigipirate était renforcé en milieu scolaire et l'accès aux locaux interdit aux parents. Cela réduisait sensiblement le nombre de suspects potentiels.

Depuis le couloir donnant sur le bureau de la directrice, Tomar observait le travail des officiers pendant que Rhonda s'entretenait avec une petite femme en tailleur sombre, l'adjointe du maire.

Dino dévala l'escalier menant aux salles de classe pour rejoindre Tomar. Il était en nage et de larges auréoles commençaient à apparaître sur sa chemise en jean délavé qu'il avait pourtant enfilée par-dessus un tee-shirt. Tomar avait bien essayé de l'attirer à la salle de sport pour une petite remise en forme mais ce n'était clairement pas son truc. Dino était un geek, un fondu d'informatique et de nouvelles technologies. Séries télés US et jeux vidéo occupaient l'intégralité de son temps libre. Mais c'était un virtuose dans son genre. Un maître des bases de données et de l'analyse des datas brutes que tous les groupes du 36 lui enviaient. Passé à la moulinette de ses neurones, un faisceau d'indices sans connexions se transformait en une véritable piste exploitable. Dino était le genre de mec capable de trouver une aiguille dans une botte de foin en un temps record et Tomar était fier de l'avoir recruté.

— Pour l'identité de la victime, c'est bonnard, il s'agit de Clémence Seydoux. La dirlo de l'école, précisa-t-il en tendant à Tomar une fiche cartonnée. On a toutes les infos sur elle, j'ai récupéré ça à l'administration.

Petite vignette d'identité en couleurs collée en haut à droite de la fiche : une jolie femme au sourire franc, les cheveux blonds bouclés, le visage respirant la gentillesse.

— D'après ses collègues, c'était une directrice très appréciée. Ça faisait presque cinq piges qu'elle était en poste.

— Très appréciée... pas par tout le monde visiblement.

C'était la formule consacrée dans ce type de situation.

— T'as vérifié les caméras de surveillance ? questionna Tomar en se doutant de la réponse.

— Y'en a pas ! On est dans une maternelle. Tu veux quoi ? Choper les minots en train de barboter des Carambar ?

Tomar tourna la tête vers Francky occupé à photographier le corps de la directrice. Ils bossaient ensemble depuis presque trois ans et c'était un flic d'élite, un véritable orfèvre. Tomar savait qu'avec Francky, rien ne serait laissé au hasard. À le voir penché sur la victime, *sa* victime, il pouvait imaginer l'intense concentration dans son crâne pour n'oublier aucun indice, aucun élément susceptible d'aider l'enquête. Dans quelques heures, Francky suivrait les techniciens de la PST vers l'institut médico-légal et participerait à l'autopsie avec le légiste. Tomar lui faisait une confiance totale.

— Il nous faut la liste du personnel et vérifier s'il y a des absents ce matin, répondit Tomar.

— Je m'en occupe, patron.

— Et puis pense à prévenir le central. Va falloir organiser une cellule psy. Ils vont en avoir besoin, les pauvres.

Comme pour lui donner raison, ça commençait à s'agiter dans le hall d'entrée. Une femme en blouse bleue était en pleurs et l'adjointe au maire la tenait par les épaules pour la consoler. Juste à côté, un grand sapin recouvert de décorations faisait triste mine. Pas de doute, l'esprit de Noël n'y était plus. Rhonda leva la tête vers Tomar et lui fit un signe de la bouche qui signifiait « c'est pas la joie ».

Tomar se dit que cette école avait pourtant l'air paisible, il aurait aimé fréquenter ce genre d'établissement pendant son enfance. De l'autre côté du hall, une grande baie vitrée donnait sur la cour de récréation où une série de portiques de jeux entouraient un marronnier aux branches dénudées. La lumière extérieure baissa d'un coup. Était-ce simplement un nuage ou bien Tomar commençait-il à sentir la fatigue de ces dernières vingt-quatre heures ? Un garçon attendait là, seul au milieu de la cour. Il avait des cheveux bruns et des yeux sombres qui fixaient Tomar avec intensité. Une rafale de vent agita les branches du marronnier sans que le garçon bouge d'un pouce. Il tenait un miroir brisé à la main.

— Ça va être vite bouclé, cette affaire.

La voix rauque de Francky l'avait sorti de sa torpeur en l'obligeant à tourner la tête.

— Elle avait rendez-vous avec un certain Gilles à 9 heures. Je dirais quasiment à l'heure où on l'a étranglée. Je te confirmerai ça après l'autopsie, continua-t-il en remettant en place sa capeline blanche.

— Donc ce Gilles vient au rendez-vous, l'étrangle et part tranquillement par la porte de devant, répondit Tomar d'un ton sceptique.

— Ouais, on dirait. Si, en prime, il travaille ici on aura son adresse. Dans vingt-quatre heures l'affaire est pliée, c'est statistique !

Tomar jeta à nouveau un coup d'œil dans la cour de récréation mais le gamin avait disparu.

Dans vingt-quatre heures ? Tomar en doutait.

Il porta la main à la poche de sa parka et sortit son téléphone. Encore un appel en absence de sa mère. Il allait falloir se faire excuser une heure ou deux...

Un ciel plombé recouvrait les toits en zinc de la capitale. Tomar était en train de garer sa moto, un ancien modèle de Triumph qu'il avait récupéré au McDo, le garage de la préfecture de police. Il fixait le U sur la roue arrière en jetant un coup d'œil autour de lui. À quelques mètres de là, se trouvait l'angle de la rue Bichat et de la rue d'Alibert et les deux cafés-restaurants dont la France entière connaissait l'existence depuis le massacre du mois de novembre. Quelques mètres de bitume jonchés de fleurs fanées, de bougies noyées dans l'eau de pluie, de messages d'espoir et de dessins d'enfants collés sur les devantures du Petit Cambodge et du Carillon. Tous les jours, une procession de curieux venaient se recueillir dans ce coin de Paris normalement déserté par les touristes. Il y régnait un silence d'église inhabituel pour une rue parisienne. En levant la tête vers le ciel, on apercevait des banderoles de fanions colorés, comme celles que l'on trouve dans les temples bouddhistes, suspendues entre les fenêtres des immeubles. Une association de quartier avait eu l'idée de ces décorations pour redonner un peu de couleur et de vie à la rue. Quelqu'un avait déposé un arbre en pot au milieu des cadavres de fleurs. « On en a marre de toutes ces plantes mortes, lui avait dit sa mère un jour qu'il l'accompagnait au marché dressé le long du mur de l'hôpital Saint-Louis tous les dimanches matin, c'est un peu comme vivre dans un cimetière. » Depuis les attentats, pas mal de résidents avaient mis en vente leur appartement ou cherché une location ailleurs. On ne pouvait pas empêcher les gens de fuir la violence même si ça ne servait à rien. Le soir du massacre, sa mère l'avait appelé pour lui dire que quelqu'un tirait sur la foule. Elle se trouvait pourtant à une rue de là, mais elle avait immédiatement reconnu le bruit des armes automatiques. À presque quatre-vingts ans, Ara avait connu plus de violence qu'il n'en avait vu pendant toute sa carrière dans la police. Elle était kurde, née en Turquie en 1940, et depuis les rues d'Istanbul où elle s'était engagée dans des mouvements de protestation pour

la reconnaissance de ses droits jusqu'au désert de Syrie où elle avait combattu avec le PKK, Ara était une guerrière, une peshmerga, comme l'appelaient ses sœurs d'armes. Tomar montait les trois étages qui menaient jusqu'à son appartement et il se souvenait comment sa mère avait fait front toute sa vie. Son engagement politique jusqu'à la lutte armée puis son départ vers la France et la rencontre avec son père qui lui réservait un combat encore plus rude. En glissant la clef dans la serrure, il revoyait ces photos qu'elle cachait dans une boîte à chaussures. On y apercevait un petit brin de femme aux cheveux sombres et aux grands yeux verts en treillis militaire, une kalachnikov à la main. Elle était entourée d'autres jeunes femmes que les atrocités de la guerre n'avaient pas réussi à briser au point d'éteindre leur sourire.

— C'est toi, mon fils ?

Ara se tenait dans son fauteuil, à l'angle de la fenêtre, un livre posé sur les genoux. Elle aimait venir se poster là pour passer la matinée plongée dans des romans policiers. Entre chaque chapitre, elle jetait un coup d'œil en bas pour observer la circulation.

— J'ai fait du café, prends une tasse.

À chaque fois qu'il venait chez sa mère, Tomar sentait une émotion particulière l'envahir. Rien n'avait changé depuis son adolescence. Ni le mobilier disparate récupéré au fil des ans, ni la décoration avec cette multitude de photos sur lesquelles deux jolis poupons, son frère et lui, souriaient béatement. Combien d'appartements avaient-ils occupés avant qu'Ara ne réussisse à s'installer dans celui-ci ? Des dizaines ? Tomar n'arrivait pas à s'en souvenir. Après l'ordonnance d'éloignement, leur vie de famille s'était résumée à une fuite de lieux en lieux pour échapper à leur père. Cet endroit était finalement le seul réel foyer qu'il ait connu.

Dans un coin, une tapisserie brodée d'écritures saintes en persan et une peinture bon marché montrant les coupoles d'Istanbul. Il y avait aussi un antique narguilé posé à côté d'une table basse marocaine. Dans la cuisine, un cesve en aluminium reposait sur la plaque chauffante. À l'intérieur, le café turc qu'affectionnait sa mère depuis toujours embaumait l'air et se mélangeait aux effluves d'épices pour donner à l'appartement des airs de marché oriental. Pour Tomar, c'était l'odeur d'une culture qu'il n'avait jamais

réellement connue mais qui résonnait fortement en lui. On ne peut pas échapper à ses racines.

— Tu me le sers *orta*, s'il te plaît.

Tomar souleva la cafetière en prenant soin d'entourer sa main avec un torchon pour éviter la brûlure. Il versa deux tasses et chercha le petit récipient en cristal dans lequel sa mère conservait le sucre de canne. Une cuillère pour adoucir l'amertume, deux pour le rendre doux, *orta* comme l'aimait sa mère. Une tasse dans chaque main, il vint la rejoindre dans le salon où elle se tenait toujours assise, emmitouflée dans un châle épais. Ara avait un visage fin et des yeux étonnamment vifs pour son âge. Ses cheveux gris contrastaient joliment avec le teint mat de sa peau. Les innombrables rides qui striaient son visage lui donnaient un air noble et gracieux. Tomar la trouvait toujours aussi belle et il aurait voulu le lui dire, mais ce genre de mots restaient souvent bloqués dans sa gorge lorsqu'il s'agissait de parler de ses sentiments. Et encore plus pour sa maman. Ils avaient ce qu'on peut appeler une relation pudique mais sincère.

— J'ai eu tes messages, dit-il doucement.

— Bien sûr, sinon tu ne serais pas là.

Tomar aurait pu y voir une pointe de reproche mais il savait que ce n'était pas le genre d'Ara. Elle se pencha pour prendre sa tasse de café et lui sourit.

— Je te taquine, mon fils, tu es toujours là pour moi.

— Il s'est passé quelque chose ?

Il avait du mal à cacher son inquiétude.

Elle porta la tasse à sa bouche et prit une gorgée de café. Tomar sentait qu'elle gagnait du temps. Quoi qu'elle ait à lui dire, c'était une épreuve.

— Hier, je suis allée faire les courses sans mon téléphone. Je l'avais oublié dans le tiroir de la chambre...

Il n'osait pas l'interrompre, alors que de toute évidence, elle repoussait le moment de lui expliquer la raison de son appel.

— Les banderoles, c'est une bonne idée, non ? lança-t-elle pour changer de sujet.

— Oui, maman... Mais je ne suis pas là pour parler de ça... je me trompe ?

— Non, mon fils.

— Alors, dis-moi de quoi il s'agit, s'il te plaît.

Ara but une autre gorgée avant de reprendre.

— En rentrant de ma balade, j'ai vu que quelqu'un avait laissé un message.

Le visage de Tomar se raidit d'un coup alors qu'il venait de comprendre ce qu'elle allait lui annoncer.

— C'était lui... c'était Jeff.

Ce prénom lui fit l'effet d'un coup de poignard en plein ventre. Trente centimètres d'acier qui vous transpercent dans un éclair froid. Il fut incapable de répondre quoi que ce soit.

— Qu'est-ce que tu vas faire, mon fils ? demanda-t-elle en lui prenant les mains.

Pour la première fois depuis longtemps, il sentit la peur derrière les mots. Comme à l'époque où il n'était encore qu'un enfant, à l'époque où son père les battait tous les deux.

— Ne t'inquiète pas, maman. Je vais m'en occuper.

Ara tourna la tête pour observer le ciel gris et ne vit pas la lueur qui illuminait les yeux de son fils. Une lueur de rage.

La façade étroite du Modern Hotel surplombait le canal Saint-Martin, au niveau du métro aérien et de la rue Lafayette. C'était un petit établissement deux étoiles dont la réception minimaliste contrôlait l'accès à l'escalier qui montait aux douze chambres des étages. La clientèle était principalement composée d'étrangers en situation irrégulière, de junkies à la recherche d'un endroit tranquille pour se shooter et de prostituées qui racolaient à quelques rues de là. Monsieur Raymond, le gérant, ne posait jamais de questions et se contentait d'empocher le loyer des chambres en liquide. De temps en temps, il rancardait les flics des stupés qui, en échange, lui foutaient une paix royale. Tout allait bien dans le meilleur des mondes. Jeff se trouvait à la fenêtre d'une des chambres miteuses du troisième étage et fumait tranquillement sa clope en observant le canal. Le spectacle avait de quoi surprendre. Pour la première fois depuis quinze ans on l'avait totalement vidé, exposant ses entrailles à la foule des curieux et ce n'était pas beau à voir. Une longue bande de vase grisâtre aux relents d'œuf pourri s'étendait entre les barrières de protection installées par la mairie de Paris. Des tonnes de détritus émergeaient çà et là et formaient un décor apocalyptique irréel. Dans un coin, un Velib' était planté à côté d'une cuvette de chiotte. Plus loin, la carcasse d'un scooter semblait reposer contre un fauteuil de bureau. Il n'y avait plus ni cadavres, ni armes, ni voitures dans le canal. Les flics étaient passés les premiers pour se débarrasser des traces gênantes. Le canal Saint-Martin faisait partie des cartes postales parisiennes, pas la peine de montrer aux touristes la merde qui se cachait en dessous.

Jeff sourit en jetant son mégot sur le bitume du boulevard. Il aimait bien cette ville. Elle avait beau se transformer peu à peu en un musée pour vieilles dames, il y avait encore de quoi s'amuser pour ceux qui savaient où chercher. Et puis ici, personne ne vous remarquait et personne ne vous emmerdait. C'était une cité d'anonymes cherchant à le rester. Il tourna la tête vers le lit et

croisa son reflet dans le miroir. Il était vieux, au moins soixante-dix pîges. La peau de son bide était fripée et ses muscles partaient en sucette. Ses épais tatouages coulaient sur son corps en des motifs sombres et imprécis. Sa tignasse blanche était encore solidement vissée sur son crâne et formait une sorte d'épi improbable. Sa tronche n'était plus qu'un champ de bataille lézardé de tranchées et de trous d'obus. Il ne lui restait de sa jeunesse que ses yeux bleu clair, comme des pépites plantées dans une montagne de chair flétrie. Il ressemblait un peu à ce canal merdique. C'était un ancêtre, il était fatigué, lui aussi avait besoin d'un bon curetage.

— Quatre-vingt-dix... OK ?

La Chinoise le regardait depuis le lit. Elle devait avoir dans les quarante ans mais avec un corps de gamine. Elle secouait la tête en attendant visiblement une réponse.

— Ouais, ça va, siffla Jeff entre ses dents tout en la détaillant.

Elle était nue à l'exception de sa petite culotte et attendait les jambes croisées sur le lit. Jeff l'avait ramassée sur le boulevard de la Villette une heure plus tôt. Ils s'étaient envoyés en l'air une fois. Pas le panard intégral mais c'était déjà pas mal. Jeff avait de la chance, de ce côté-là, ça fonctionnait encore. Maintenant il fallait passer à la caisse.

Il se rapprocha du petit fauteuil jaune pisse sur lequel il avait posé son pantalon et sortit son portefeuille. En se dirigeant vers la Chinoise, il lui tendit deux billets de cinquante euros.

— T'as la monnaie ?

Elle fit oui de la tête et sortit de son sac une petite liasse de billets roulés en boule. Jeff aperçut le cylindre d'une bombe lacrymo entre les tubes de rouge à lèvres. Valait mieux être prudent avec tous ces pervers qui traînaient, Jeff était bien placé pour le savoir.

Il récupéra le billet de dix euros et le plaça dans la pochette de son portefeuille. Une photo tomba sur le lit. On y apercevait un gamin à la tignasse sombre avec une jolie femme aux yeux clairs tenant un bébé. La Chinoise prit la photo et l'observa quelques secondes avant de la lui rendre.

— Ta famille ? dit-elle en souriant machinalement comme si ça faisait de lui quelqu'un d'honorable.

— Rends-moi ça, connasse ! répondit Jeff en la lui arrachant des mains.

Elle glissa hors du lit et se rhabilla rapidement pendant que Jeff s'allumait une nouvelle clope à la fenêtre.

Combien de temps qu'il ne les avait pas vus ? Trente ans ? Ouais, les retrouvailles allaient être chaleureuses. Surtout avec le gamin... Il était devenu flic, un dur à ce que Jeff en savait. La négociation allait être difficile... La Chinoise claqua la porte en sortant, et Jeff se retrouva seul dans sa chambre au-dessus du canal. Une foutue belle ville, pensa-t-il en observant la vase.

Le quatrième étage du 36 était en pleine effervescence. Un gars venait de se faire descendre un hachoir à la main et une fausse ceinture d'explosif autour de la taille alors qu'il attaquait le commissariat de la Goutte-d'Or dans le XVIII^e arrondissement. « Un mytho », commentait les gars de la section antiterroriste. Les « vrais » ne se baladent pas avec des bombes de peinture en guise d'explosif, ils font le job jusqu'au bout. Pourtant, le mec s'était imprimé un drapeau du GIA qu'il avait dû trouver sur Wikipédia et l'avait soigneusement plié dans sa poche intérieure. Ça justifiait que la SAT soit saisie de l'affaire. Une demi-douzaine de fonctionnaires allait retracer la vie de cet illuminé pour tenter de trouver une corrélation concrète avec l'État islamique, et ils doutaient déjà du résultat. Le monde vivait maintenant dans la peur du croque-mitaine barbu Daesh, et le moindre paumé décérébré en profitait pour laisser éclater sa haine au grand jour.

Mais Tomar était préoccupé par autre chose. Il n'avait pas cessé de réfléchir à ce que lui avait annoncé sa mère. Jeff, ce salopard de Jeff était de retour presque trente ans après l'arrangement qu'ils avaient passé tous les deux. Non content d'encaisser l'argent que Tomar lui faisait parvenir tous les mois, voilà qu'il trahissait le terme le plus important de leur contrat. Personne ne devait connaître l'accord secret qui les liait, Jeff devait rester dans l'ombre à tout jamais. Il fallait que Tomar règle ça avant que tout son univers ne s'effondre comme un château de cartes. Pour le moment, il allait se concentrer sur son enquête, ça lui permettrait de faire le tri dans sa tête. Tomar poussa la porte du groupe pour rejoindre ses hommes réunis autour de Rhonda. Elle tenait un feuillet à la main et lisait à haute voix les conclusions du légiste. L'autopsie de la directrice d'école avait eu lieu la veille sous l'œil attentif de Francky et ne laissait aucun doute. Ecchymoses en grand nombre sur le cou, écrasement du larynx et congestion des viscères : on l'avait saisie puissamment à la gorge avant de l'étrangler jusqu'au décès. Plusieurs

marques sur son visage montraient qu'elle s'était débattue et le légiste avait trouvé des lambeaux de chair sous ses ongles, preuve qu'elle avait griffé son assaillant avant de perdre conscience. Un cas d'école.

Rhonda posa le rapport et distribua à chacun une feuille d'identité judiciaire. Un homme, la trentaine, les cheveux bruns mi-longs, un visage doux et expressif, la tronche du mec jovial : Gilles Lebrun, animateur principal du centre aéré de Fontenay-sous-Bois. C'était lui le rendez-vous à l'heure du meurtre et il avait disparu de la circulation. Un sérieux suspect.

— D'après ses collègues, c'est un garçon gentil avec les enfants et il a d'excellents rapports avec tout le personnel d'encadrement, commenta Dino en parcourant le petit calepin noir sur lequel il notait tout.

— Le mec a disparu. On lance un avis de recherche, on fait une comparaison d'ADN et c'est bouclé. Vingt-quatre heures, je vous dis ! répliqua Francky.

— Et sa situation familiale ? questionna Tomar en fixant Rhonda dans les yeux.

— Marié, une petite fille de deux ans et une femme enceinte jusqu'au cou. Ça craint.

— OK. Alors pour quelle raison il s'en prendrait à cette femme ? Dino, t'as bien un truc exploitable.

— Pas grand-chose. A priori, il avait rendez-vous pour fixer la date de son congé paternité. Pas de quoi lui serrer le kiki. Peut-être une embrouille de cul ?

— Clémence Seydoux, la dirlo, c'était pas le genre... quarante-deux ans, pas de mari, pas de mec, aucune liaison connue, elle passait sa vie à l'école, compléta Rhonda.

— Et la femme de Lebrun ?

— Elle est au courant pour le meurtre et c'est elle qui nous a appelés pour prévenir que son mari n'était pas rentré hier soir.

— OK, alors je vais passer la voir. Rhonda tu m'accompagnes, les autres vous me travaillez la liste du personnel présent au moment du meurtre. Je veux la totale.

— Sérieux ? Y'a du monde dans l'établissement, entre les instits, les ATSEM¹ et les gens de l'encadrement, ça fait au moins vingt personnes à

auditionner, soupira Dino.

— Putain Tomar, renchérit Francky, tu veux pas attendre une demi-journée qu'on chope ce mec avec son ADN ? C'est du tout cuit cette affaire. En plus, François nous a parlé d'un autre truc qui a l'air plus sympa. Un mec à moitié enterré dans la forêt de Montmorency, un violeur multirécidiviste qui s'est fait défoncer, on lui a même tasé la gueule, c'est ta came ça, non ?

Tomar fixa Francky sans répondre. Vu la description, il y avait toutes les chances pour qu'il parle de Bob le violeur. Pourtant Bob n'était pas mort... il l'avait laissé en mauvais état, mais... Tomar sentit le malaise l'envahir. Est-ce que cette journée de merde allait enfin se terminer ? Il se tourna vers la petite fenêtre d'angle qui donnait sur la cour intérieure de la brigade. Deux flics en faction contrôlaient les véhicules qui passaient le portique de sécurité pour venir se garer devant l'entrée de service. Un instant, Tomar eut l'impression que la silhouette du petit garçon se tenait immobile au milieu de la cour, figé pour l'éternité comme un présage de mort.

— On verra plus tard, dit-il en chassant cette image de sa tête.

[1.](#) Agents territoriaux spécialisés dans les écoles maternelles.

Les Lebrun habitaient un pavillon situé dans une rue calme de Fontenay-sous-Bois. L'audition d'Anaïs, une jolie femme aux cheveux bouclés, au teint rose et au ventre arrondi par la grossesse, avait duré moins d'une heure avec en fond sonore les pleurs de sa petite fille de deux ans. « Je suis désolée, elle n'est pas très bien ce matin », s'était-elle excusée en servant à Rhonda une tasse de thé vert. Pendant que son adjointe l'interrogeait, Tomar inspectait la maison. Elle était meublée avec goût et sans trop de moyens. Il y régnait une atmosphère sereine et bien ordonnée. Gilles et Anaïs formaient un couple de la classe moyenne qui, à en juger par les photos encadrées çà et là, avait vécu un certain temps ensemble avant d'avoir des enfants. Gilles aimait la musique qu'il pratiquait en amateur, en tout cas suffisamment pour posséder une guitare et un ampli posé dans un coin de la chambre des parents. En observant une photo du jeune homme tenant sa fille dans ses bras, Tomar avait du mal à l'imaginer en train d'étrangler la directrice. Pourtant ses années d'enquêtes à la brigade criminelle lui avaient appris à ne rien juger sur les apparences. Gilles Lebrun, bon père de famille aimant, collègue plein d'énergie et de bienveillance, pouvait très bien se transformer en tueur, il suffisait que les circonstances soient réunies. Charge à lui de comprendre quelles étaient ces circonstances et de l'empêcher de nuire. Lorsque Rhonda en eut fini avec Anaïs Lebrun, ils quittèrent le pavillon et firent le tour du quartier pour sentir l'ambiance. Alors qu'ils marchaient côte à côte sur le trottoir en détaillant chaque habitation, Tomar se dit qu'on pouvait les prendre pour un petit couple à la recherche d'un logement. Rhonda soufflait dans ses mains pour trouver un peu de chaleur.

— Sympa le quartier. Ça doit coûter une blinde une baraque comme ça, dit-elle en regardant une belle meulière au toit de tuiles sombres.

— Tu peux oublier avec ton salaire de capitaine, répondit Tomar du tac au tac.

— Je ne resterai pas capitaine toute ma vie, mon grand.

— Ouais c'est sûr, t'as les dents qui rayent le parquet.

Tomar s'en voulut immédiatement de cette vanne qui tombait à plat. Non seulement il était bien placé pour savoir que Rhonda n'était pas carriériste – avec ses compétences, elle aurait pu être à sa place depuis longtemps – mais surtout, il savait que le sujet était sensible. Tomar avait un humour de merde. La mauvaise blague au mauvais moment. C'était sa marque de fabrique.

— Non mais sans déconner, je m'imagine bien le soir face à ma cheminée, à descendre un verre de vin pendant que mon mari prépare le dîner. (Visiblement Rhonda n'avait pas tiqué.) Mais bon, avant la baraque, faut déjà trouver le mari, non ?

Tomar ne répondit rien. Elle eut un petit air déçu qu'elle tenta de masquer en rabattant la capuche de sa parka. Qu'est-ce qu'elle voulait exactement ? Que Tomar fasse semblant de croire que leur relation avait un avenir possible ? Rhonda était jeune, beaucoup plus jeune que lui. Elle avait la vie devant elle pour rencontrer un mec, faire des enfants et réaliser ses rêves. Tomar, lui, n'avait pas d'autres rêves que de continuer ses enquêtes. Trouver le chemin de la vérité, jour après jour, jusqu'à la fin. Ce n'est pas le genre de projet qu'on partage en couple.

Et puis il y avait Zellale. Trois ans déjà qu'ils étaient séparés mais Tomar n'arrivait pas à la sortir de sa tête. Zellale était la femme de sa vie et le fait qu'elle l'ait quitté après cinq ans de vie commune n'y changeait rien. Il était condamné à passer le restant de ses jours à ne connaître que des ombres. Elle seule avait l'éclat capable de lui montrer la voie. Mais elle ne voulait plus le voir. « Tu es un mec nocif et malade » faisait partie du cortège de reproches qu'elle lui avait adressés pour justifier son départ. Et elle avait raison.

Après leur petit tour du quartier, ils étaient rentrés dans la Renault Mégane banalisée empruntée au central. Rhonda avait allumé le moteur et réglé le chauffage au maximum avant de sortir l'enregistreur numérique de sa poche et de le mettre dans la boîte à gants.

— Je vais filer ça à Francky, mais y'a rien d'intéressant. Ce Gilles Lebrun est un bon père de famille. Sa femme n'a rien remarqué de suspect, ils n'ont pas de dettes ou de soucis particuliers. Il n'a pas cherché à la joindre après le meurtre, bref rien du tout.

— Ça fait trop longtemps qu'il ne donne pas signe de vie. Francky a raison,

c'est sûrement lui le coupable.

— Alors on lance l'avis de recherche.

— Ouais... et on va envoyer un mec du labo pour prendre un échantillon de son ADN.

— Elle va se retrouver toute seule avec ses gosses, soupira Rhonda en se blottissant dans sa parka.

— C'est pas la première... malheureusement.

Rhonda eut un soupir et les traits de son visage se crispèrent.

— Oui... excuse-moi, dit-elle tout doucement.

— T'as pas à t'excuser, y'a prescription.

Tomar s'était longtemps voulu de lui en avoir trop dit sur son passé. Rhonda était au courant pour son père, les violences répétées, l'ordonnance d'éloignement et l'enfance passée dans une succession d'appartements « refuges ». Mais elle ne savait pas pour Jeff, ni pour le reste... Et il fallait que ça reste ainsi.

— J'sais pas... je suis pas sûre. Je me dis parfois que c'est à cause de ce passé justement que tu ne veux pas qu'on aille plus loin tous les deux, répondit Rhonda en le fixant au fond des yeux.

— C'est déjà chouette tous les deux, non ?

— Non c'est pas chouette, répondit-elle en mettant le contact. Et je voulais te demander un truc... Tu peux me rendre les clefs de mon appart ?

Et ils rentrèrent à la brigade sans échanger un mot de plus.

Marie-Thomas Petit observait les gamins en train de jouer dans la cour de récréation. Elle portait une pile de carnets de correspondance qu'elle allait bientôt distribuer dans les casiers situés dans le hall d'entrée de l'école. Le bureau de la directrice se trouvait à quelques mètres et une bande adhésive jaune en scellait l'entrée.

— J'arrive pas à y croire, pleurnichait Amina, une grande fille d'origine malienne qui travaillait à la cantine. Elle était tellement gentille, Mme Seydoux.

Ce genre de marque d'affection horripilait Marie-Thomas au point de lui donner la nausée.

— Oui, c'est bien cruel, dit-elle d'une voix neutre.

— Et Gilles, il paraît qu'il avait rendez-vous avec elle.

Et c'était bien le problème. Tout le monde ne parlait que de ça. L'aimable, le séduisant, le bien sous tous rapports Gilles Lebrun avait disparu et la police le recherchait activement. Qu'est-ce qui lui avait pris d'étrangler cette foutue directrice ? Ça faisait des mois que Marie-Thomas travaillait sur le dossier de Gilles. Dès son arrivée, elle l'avait repéré comme un pion idéal dans la mise en œuvre de son plan. Il était populaire, les enfants l'adoraient au point de ne pas vouloir quitter le centre aéré pour rentrer chez eux. Il était sympathique, équilibré dans son mariage et son rôle de père, et avant tout il était prêt à se faire des amis. Derrière sa couverture d'ATSEM, un peu vieille fille et toujours prête à rendre service, Marie-Thomas n'avait eu aucun mal à s'en faire apprécier. Puis était venue la phase de la collecte d'informations, elle devait tout savoir sur lui, ses amis, ses proches, sa vie privée pour découvrir la faille qu'elle pourrait exploiter quand le temps serait venu. Cette faille, elle l'avait trouvée facilement et s'y était engouffrée pour le manipuler... Et tout avait marché comme prévu. Lui, trahissant ses convictions, ses proches, sa

famille, elle, manœuvrant sa marionnette dans l'ombre. Jusqu'à cette matinée où tout était parti en sucette.

— La police t'a interrogée ? Moi, j'ai reçu une convocation, dit Amina avec inquiétude.

— Pourquoi elle m'interrogerait ? J'étais en arrêt maladie.

— Je crois qu'ils veulent entendre tout le monde... Pour comprendre ce qui s'est passé.

Et c'était bien la question que se posait Marie-Thomas. Qu'est-ce qui avait traversé la tête de ce petit con ? Marie-Thomas avait toujours pris soin d'agir masquée, toujours ! Il y avait au moins un intermédiaire entre elle et ses proies afin de ne jamais avoir à ôter son masque. C'était une règle élémentaire qu'elle suivait obstinément depuis son enfance. Et voilà que Gilles Lebrun, le garçon gentillet, la mettait en première ligne. Elle ne maîtrisait plus la situation, ce qui était insupportable. Elle sentit une pointe de colère monter depuis son bas-ventre, pulsant jusqu'à ses tempes.

— Tu as certainement reçu la convocation... vérifie.

Marie-Thomas souriait machinalement à Amina. Elle avait envie de lâcher les cahiers et de la saisir à la gorge pour lui faire avaler ses paroles sans intérêt. Elle avait envie de la sentir se débattre jusqu'à la mort comme les cochons d'Inde qu'elle s'amusait à noyer quand elle était petite.

— Certainement, répondit-elle sans sourciller.

À l'extérieur, la sonnerie mit fin à la récréation des classes de moyenne section. Marie-Thomas allait devoir rejoindre la salle où l'institutrice l'attendait pour l'aider à encadrer la vingtaine d'enfants de sa classe. Parmi eux se trouvait le petit Hadrien. C'était pour cette charmante tête blonde de tout juste cinq ans qu'elle avait élaboré son plan. Les adultes étaient tous un ramassis d'hypocrites et de menteurs à peine capables de comprendre la raison de leurs actes. Les enfants, eux, méritaient qu'on les protège, et Hadrien par-dessus tous les autres. À cette pensée, elle oublia la douleur de ses pieds alors qu'elle montait les marches de l'escalier pour rejoindre sa classe. Mais Gilles était dans la nature et Dieu sait ce qu'il dirait aux flics quand ils le ramasseraient. Marie-Thomas allait devoir s'en occuper. Rapidement.

Sept heures du matin. Tomar adorait cette heure magique où la ville était encore à moitié endormie. L'odeur du café brûlant et le cliquetis des tasses sur le zinc vous embrumaient l'esprit alors que les premiers clients se succédaient au comptoir sans oser rompre le silence. Les lieux et les instants ont certaines conventions que les habitués respectent religieusement. À l'extérieur, le ballet des camions poubelles et le flux des travailleurs sortant des bouches de métro étaient un prélude à l'agitation qui régnerait bientôt sur le bitume. Installé contre la baie vitrée face à l'escalier de la pointe Saint-Eustache, Tomar observait les passants qui descendaient les marches d'un pas rapide pour rejoindre leur lieu de travail. Le quartier des Halles était en pleine transformation et verrait bientôt émerger d'immenses jardins pour recouvrir les kilomètres de galeries marchandes fourmillant dans ses entrailles. C'est dans ce café face à l'église, à quelques pas de la rue Montorgueil, que Tomar attendait son mentor. Berthier, il le connaissait depuis presque trente ans. C'est lui qui avait su lire le potentiel du gamin bagarreur dont l'avenir semblait tout tracé jusqu'à la prison. C'est lui qui l'avait orienté vers les tatamis puis poussé à continuer ses études pour rentrer à l'école de police. C'est encore lui qui lui avait fait découvrir la richesse de l'histoire des civilisations anciennes. « Faut pas oublier tes racines, gamin, ce sont elles qui font de toi ce que tu es », était le genre de phrases qui lui avait rendu la fierté de sa culture kurde et l'envie de se battre.

Ils se retrouvaient donc toutes les fins de semaine dans ce troquet du centre de Paris. Cette régularité caractérisait bien Berthier, un véritable ascète dont la vie entière s'était écoulée en fonction d'une routine définie afin d'optimiser la moindre parcelle de temps. Travail, sport, culture, loisir, tout était pensé et millimétré. Seul l'aspect « famille » formait une zone d'ombre dont il ne parlait jamais. Tomar ne se rappelait pas l'avoir vu en compagnie d'une femme et ne lui connaissait « presque » aucune aventure. Peut-être

avait-il simplement fait une croix sur toute vie sentimentale ou sexuelle, ça cadrerait bien avec ses habitudes monastiques.

Une bouffée d'air froid s'engouffra dans le café en même temps que la silhouette courte et râblée de Berthier. Malgré son âge (il allait sur ses soixante-dix ans) et sa petite taille, il dégageait une énergie et une densité qui forçaient le respect. Il y a des gens qui n'ont pas besoin de parler ou de gesticuler pour qu'on les remarque. Berthier portait un long manteau noir au col remonté jusqu'en haut du cou et un bonnet de docker vissé sur le crâne. Son visage sec constellé de rides et de fissures profondes trahissait son âge alors que sa silhouette épaisse et ses larges épaules ne cadraient pas avec l'image d'un papi inoffensif. Et il ne l'était sûrement pas ! Depuis son enfance, sa vie s'était divisée entre sa passion pour les arts martiaux et celle pour l'histoire et la mythologie. Il avait entraîné des flics, des gars du Raid ou du GIGN mais aussi les forces spéciales de plusieurs pays. Sa connaissance du combat rapproché sous toutes ses formes et ses performances en tant que compétiteur faisaient de lui une légende. Il était devenu un *sensei* pour des générations de gamins parmi lesquels se trouvait Tomar.

— Ça caille, non ? Ou c'est moi qui vieillis ? dit-il d'une voix rauque.

Berthier venait de s'asseoir et le serveur lui déposait déjà son habituel café allongé sans sucre.

— Les deux, je pense, répondit Tomar en lui souriant.

— Ouais, dit-il en buvant une gorgée de café brûlant.

Il avait un visage tout en longueur et portait un bouc de poils blancs et des pattes épaisses lui donnant l'air d'une rock star vieillissante.

— T'as vu la putain de nouvelle ?

Tomar ne pensait pas qu'il attaquerait d'entrée sur le sujet mais c'était une particularité de Berthier de toujours vous surprendre.

— David Bowie est mort, gamin. David Bowie !

Tomar ne sut quoi répondre. Il n'avait aucune culture musicale. D'ailleurs ça faisait bien rire Zellale à l'époque où ils habitaient ensemble. Il pouvait écouter tous les styles de musique sans préférence ni avis. Alors David Bowie ou un autre...

— Excuse-moi, Tomar, mais tu as toujours eu des goûts de chiottes niveau musique. David Bowie, c'est un mythe. Ce mec, c'était une force et il claque

à soixante-neuf piges. Y'a un truc qui déconne avec cette saloperie de crabe.

— Avec tout ce qu'il a dû se mettre dans le pif, c'est étonnant qu'il soit pas mort avant.

Berthier lui lança un regard sombre et les rides de son front se plissèrent pour marquer sa perplexité.

— On s'en fout de ça, gamin. Je ne te parle pas d'un toxico lambda, lui, c'était un demi-dieu. Un Jason à la recherche de sa Toison d'or. Il soulevait des montagnes. Il méritait autre chose...

Jason et la Toison d'or... C'était du Berthier tout craché ! Depuis ses douze ans, Berthier lui avait raconté d'innombrables histoires tirées de la mythologie pour éveiller chez lui la curiosité et la soif de connaissances. Tomar se rappelait ce jour où, vers seize ans, il était rentré chez lui avec un immense labyrinthe tatoué sur l'épaule et une bonne partie du bras gauche. Sa mère avait changé son pansement sans un mot de réprimande. Elle lui avait simplement demandé ce que ça signifiait et Tomar n'avait pas su répondre. C'était bien des années plus tard qu'il avait compris en quoi le labyrinthe et le mythe du Minotaure symbolisaient si bien sa vie.

— Bon alors... il paraît que Jeff a appelé.

— C'est maman qui te l'a dit ? répondit Tomar avec une pointe d'étonnement.

— Ta mère et moi on se parle... parfois.

Tomar savait très bien à quoi il faisait allusion. Il les avait toujours soupçonnés d'avoir fricoté tous les deux, loin en arrière, à l'époque où Tomar n'était qu'un adolescent impulsif. Depuis, c'était terminé, mais ils s'appelaient régulièrement sans jamais avoir rien officialisé de leur ancienne relation. C'était pas leur genre à tous les deux de s'épancher sur leur vie affective.

— Oui, il a appelé, concéda Tomar d'une voix éteinte.

— Et ?

— Je ne sais pas. Il veut me voir.

— Tu vas le voir ?

— Est-ce que j'ai le choix ?

— Non.

Berthier vida sa tasse de café d'une traite et fit signe au serveur de lui en amener un autre.

— Il va pas te lâcher comme ça. Jeff, c'est un sacré trou du cul. Faut que tu te prépares, comme pour un combat, dit-il en passant sa main dans les poils de son bouc.

— Ça ne me fait pas peur... C'est pour Goran que je m'inquiète. Même après tout ce temps, il ne s'est jamais douté de rien. Il pense toujours que Jeff est notre père.

— Ton frère a grandi. Il encaissera. Et puis de toute façon, il va finir par comprendre...

Berthier avait raison. Tomar ne pourrait pas protéger son frère indéfiniment. Le secret qu'il avait voulu faire disparaître au fond du labyrinthe suintait hors de la terre humide où il l'avait enfoui. Ni lui ni personne ne pourrait empêcher la vérité d'éclater au grand jour. Jeff, ce salopard dont il payait le silence, allait tout faire exploser.

— Il a dit qu'il voulait voir ses petits-enfants.

— Le con. Il va te demander du pognon pour fermer sa gueule, c'est sûr... Vingt-cinq piges qu'il ferme sa gueule et encaisse son argent tranquillement. Et il faut qu'il réapparaisse maintenant... (Berthier jeta un coup d'œil à l'extérieur avant de reprendre la parole.) Faut que tu lui parles, que tu voies ce qu'il veut exactement.

— Et après ?

— Après on verra...

Le serveur posa sur la table deux autres tasses de café qu'ils sirotèrent en regardant les premiers rayons du soleil se lever sur le chantier des Halles.

— Saloperie de crabe, murmura Berthier en fixant le petit écran fixé au mur du café et sur lequel on apercevait le visage de Bowie.

Le vieux chêne au tronc lacéré par des générations de graffitis se dressait comme une sentinelle face à la Seine. On accédait au quai de l'île Saint-Louis par une série de petits escaliers qu'empruntaient les touristes et les Parisiens en quête d'intimité. Intimité relative car, même en hiver, la pointe de l'île était un lieu de pèlerinage bien connu des amoureux et des fumeurs d'herbe. Gilles était venu ici en souvenir de ce jour où Anaïs et lui avaient bu une bouteille de champagne en regardant les péniches se croiser. Ils s'étaient embrassés et Gilles avait utilisé ses clefs de scooter pour graver leur amour dans l'écorce. GILLES + ANAÏS dans un cœur avec la date en dessous pour tenter de figer ce moment de bonheur qu'il avait imaginé éternel. Mais tout cela était bien loin... Il n'avait quasiment pas dormi depuis le matin du meurtre et passait ses journées à squatter avec les SDF pour ne pas se faire repérer par la police. Il serait beaucoup plus facile de se rendre mais il n'était pas encore prêt car il ne savait pas lui-même pour quelle raison il avait étranglé la directrice.

J'ai tué une femme, pensa-t-il en parcourant le tronc avec ses doigts. Cela le hantait et sa vie lui donnait l'impression d'appartenir à un cauchemar vécu par quelqu'un d'autre. Il aimait beaucoup la directrice. C'est elle qui l'avait engagé puis promu au poste de responsable du centre de loisirs. Il aimait aussi son travail, les enfants dont il s'occupait et par-dessus tout sa femme et sa famille. Pourtant le contact de ses doigts sur l'écorce lui rappelait la sensation de toute-puissance qu'il avait eue en serrant la gorge de Mme Seydoux. *J'ai tué une femme.*

Il avait beau chercher partout, l'inscription n'était plus sur le tronc. À la place, on y apercevait des tonnes de prénoms et de cœurs tracés à la va-vite. Autant d'amours qu'on croit indestructibles et qui finissent par exploser. Gilles tomba à genoux et commença à pleurer. Quatre jours dans la rue l'avaient poussé au bout de ses limites et il sentait qu'il était temps de passer

à autre chose. Mais il ne pouvait pas se rendre à la police. Que pourrait-il leur raconter ? Sa rencontre avec la mère du petit Hadrien ? Pourquoi avoir trompé sa femme, lui qui avait toujours été un mari fidèle ? Il n'était même plus certain d'avoir eu le coup de foudre pour cette femme qui l'avait largué quelques mois plus tard en le menaçant de tout révéler à Anaïs. Était-ce pour cette raison qu'il avait pété les plombs et s'était attaqué à la directrice ? Tout le monde le prendrait pour un salaud, un pauvre mec qui a détruit sa famille et la vie d'une innocente. Non, Gilles n'était pas un salaud, il ne comprenait pas comment tout ça avait pu se passer. Sa rencontre avec la mère d'Hadrien, leurs rendez-vous clandestins à l'hôtel et la succession de mensonges dans lesquels il s'était enfermé, pris à son propre piège, jusqu'au drame. Il devait bien y avoir une raison, quelque chose qui expliquait la combustion irréparable de sa vie. Mais la logique de tout ce chaos restait enfouie dans un épais nuage de fumée. Une brume opaque qui l'empêchait de faire le lien entre les événements. Il avait l'impression qu'on avait enfermé son cerveau dans le tambour d'une machine à laver. Gilles mit la main dans sa poche et sentit le contact de son téléphone. Il était débranché depuis le meurtre et il avait jeté la puce pour éviter que la police ne le localise. C'est ce que les truands faisaient dans les séries et ça avait visiblement fonctionné. Idem pour sa carte de crédit : il avait tiré une grosse somme en liquide avant de la détruire et d'en jeter les morceaux dans une poubelle. Disparaître de la circulation n'était pas si compliqué lorsqu'on n'avait plus rien à perdre. Gilles sortit son smartphone et y inséra la puce vierge qu'il s'était procurée dans un magasin près de Bastille. Il savait qu'en téléphonant il risquait de se faire localiser mais il ne pouvait plus rester à se torturer avec ses questions. Il avait besoin de parler à la seule personne en qui il avait encore confiance avant de se rendre à la police. Juste un appel et il balancerait son portable dans la Seine sans retour possible. Le rendez-vous avait été fixé une heure plus tard dans la station de métro Jussieu. À cette époque de l'année, les étudiants encombraient les lieux et il n'aurait pas de mal à se fondre dans la foule. Gilles était remonté le long des quais de l'île Saint-Louis pour traverser le pont qui menait à la Cité et prendre le chemin de Jussieu. Les bouquinistes de la Tournelle lui jetaient parfois un regard suspicieux. Il n'était pas un vrai SDF mais il en avait l'allure et, surtout, son visage exprimait un mal-être tellement violent qu'on aurait dit un fou échappé de l'asile. La silhouette de l'Institut du monde arabe et la grande tour de Jussieu étaient à sa portée. Il

força le pas pour arriver un peu en avance. Devant l'université, les cafés étaient bondés d'étudiants. Gilles se rappelait la période pas si lointaine où il était à leur place. Plus vraiment adolescent mais pas encore adulte, à cette époque la vie lui semblait si facile, si légère... Il descendit les quelques marches qui conduisaient à l'entrée du métro et prit le tapis roulant pour s'enfoncer dans le ventre de la station jusqu'au quai de la ligne 7 direction Mairie-d'Ivry. Là, il s'assit sur un banc en attendant l'heure de son rendez-vous. Face à lui, plusieurs groupes de jeunes gens chahutaient ou semblaient absorbés dans des discussions intenses. Il remarqua une fille qui ressemblait à Anaïs avec ses cheveux bouclés et son air mutin. Il lui sourit et elle tourna la tête avec un air gêné. Gilles observa ses mains noires de crasse et eut un haut-le-cœur en sentant un effluve nauséabond émerger de son blouson. Il n'était plus l'aimable et charmant animateur, mais une épave qui s'enfonçait chaque jour un peu plus dans la culpabilité. Il était un meurtrier en quête d'une rédemption que personne ne pourrait lui donner. 13 h 33... L'heure du rendez-vous était dépassée depuis presque trente minutes et elle n'était pas là. Ça ne pouvait signifier qu'une seule chose : il avait été trahi. En ce moment, la police devait sécuriser l'entrée du métro et descendre sur le quai. Peut-être même que des flics en civil se cachaient parmi les badauds. Gilles sentit une violente migraine lui marteler les tympans. Il fallait se lever, prendre la prochaine rame et fuir. Il bondit de son siège et se planta sur le quai en observant le tunnel noir à l'autre bout. L'indicateur lumineux annonçait deux minutes pour le prochain train. Gilles serra les poings alors que les phares apparaissaient déjà. Dans quelques secondes, il pourrait s'échapper de ce piège qu'il avait lui-même mis en place.

— Tu es un bon garçon, dit une voix derrière lui. Tu as mal agi, mais tu es un bon garçon.

Gilles voulut se retourner pour voir qui lui parlait mais il n'en eut pas le temps. Il se sentit violemment poussé vers l'avant. Ses mains cherchèrent à agripper quelque chose mais il n'y avait rien pour l'aider. Ses pieds quittèrent le rebord du quai au moment où la rame entra dans la station. Il eut une fraction de seconde pour penser à sa femme avant que des tonnes d'acier ne lui fracassent le crâne.

L'institut médico-légal se situait en bordure de Seine, près d'une voie rapide. Cet édifice de trois étages en briques rouges recueillait pas loin de trois mille corps par an. Contrairement à ce que l'on voyait à la télé, cela laissait peu de temps aux légistes pour se déplacer sur les lieux des crimes, ils avaient suffisamment de « devoirs à la maison », comme aimait le dire le professeur Guy Bouvier, un des six médecins vacataires à collaborer avec la police criminelle. Tomar avait garé sa Triumph dans la cour de la vénérable institution et utilisé l'entrée de service pour accéder aux salles d'autopsie. Il détestait traverser le hall d'accueil où les familles de victimes patientaient parfois des heures pour venir reconnaître leurs proches. Dans son métier, il était constamment confronté à la violence et à la mort mais pour ce qui était des « mauvaises nouvelles », il s'en remettait souvent à Dino ou à Rhonda. Lui était incapable de trouver les mots justes, de gérer l'angoisse et la colère. « C'est parce que tu es toi-même en colère », lui avait dit un jour Rhonda avec raison.

Bouvier se trouvait en compagnie de Francky dans une salle aux couleurs orangées dont le centre était occupé par une large table en Inox terminée par un évier au-dessus duquel pendait une balance accrochée au plafond. Il n'y avait aucun corps sur la table d'autopsie, juste trois sacs en plastique bleu dont la forme suggérait qu'ils étaient pleins.

— Ça va, boss ? Qu'est-ce que tu fous là ? questionna Francky en le voyant entrer dans la pièce.

Il était rare que Tomar assiste aux autopsies. Depuis sa promotion au poste de commandant, il laissait cette joie à ses hommes. Non pas qu'il ne supportait pas la vue du sang mais cette attente interminable autour d'un corps le forçait à se retrancher dans ses pensées et il en émergeait souvent des souvenirs qu'il préférait oublier. Cette fois, cependant, c'était différent. Le

passé s'était incarné en la personne de Jeff et il fallait qu'il se replonge corps et âme dans son enquête pour éviter la surchauffe.

— Tu me manquais, répondit Tomar sur le ton de l'ironie. C'est Gilles Lebrun ?

— On dirait bien ouais... Enfin ce qu'il en reste.

— Ça peut paraître un peu brouillon, commandant, mais on a tous les bouts pour une fois, commenta Bouvier.

Le professeur portait une blouse blanche mais n'avait pas encore enfilé les gants, le masque et la capeline réglementaires pour effectuer le travail d'autopsie. Il devait avoir dans les soixante ans, un visage souriant un peu rongé par l'alcool et des petites lunettes rondes qu'il portait sur le bout du nez. Ses cheveux noir corbeau tombaient sur son crâne en épis chaotiques. Francky pariait sur une moumoute mais Dino était certain qu'il avait simplement abusé de la teinture. Il parlait avec une voix forte et pourtant mélodieuse, on lui aurait donné ses chances dans un télécrochet.

— Les mecs du labo ont mis trois heures à décoller les morceaux du wagon, précisa Francky. Le conducteur l'a vu avancer sur le quai mais il a pas pu freiner. Pour lui, c'était intentionnel.

Tomar fixait les sacs en essayant de ne pas imaginer la bouillie de chair humaine qui se trouvait à l'intérieur. Autrefois ces trois sacs avaient porté un nom : Gilles Lebrun, trente-deux ans, père de famille. Aujourd'hui il ne restait que des questions sans réponses et un tas de barbaque.

— Alors ici nous avons les membres inférieurs, ici ce qu'il reste de la partie thoracique, visiblement la plus abîmée, et là, c'est la tête..., détailla Bouvier sans sourciller. Et dans celui-là, on a eu la délicatesse de me coller les viscères en vrac ! J'ouvre lequel en premier, messieurs ?

Fallait-il réellement répondre à cette question ? Le mec s'était jeté sous le métro, cinq jours après avoir assassiné sa collègue de travail, lors de ce qui paraissait être un burn-out violent. L'autopsie ne révélerait certainement pas grand-chose d'intéressant, mais c'était la procédure et Tomar n'aimait pas laisser de zone d'ombre dans ses affaires.

— Devant votre enthousiasme général, j'opte pour la tête, ça vous permettra au moins d'identifier la victime.

Bouvier déposa le sac au centre de la table, enfila une double paire de gants en plastique, un masque et fit pivoter les spots lumineux articulés au-dessus de sa zone de travail. Après avoir vérifié que tout son matériel était bien en place, il entreprit de dézipper la fermeture sur le côté du sac. Il y eut comme un clapotis et un liquide noirâtre s'échappa pour couler sur l'Inox.

— Liquide céphalorachidien mélangé au sang de l'hématome... une belle soupe de cerveau.

Ce genre de « blague » était la spécialité de Bouvier comme de bon nombre des légistes que Tomar avait rencontrés dans sa carrière. Cela faisait partie d'un processus de dédramatisation naturelle, lui avait expliqué Rhonda qui aimait bien la psychologie de comptoir. « Faut se marrer, sinon la vie est trop grave. »

Bouvier plongea ses mains à l'intérieur du sac et agrippa une masse sombre qu'il sortit avant de la poser à plat sur la table. La tête de Gilles Lebrun ressemblait à une pastèque détruite à coups de machette. Seule l'implantation des cheveux, désormais réduits en touffes collées en croûtes sanglantes, permettait de savoir dans quel sens la regarder. Le visage avait presque totalement disparu sous la force de l'impact.

— Il se l'est pris en pleine tronche, commenta Francky en enchaînant les clichés de ce visage lugubre.

— À en croire l'enfoncement de la cloison nasale, l'absence d'une partie de la mâchoire supérieure, la perforation de la bosse frontale et des deux arcades, je dirais que, oui, en effet, ce monsieur a pris la locomotive en pleine tête.

La suite de l'autopsie se résuma au même type de conclusions. Il ne restait rien de cohérent de Gilles Lebrun. Il avait été disloqué par le choc qui était évidemment la cause du décès. L'examen des viscères et notamment de l'estomac permit de déterminer qu'il avait peu mangé depuis plusieurs jours, mais beaucoup consommé d'alcool. Les prélèvements sur ce qui restait de ses mains mirent en évidence un niveau d'hygiène détérioré qui témoignait de son vagabondage depuis le crime.

— Voilà boss, j'avais raison. Le mec étrangle la directrice, il picole pendant cinq jours avant de se foutre sous une rame. Fin de l'enquête.

— Et pourquoi il la tue ?

— On s'en fout, non ? Y'a des milliers de tarés qui passent à l'acte sans raison. On n'est pas des psys. Et puis ça matche avec l'ADN qu'on a trouvé sous les ongles de la dirlo. C'est plié.

Francky n'avait pas tort. De nombreuses affaires se terminaient ainsi. On avait la victime, le coupable, mais aussi beaucoup d'interrogations sans réponses. C'était ce que Tomar détestait par-dessus tout. Il avait besoin de comprendre pour passer à autre chose. Une affaire, c'était comme un labyrinthe dont il fallait explorer toutes les galeries pour accéder à la sortie. Ces couloirs obscurs le hantaient encore et encore. Il avait besoin de porter la lumière partout.

— On n'a pas retrouvé son téléphone portable ? questionna Tomar.

— Non.

— Je vais demander à Dino de passer ses fadettes au mercure et on va éplucher son emploi du temps. Et puis faudra me récupérer les bandes-vidéo de la RATP aussi.

Francky soupira mais ne répondit rien. Il avait l'habitude que son boss ne lâche jamais. Le groupe Khan traitait moins d'affaires que les autres, mais il avait un taux exceptionnellement haut de résolution. Tomar prit congé des deux hommes et sortit de la salle d'autopsie pour aller respirer l'air frais qui filtrait d'une fenêtre donnant sur le métro aérien. Alors qu'il allait descendre l'escalier de service, il crut entendre un murmure venir d'une pièce à l'angle du couloir. Il poussa la porte de la petite salle, une réserve dans laquelle les légistes entreposaient les corps attendant l'autopsie. Un long sac en plastique blanc était étendu sur une table à roulettes. La forme du sac ne laissait aucun doute sur le contenu et une étiquette en papier pendait au bout d'un élastique accroché au pied de la victime. « Groupe Alvarez » y était écrit au feutre noir. Tomar se rapprocha du corps, enfila une paire de gants qu'il prit sur une étagère et entreprit d'ouvrir le sac. Il connaissait bien le visage à la mâchoire fracturée qui émergea entre les pans de plastique. C'était Bob, son ami de la forêt de Montmorency...

La nuit ne faisait que commencer et Tomar savait déjà qu'il n'allait pas trouver le sommeil. Il se tenait assis sur le rebord de la fenêtre et observait la ville. En dessous de lui, le périphérique parisien offrait un ballet ininterrompu de phares rouges et jaunes. Il avait plu toute la journée et à cause de l'humidité les lumières bavaient sur le bitume en de longues traînées vaporeuses. Un peu plus loin sur sa droite, se trouvaient le rond-point de la porte de Vincennes et la façade massive d'une tour en béton sur le toit de laquelle trônait un panneau publicitaire GODIN, un gigantesque néon dont chaque lettre faisait la taille d'un étage. L'enseigne herculéenne déversait sa lumière orangée sur tout le voisinage et donnait au ciel chargé de nuages noirs un aspect apocalyptique. Tomar s'était installé dans cette résidence de la rue Bernard-Lecache juste après sa séparation avec Zellale. Il habitait un grand deux-pièces au septième étage d'un immeuble qui surplombait la mer de béton et d'asphalte. Tomar aimait bien le bâtiment malgré son aspect austère. Sa position lui permettait de rejoindre immédiatement le périphérique pour se rendre n'importe où dans Paris et surtout, il n'y trouvait jamais le silence complet. Car il détestait le silence. Cela lui rappelait le froid et la peur, et le plongeait dans des souvenirs qu'il cherchait à enfouir aussi profondément que possible. Le bruit de la circulation parisienne le rassurait.

Bob est mort... D'après le rapport d'autopsie qu'il avait parcouru dans le bureau d'Alvarez à l'heure du déjeuner, son cœur avait lâché des suites d'une décharge électrique violente. Ce n'était pas comme ça que Tomar avait imaginé les choses mais il n'éprouvait aucun remords. Cet homme avait violé et mutilé une dizaine de femmes en toute impunité. Il pouvait bien crever pour expier ses crimes. Pourtant il ressentait une sorte de pincement au cœur qu'il ne pouvait pas nier. Cette sensation, il la connaissait bien et il savait qu'elle ne le quitterait plus. Tuer un homme a toujours des conséquences. Peu importe qu'on ait ou non des raisons de le faire, on ne peut pas ôter la vie

sans en payer le prix. Même au pire des salauds. Tomar savait tout cela, mais il avait fait son choix depuis longtemps. Et puis d'une certaine manière cette culpabilité douloureuse le rassurait. Elle prouvait qu'il était encore humain.

L'écran d'un ordinateur portable brillait sur la table en bambou du salon. On apercevait une fenêtre vidéo ouverte dans un coin, comme une petite carte postale montrant le quai d'une station de métro. Tomar quitta sa place pour aller s'asseoir et enclencha la lecture. La silhouette d'un homme, Gilles Lebrun, se détacha au milieu de la foule des étudiants. Il était seul, le visage incliné vers le sol et avançait d'un pas lent vers le bord du quai. Deux points lumineux commençaient à apparaître dans le tunnel du métro, dans quelques secondes il allait mourir. Tomar appuya sur la barre d'espace pour figer l'image. Une masse sombre avait émergé de la foule pour venir se poster juste derrière Lebrun. Tomar enclencha le ralenti et la bande continua à se dérouler image par image. La définition ne permettait pas de savoir s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. C'était tout juste une silhouette assez massive emmitouflée dans un grand manteau, un bonnet vissé sur la tête. À un moment, la silhouette se pencha vers la nuque de Gilles Lebrun comme pour lui murmurer quelque chose à l'oreille et puis un groupe d'adolescents se rapprocha du bord du quai et masqua la suite de la scène. Le métro entra en gare et Gilles réapparut, tête inclinée vers le sol. À mesure que les images s'enchaînaient, Tomar apercevait le corps de Lebrun se détacher dans la lumière des phares. Les trois secondes suivantes de la vidéo étaient également les dernières de sa vie. Tomar fixa l'écran sans hésiter. D'abord la tête puis le buste, Gilles avait encore un pied sur le quai lorsque la rame le heurta à pleine vitesse. La suite ne montrait rien d'exploitable. Les gens se tenaient totalement hébétés sur le quai puis le conducteur descendait de la rame. Ensuite, se déclencha un mouvement de foule vers les accès extérieurs. Tomar essaya de retrouver la silhouette noire mais ne parvint pas à l'identifier. Gilles Lebrun s'était-il jeté délibérément ou bien l'y avait-on aidé ? Tomar était persuadé que l'inconnu pourrait répondre à cette question. Il n'avait aucun moyen de l'identifier mais ce n'était que le début de son enquête et ces quelques pixels d'image lui donnaient déjà un os à ronger. Tomar ferma l'écran de son ordinateur et alla rejoindre le canapé en laine grise acheté chez Ikea, comme tous les meubles de son appartement. Depuis cet emplacement, il voyait les lueurs de la ville danser sur le plafond du

salon. Il lui arrivait souvent de s'asseoir là pour trouver le sommeil lorsque ses insomnies refusaient de le lâcher. Les lumières ondoyaient doucement autour de lui lorsqu'il ferma les yeux.

La maison aux murs gris et au toit de tuiles rouges étalait sa façade décrépite face au jardin. On avait peint les volets et la porte du même bleu soutenu que l'on trouvait sur les cabanons de pêcheurs des îles grecques. Mais le temps avait fait son œuvre et les innombrables fissures qui écaillaient le bois donnaient une impression d'abandon total. Le jardin s'était transformé en un capharnaüm de mauvaises herbes, d'orties et de ronces à l'exception d'une vaste zone circulaire, sous les ramures de l'immense cerisier, où l'herbe n'arrivait plus à pousser. L'arbre devait mesurer dix mètres de haut et certaines de ses branches commençaient à passer au-dessus du toit. Des amas de feuilles mortes et de fruits pourris bouchaient les gouttières et recouvraient le sol, attirant des nuées d'insectes. Le tronc épais et vigoureux de l'arbre fruitier était recouvert d'un réseau de lierre qui dévorait le moindre espace de son écorce. Dans quelques années, le parasite végétal finirait par étouffer le cerisier et entraîner sa lente agonie. Ses racines pourriraient les unes après les autres et son tronc se creuserait jusqu'à se transformer en coquille vide. Le lierre, lui, continuerait à croître en se délectant de son hôte. Il en était ainsi dans la nature mais aussi chez l'homme. Que faire lorsque ce parasite qui vous étouffe fait partie de votre chair ? Faut-il se mutiler pour vivre libre dans la souffrance ou accepter son sort et se résigner à mourir en esclave ? Tomar se tenait immobile sous les branches du cerisier. Il observait la terre couverte de mousse fluorescente et gorgée d'humidité, l'esprit occupé par le son d'une pelle creusant la terre molle. Faire le vide, ne penser à rien, surtout pas au passé. Trouver l'apaisement auquel il aspirait n'était pas chose aisée. Ce lieu, il le connaissait bien. Il était condamné à y errer quasiment toutes les nuits.

— Ça te trouerait le cul de me donner un coup de main ?

Tomar tourna la tête vers le fond du jardin. Bob se tenait debout dans un trou, le corps recouvert de boue, une pelle à la main. Sa mâchoire pendait le

long de son visage dont la peau blanchâtre était striée de raies bleues. Ses yeux livides et sans éclat fixaient Tomar.

— Quand on butte quelqu'un, la moindre des choses c'est de lui donner une sépulture décente.

Tomar restait estomaqué sous le grand cerisier. Qu'est-ce que ce salopard de Bob faisait dans son cauchemar ?

— Eh ouais ! Ça t'en bouche un coin ! Mais va falloir t'y faire, ducon ! commenta Bob comme s'il pouvait lire dans ses pensées.

Le cadavre se pencha vers l'avant pour sortir du trou. Sa mâchoire pendante racla la boue et un peu de terre vint se coincer entre ses dents. Il tentait de retrouver son équilibre mais semblait avoir du mal à contrôler ses jambes. Une fois stabilisé, il s'avança vers Tomar et jeta la pelle à ses pieds.

— Termine ce que t'as commencé, connard. Enterre-moi.

— Tu n'existes pas.

— Ah ouais ?

Il y eut un bruit guttural répugnant lorsque Bob se racla la gorge pour cracher un mollard de sang qui heurta Tomar en plein visage.

— Ohohohoh, ricana-t-il, pas mal pour un mec qui n'existe pas !

Tomar sentit une mélasse glacée lui couler le long de la joue. Toute sa vie, il avait parcouru les couloirs du labyrinthe pour se retrouver bloqué dans ce jardin. Toute sa vie il avait tenté d'échapper à la bête qui le traquait. Son cauchemar était un univers en huis clos dans lequel il avait fini par se sentir relativement protégé. Et voilà que Bob, un élément extérieur, débarquait pour lui faire la leçon.

— Tu termines le travail, mon pote. Tu aurais dû m'enterrer ce jour-là. Tu sais comment ça s'est passé, tu veux que je te raconte... Non ? OK... je vais te raconter quand même ! Après ton départ j'ai essayé de sortir de ce foutu bois mais ça caillait, connard. Ça caillait tellement que mes pieds se sont engourdis... après ça a été mes mains. J'avais mal à cette foutue mâchoire mais ça, c'était rien. Au contraire, c'est la douleur qui me tenait éveillé parce que le froid, lui, il voulait que je m'endorme paisiblement...

Tomar se demandait comment il pouvait savoir tous ces détails. Certains devaient être consignés dans le rapport préliminaire d'enquête qu'il avait lu, d'autres être de simples extrapolations faites de manière inconsciente ? Le

fait est que zombie Bob était bien là et visiblement décidé à lui faire la causette. Étant donné la situation, il n'avait pas le choix, autant entrer dans son jeu.

Tomar se pencha pour ramasser la pelle et avança jusqu'au trou en tournant le dos à Bob.

— Et puis j'ai vu un arbre comme celui-là, avec un tronc bien creux et j'me suis dit que je pourrais m'abriter là pour me reposer un peu. Le con ! Deux heures plus tard, j'étais dans les bras de Morphée pour de bon !

— J'avais pas prévu de te tuer.

Bob traîna sa carcasse de pantin désarticulé jusqu'à Tomar et commença à se trémousser en une sorte de danse infâme.

— Bah oui, tu m'as laissé faire le sale boulot tout seul.

— T'étais pas un mec bien. Faut pas l'oublier.

— Toi non plus, mon pote ! Tu crois que tu fais la justice mais t'es pire que moi.

Tomar plongeait la pelle dans la terre et envoya une pelletée en direction du cadavre ambulant.

— Je pense que tu as raison. Je vais terminer ce trou et je vais te mettre à l'intérieur pour que tu la fermes.

— Ouais, c'est tellement facile de faire disparaître tes problèmes. C'est toujours comme ça que tu t'y es pris, hein...

— Ta gueule.

Bob eut une sorte de râle qui ressemblait à un rire. Sa mâchoire se déforma en un rictus monstrueux d'où giclait un flot de bave.

— Ah, ah, ah, ma gueule c'est à toi que je la dois, champion. On t'a déjà dit que t'as une sacrée droite ? Ah, ah, ah... Au fait, t'as rien contre la bonne musique ?

Bob alla s'asseoir à quelques mètres de là et commença à chanter.

— *Look at those cavemen go, It's the freakiest show...*

Tomar fut soudain pris d'une violente envie de vomir. Il fallait qu'il trouve un moyen d'écourter ce cauchemar et de faire disparaître la carcasse putréfiée qui lui donnait des nausées. À chaque coup de pelle, il sentait comme des fourmillements au bout des doigts. Creuser la terre du jardin lui permettrait peut-être de trouver un accès vers la réalité. Il frissonna en redoublant

d'efforts pour creuser la terre molle de son cauchemar. Bob l'observait en chantonnant de sa voix lugubre.

Il leva la tête et constata que la maison était en train de disparaître dans une sorte de brouillard sombre. « *Is there life on Mars ?* » fredonnait Bob au loin avant de rejoindre le néant.

Dino se grattait la tête en bâillant à s'en décrocher la mâchoire, ses mèches blondes en épis et des cernes jusqu'aux genoux. Face à lui, deux écrans plats d'ordinateur sur lesquels il compulsait les centaines de données transmises en urgence par l'opérateur télécom de Gilles Lebrun. Le programme Mercure permettait de traiter tout type de fichier téléphonique en croisant des inputs divers. Appels entrants, sortants, durée, géolocalisation, c'était un travail fastidieux, chronophage, épuisant mais cela menait souvent à des résultats directement exploitables dans l'enquête. Saisissant un large mug de café brûlant estampillé Dark Vador, Dino but une courte gorgée avant de noter un numéro de téléphone sur un de ses fameux carnets. De l'autre côté du bureau, Rhonda accrochait une impression en couleurs sur un tableau en liège. Plusieurs photos du même type étaient déjà fixées au mur. Toutes montraient la silhouette en manteau et bonnet noir sur le quai du métro Jussieu. Il y avait des agrandissements relativement flous, des prises de vue plus générales avec des flèches inscrites au marqueur rouge et le tout formait un tracé plus ou moins chronologique. Rhonda eut un soupir en retournant s'asseoir à côté de Tomar qui visionnait une bande de vidéosurveillance sur son PC.

— C'est quand même la loose qu'aucune caméra extérieure ne fonctionne dans le quartier, dit-elle avec amertume.

Tomar leva la tête vers Rhonda et remarqua qu'elle s'était maquillée. Son visage semblait moins fatigué que d'habitude et ses yeux verts rehaussés par une discrète ligne noire pétillaient d'intelligence et lui donnaient un air d'elfe. Il se surprit à ressentir une pointe de jalousie en imaginant qu'elle avait peut-être un rancard.

— On a au moins celle du quai, répondit Tomar en se frottant les tempes.

— T'as pas dormi cette nuit ?

— Est-ce que je dors habituellement ?

— Ouais, parfois..., répondit-elle en lui souriant discrètement.

Il ne savait pas si elle lui faisait du gringue ou si c'était autre chose. Depuis qu'elle avait réclamé ses clefs, Tomar avait dû s'avouer que tout n'allait pas aussi bien qu'au début entre eux. Ils avaient commencé à sortir ensemble un an plus tôt, deux ans exactement après sa séparation. Il se rappelait comment Rhonda l'avait coincé dans un couloir pour lui dire qu'il avait beau être un super flic, il n'avait aucun sixième sens avec les nanas. Elle avait joint le discours à l'action en l'embrassant fougueusement sans lui laisser le temps de parler. Depuis ils avaient construit une relation sur un respect total de leur liberté. Pas question de s'installer ensemble ou de jouer les couples fusionnels. Pas question non plus d'envisager le futur ou de faire des plans sur la comète en forme de poupons. Rhonda était une femme indépendante et fière de l'être. Tomar, lui, n'avait aucune envie de partager sa part d'ombre. Mais ce genre d'équilibre n'était pas facile à tenir...

Tomar se leva pour se placer face au tableau et pointa une photo où on apercevait Gilles Lebrun sur le bord du quai.

— Donc, notre client se rend sur le quai du métro Jussieu. Il arrive à 12 h 5 et va s'asseoir sur un banc... Il laisse passer plusieurs rames sans lever la tête. Il attend quelqu'un ?

— Ou il en a marre de se les geler à l'extérieur et il veut juste se réchauffer, commenta Rhonda.

— Possible... En tout cas, on le voit se pencher plusieurs fois pour regarder l'heure sur le panneau. Donc pour moi, il attend quelqu'un. Trente minutes plus tard, il est toujours sur le quai, mais cette fois il fait les cent pas...

— Son rendez-vous l'a planté. Il commence à en avoir marre.

— Ouais... Il regarde une dernière fois le panneau. Une rame doit arriver dans une minute. Cette fois, il se rapproche du quai. Peut-être même qu'il va la prendre, cette rame.

— Et c'est là que notre inconnu au manteau noir se pointe.

Tomar décrocha la photo sur laquelle la silhouette se penchait vers Lebrun.

— Aucune caméra de surveillance ne l'a chopé entrant ou sortant du métro mais il est bien là, et que fait-il d'après toi ?

— Il lui dit des mots doux ? intervint Dino en sortant la tête de ses écrans.

— Si un mec te parle à l'oreille dans le métro, tu réagis comment ? continua Tomar en fixant Rhonda dans les yeux.

— Je m'estime heureuse qu'il ne m'ait pas touché le cul, répondit-elle avec un petit regard malicieux.

— Tu te retournes, au minimum... et notre ami Gilles, qu'est-ce qu'il fait ?

— Rien.

— Justement... Il ne fait rien du tout. Il n'a pas un mouvement de recul ou quoi que ce soit qui montre son étonnement... donc...

— Il le connaît. La voix ne lui fait pas peur.

— Exactement... On dirait que son rendez-vous est finalement arrivé pour le balancer sous une rame, conclut Tomar en tapotant sur la silhouette derrière Lebrun.

Dino pivota d'un coup, se leva et se dirigea vers une imprimante posée sur un meuble bas sous un des Velux.

— OK, et moi, j'ai peut-être quelque chose, les amiches, dit-il en attrapant une feuille pour venir la punaiser sur le tableau avant d'entourer au marqueur un numéro de téléphone.

— Après une nuit complète et sans solde à me casser le cul sur les fadettes, j'ai trouvé ça. Ce numéro ressort soixante-treize fois sur les deux derniers mois en cumulant des durées de communication de dingue.

— Et tu vas nous dire qu'on l'a dans le fichier ?

— Non, c'est pas Noël tous les jours. C'est ni sa femme, ni ses potes, ni tous les collègues présents le jour du meurtre. Je vais le faire tracer fissa.

— Ça, c'est bonnard, commenta Rhonda en s'asseyant à l'angle de son bureau.

— Et puis y'a autre chose... La courbe de durée des appels se réduit au fil du temps. Au début ils se racontent leur vie pendant des plombes et à la fin, c'est une succession d'appels sans réponses.

— Il s'est fait larguer par une meuf ?

— Ou un mec... En tout cas, il était accro. J'ai cinq appels sans réponse la veille du meurtre entre 23 heures et minuit...

Dino se tenait appuyé contre le mur, son mug à la main, une chemise à carreaux ouverte sur un improbable tee-shirt jaune fluo, sa spécialité.

— On a une piste, putain, on a une piste ! dit-il excité comme un gamin à l'entrée d'un parc d'attractions.

— Ouais, comme d'habitude. Donne-moi ton portable, je te dirai qui tu es, conclut Rhonda en notant le numéro.

Tomar sentit une vibration dans la poche de son jean. Il avait plusieurs appels en absence de son frère et un long message qui lui demandait une nouvelle fois de se libérer pour un repas dominical. Il se préparait à décliner comme il le faisait toujours mais son visage se figea en écoutant la fin du message. Cette fois, c'était différent. Il ne pourrait pas se défilier car Goran avait un invité surprise qui changeait la donne. Cette fois Jeff serait là, et Tomar devait protéger sa famille avant qu'il ne soit trop tard.

Hadrien se tenait tranquillement assis sur une chaise à l'entrée de l'étroite pièce qui servait d'infirmerie. Il avait tout juste cinq ans, une tignasse blonde ébouriffée et des yeux clairs qui illuminaient son visage.

« Quel petit ange ! » s'était exclamée intérieurement Marie-Thomas en l'apercevant pour la première fois dans sa classe. Elle n'éprouvait que peu de sentiments pour les gens, les animaux, ou tout ce qui l'entourait en général, mais les enfants, et particulièrement certains d'entre eux, réveillaient en elle une flamme qu'elle pensait éteinte depuis longtemps. Elle aurait aimé dire à Hadrien qu'il était une créature tombée du ciel aux ailes coupées par la bêtise humaine. Il était maintenant condamné à errer dans ce cul-de-basse-fosse qu'on appelait la vie et à subir les pires abominations. À terme, il deviendrait lui aussi un bourreau ou un médiocre, et il engendrerait d'autres créatures des cieux pour leur couper les ailes à son tour. C'était ça le cycle de la vie, et rares étaient les personnes, dont Marie-Thomas faisait partie, qui avaient le pouvoir de le briser. Du moins pouvait-elle ralentir le processus en sauvant cet enfant des griffes du destin tracé par ses parents. Voilà la mission qu'elle s'était fixée. L'essence même du plan.

— Tu as mal mon chéri ? lui demanda-t-elle en lui caressant la joue.

Hadrien hocha la tête sans rien dire. Il avait chahuté dans la cour avec ses camarades et s'était cogné violemment l'épaule contre le plot en béton du toboggan. Un gros hématome commençait à apparaître et c'était suffisamment douloureux pour que Marie-Thomas suggère d'appeler sa mère. Forcément cet appel n'était pas anodin. Rien n'était jamais anodin. Elle avait surtout besoin de voir cette femme qui était au centre du plan. Depuis la mort de Gilles, Marie-Thomas était forcée d'improviser en permanence et elle n'aimait pas ça.

Émeline Jacob, la maman d'Hadrien, avait environ trente-cinq ans, un corps mince et de longs cheveux blonds. Elle était élégante et marchait avec

la grâce d'une danseuse. C'était le genre de femme qu'on remarquait en toute circonstance et vers laquelle tous les regards masculins convergeaient lors des réunions de parents d'élèves. Son visage fin et ses grands yeux bleus, les mêmes qu'Hadrien, inspiraient immédiatement la sympathie et l'admiration. Marie-Thomas la détestait. Non pas qu'elle fût jalouse de son physique car Marie-Thomas s'estimait suffisamment, mais elle détestait la confiance inaltérable de ce regard. Elle se rappelait cet échange entre elles, au début de l'année scolaire. Marie-Thomas avait souri en la fixant au fond des yeux, et ça avait duré plusieurs secondes. Habituellement les êtres empathiques détournent rapidement le regard car ce genre d'échange les met mal à l'aise et déclenche une série d'émotions qui les perturbe. Émeline, non. Elle lui avait rendu son sourire avec défiance sans ciller. Aucune proie ne doit fixer son prédateur dans les yeux, c'est une des lois de ce monde et pourtant elle l'avait fait. C'est à partir de ce moment que Marie-Thomas s'était intéressée à elle et au petit Hadrien.

— Excusez-moi, on m'a appelée pour me dire qu'Hadrien...

— Oui, c'est moi qui vous ai appelée.

Marie-Thomas se retourna vers la porte où la jolie Émeline venait d'apparaître. Hadrien sauta immédiatement de sa chaise pour rejoindre sa mère.

— Ça va, mon chéri ?

Pour toute réponse, Hadrien bougea son épaule gauche et fit une moue de douleur.

— Il est tombé dans la cour et il s'est fait mal au bras. J'ai voulu vous appeler par précaution, peut-être qu'une petite radio...

— Une radio, vraiment ?

Eh oui, vraiment ! On te dit que ton fils a mal et tu ne veux pas l'emmener aux urgences. Quelle mère es-tu, connasse ?

— C'est sûrement rien du tout mais dans le doute...

Émeline hocha la tête en regardant Hadrien enfiler son blouson avec difficulté.

— Hadrien, tu veux bien aller attendre dans l'entrée pendant que je parle à ta maman ?

Le gamin s'exécuta en silence, laissant les deux femmes seules dans l'infirmerie.

— Vous vouliez me dire quelque chose ?

— Comment allez-vous, madame Jacob ?

Une ombre passa dans les yeux bleus d'Émeline.

— Pourquoi me demandez-vous ça ? répondit-elle d'une voix craintive.

— Vous êtes au courant pour Mme Seydoux ?

— Bien sûr, je pense que tout le monde est au courant.

— Et Hadrien, ça se passe bien ? Il ne fait pas de cauchemars ?

— Non, je lui ai expliqué les choses simplement comme l'a conseillé la psychologue.

— Et vous ?

Émeline eut un clignement d'œil interrogatif. Marie-Thomas jubilait intérieurement. Elle était en train de la déstabiliser avant le coup de grâce.

— Moi ?

— Je veux dire, vous savez pour Gilles ?

Voilà, le mal était fait. Elle venait de lui enfoncer la pointe d'un couteau sous l'ongle et elle allait continuer lentement à pousser la lame pour trancher la chair jusqu'à ce qu'il se détache. Émeline devint brusquement livide.

— Ils l'ont retrouvé ?

— Je ne sais pas... Mais on pense que c'est lui qui...

Les yeux bleus avaient perdu tout éclat et semblaient d'un coup bien ternes. Marie-Thomas ne pouvait pas bien l'apercevoir à cause de son écharpe mais elle était certaine que la peau de son cou était couverte de plaques rouges.

— Ça a été horrible pour tout le monde ici d'apprendre que notre Gilles avait pu faire une chose pareille ! Qu'est-ce qui lui a pris ? dit-elle sur un ton solennel.

— Je ne sais pas, renifla Émeline en se frottant les yeux.

Marie-Thomas lui saisit une main dans un geste de fausse compassion.

— Je comprends, c'est dur pour nous tous. Si je peux vous aider en quoi que ce soit...

Émeline eut un sourire gêné et essuya une larme avant de se retourner vers la porte.

— Merci beaucoup... c'est gentil.

— Si vous avez besoin d'aide pour Hadrien, n'hésitez pas. Je suis une excellente baby-sitter vous savez. Et puis... c'est dur d'élever un enfant seule...

Et toc, le coup de grâce. Ma pauvre fille. Tu te fais larguer par ton mec, tu détournes un bon père de famille du droit chemin et il finit par péter un plomb et se jeter sous un métro de désespoir quand tu le plaques... Comme ça doit être pénible à porter, tout ça ! Alors t'as toujours autant confiance en toi, salope ?

— Merci encore Marie-Thomas... je saurai que je peux compter sur vous.

Oui bien sûr, tu peux. J'en ai pas encore fini avec toi.

Émeline quitta la pièce et Marie-Thomas se retrouva seule. Elle plia sa grande carcasse pour s'asseoir sur la chaise où se tenait Hadrien quelques minutes plus tôt. Son plan avait pris des proportions inattendues avec le meurtre de la directrice. Peut-être que, finalement, c'était un mal pour un bien. Marie-Thomas fixa ses baskets Hello Kitty taille 35. Elle se pencha et fit glisser ses chaussettes pour se gratter frénétiquement les chevilles. Une croûte marron se détacha de sa peau à vif et une goutte de sang commença à imbiber sa chaussette. La douleur était fondamentale. Elle lui rappelait, pas après pas, qu'elle n'avait pas le droit de se laisser aller. Il fallait rester sur le qui-vive à chaque instant.

La cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky dressait ses trois flèches de pierre et ses coupoles dorées vers le ciel. C'était dans ce lieu sacré du centre de Paris que la communauté chrétienne orthodoxe russe venait se recueillir tout au long de la semaine. Goran faisait partie des rares séminaristes non russes à avoir été ordonné prêtre dans cette vénérable institution. D'une certaine manière, il faisait perdurer la tradition familiale car Ara était issue d'une des rares tribus kurdes chrétiennes de sa communauté majoritairement musulmane et son grand-père avait été pope avant de finir dans les geôles turques. À tout juste vingt-deux ans, Goran s'était soudain découvert cette vocation, à la surprise de Tomar. Après le séminaire, il avait fait sa demande à Saint-Alexandre-Nevsky et le patriarche avait dû lire en lui une foi puissante et la conviction nécessaire pour transmettre à tous la force du message laissé par le Christ. Contrairement à son petit frère, Tomar n'était pas croyant. Il refusait d'accepter l'influence d'une Église et d'un dogme sur sa vie, même s'il respectait la sincérité et l'engagement de Goran. Pourtant il ne se reconnaissait pas non plus dans le déterminisme passif de certains athées ou dans le pessimisme exacerbé des matérialistes purs et durs. Non, il avait développé sa propre spiritualité où il était question de destins croisés, de synchronicité, de symbolisme caché dans les détails du quotidien et d'une certaine dose de philosophie bouddhiste. Tomar avait toujours pensé qu'on récoltait ce qu'on semait, une manière simple de résumer le système oriental du karma. Certains récoltaient simplement moins vite que d'autres.

Et puis bien sûr, il y avait les rêves, ou plutôt les cauchemars qu'il faisait depuis son adolescence et dont il évitait de parler à qui que ce soit...

À l'intérieur de la cathédrale, des dizaines de chandeliers soutenaient d'immenses cierges et des volutes de fumée blanche s'élevaient vers les coupoles recouvertes de peintures narrant la vie des saints. Tomar se tenait debout au milieu de la foule réunie en cercle autour de l'autel où Goran,

impeccable dans son aube blanche brodée de fils bleus, portait un bébé dans ses bras. Une odeur de cire chaude lui titillait les narines et venait se mélanger aux effluves entêtants qui s'échappaient d'un encensoir. Un prêtre à la longue barbe noire chantait une liturgie en russe pendant que son frère penchait l'enfant au-dessus d'une bassine d'eau en cuivre doré. Le rite du baptême était un symbole de renaissance dans la plupart des religions. Mais Goran lui avait expliqué que pour les chrétiens orthodoxes, c'était un véritable exorcisme accompagnant la mort du vieil Adam, l'homme de la chute, et la renaissance dans le corps sanctifié du Christ. Un véritable et authentique « mystère » dont la célébration était censée avoir à la fois des retombées psychiques et surnaturelles sur l'enfant. En réalité, le baptême marquait le passage de l'état d'esclave à celui d'homme libre, affranchi des forces du mal qui le dominaient inconsciemment. Tout un programme.

— Le Seigneur t'exorcise, Satan, car il est venu dans ce monde et fixa sa demeure parmi les hommes pour abolir ta tyrannie et délivrer le genre humain. Sur la Croix, il triompha des puissances ennemies, quand le soleil s'est obscurci, que la terre a chancelé, que les tombeaux se sont ouverts et que de nombreux saints ressuscitèrent en leur corps. Par sa mort, il a détruit la mort, c'est-à-dire toi-même, le diable.

Une vieille dame pleurait à chaudes larmes en écoutant l'injonction. Tomar pensait à tous ces destins criminels qu'il avait croisés au fil des ans. Il ne suffisait pas de quelques mots pieux et d'un peu d'eau bénite pour éradiquer le mal, il en fallait beaucoup plus.

Goran baissa les bras et plongea l'enfant dans l'eau jusqu'à immerger sa tête. Il y eut comme un silence étonné, et puis des cris puissants de mécontentement lorsqu'il recommença la manœuvre par deux fois. Le poupon n'était visiblement pas fan des exorcismes et encore moins des baignades forcées. Une femme d'une trentaine d'années, sa mère, avança pour donner une chemise en dentelle blanche et Goran habilla l'enfant.

— Accorde-moi la tunique de clarté, toi qui te drapes de lumière comme d'un manteau, trésor de tendresse, ô Christ notre Dieu, dit-il en l'emmitouflant.

Puis le prêtre barbu lui apporta une fiole dont il versa le contenu sur ses doigts avant de tracer plusieurs signes de croix sur le visage de l'enfant en répétant la phrase : « Le sceau du don de l'Esprit saint. » Tomar savait qu'il

s'agissait de l'ultime étape du baptême, la chrismation par laquelle le bout de chou recevait don du Saint-Esprit après avoir ressuscité dans le corps du Christ. Toute cette cérémonie avait beau ne pas cadrer avec son système de croyances, il ne pouvait ignorer la force de ce rituel millénaire. À voir les visages ébahis autour de lui, la famille et les amis se souviendraient longtemps de ce moment de communion autour d'une bassine d'eau. La fin de la cérémonie était composée de chants liturgiques qui calmèrent les cris du bébé et tout le monde, sans exception, vint serrer la main de Goran, laissant au passage quelques billets dans un panier posé à l'entrée de la cathédrale. C'était donc ça le métier de son frère, combattre les forces du mal, donner de l'espoir et une certaine forme de bonheur à des anonymes. Dans un sens, leurs jobs se ressemblaient.

— Tu étais là ? dit Goran en venant le serrer dans ses bras.

— Très belle cérémonie, répondit Tomar en éprouvant l'émotion de son frère à la force passionnée de son étreinte.

— Oui, c'est toujours très touchant de baptiser un enfant. (Il fixa Tomar dans les yeux quelques instants comme pour reprendre son souffle avant de continuer.) Tu te souviens du baptême de Lola ?

— Bien sûr, j'ai cru que j'allais noyer ta fille !

Et Tomar ne plaisantait pas. Il avait plongé la tête de l'enfant dans la bassine et au contact de l'eau froide, elle s'était débattue au point de presque lui échapper des mains.

— Alors qu'en réalité tu l'as sauvée, mon frère ! Je suis content de te voir dans cette église.

Tomar eut un moment d'hésitation. Il n'était pas réellement venu pour assister à la cérémonie et Goran devait s'en douter.

— Écoute, j'ai eu ton message pour ce week-end.

— Oui, ce n'est pas une grande nouvelle ? Il est de retour, Tomar ! Papa est de retour.

C'était le cœur du problème. Jeff n'était pas leur père et Goran était le seul à l'ignorer. C'était un enfant que l'on avait protégé trop longtemps. Ara et Tomar n'avaient pas réussi à lui avouer la vérité. Celle d'un père violent qui a disparu de leur vie lorsqu'il était bébé, celle d'un escroc notoire payé pour garder le silence. Mais aujourd'hui l'escroc était de retour et se foutait bien

des secrets que Tomar avait essayé d'enfouir. Il était prêt à tout révéler dans les moindres détails. Même si cela devait briser leur famille et leurs vies.

— Oui... il est revenu... Mais est-ce que tu sais pourquoi ? Tu lui as parlé ?

Tomar retenait son souffle en prononçant ces mots. Peut-être que Jeff lui avait déjà tout raconté. Peut-être que le mal était fait.

— Il a vieilli, tu sais, il va sur ses soixante-douze ans. Il a beaucoup changé, répondit Goran avec enthousiasme.

Tomar sentit comme un soulagement. Il ne savait pas. Il ne savait rien.

— Il y a des choses qui ne changent pas, Goran. Tu étais bébé, tu ne l'as pas vraiment connu.

— Je sais mais... Il faut qu'on lui donne une chance. Tout le monde a droit à une seconde chance. C'est juste un vieux monsieur qui veut revoir ses enfants et connaître ses petits-enfants. On ne peut pas lui refuser ça. Tu n'es pas heureux de le revoir ?

Tomar fixait son frère avec le visage crispé, incapable de répondre. Tout ce qu'il désirait, c'est que Jeff retourne dans le néant dont il n'aurait jamais dû sortir. Il pensait aussi à leur père, le vrai, et sentit monter une bouffée de colère.

— Moi, je suis heureux, continua Goran en le prenant par les épaules. Et je suis certain que toi aussi tu le seras.

Un instant, Tomar hésita à tout lui révéler. Il serra les poings et une impression de vertige commença à lui vriller la tête. Mais aucun mot ne sortit de sa bouche et son frère se dirigea vers un retardataire qui désirait serrer la main du curé. Le regard de Tomar se figea sur la bassine d'eau bénite. Si seulement il suffisait de s'y baigner pour se protéger du mal. Non, Jeff était de retour et Tomar était le seul à pouvoir agir. Il avait toujours su que ce moment viendrait un jour. Il fallait faire face, il n'avait plus le choix.

Rhonda était assise à son bureau et fixait son écran d'ordinateur. Ce matin, elle était arrivée plus tôt dans les locaux du 36 pour pouvoir se réfugier au quatrième étage en croisant un minimum de collègues. Dino l'avait rejointe vers 9 heures avec la tronche des mauvais jours et un tee-shirt Pac-Man jaune canari qui lui donnait l'air d'un ado grandi trop vite.

— La bombasse ! avait-il commenté en guise de salutation.

La veille au soir, Rhonda s'était rendue chez le coiffeur – un Turc pas cher de l'avenue de Clichy – avec l'idée de changer de tête. Depuis son adolescence, elle avait toujours eu des cheveux longs qu'elle attachait en chignon pour éviter d'avoir à trop s'en occuper. Mais depuis quelque temps, l'envie de se débarrasser de cette touffe blonde lui trottait dans la tête comme un désir honteux qu'on hésite à assouvir. Même si Rhonda ne voulait pas l'admettre, sa discussion avec Tomar avait servi de déclencheur. Ce mec, qui était à la fois son patron et son amant occasionnel, était lui aussi un désir honteux dont elle avait du mal à se débarrasser. Clarifier leur relation serait beaucoup plus difficile que de se couper les cheveux, mais c'était du même ordre. Elle avait le sentiment que cette première étape la mettait sur le bon chemin, comme le fait de lui avoir demandé de lui rendre ses clefs.

Rhonda portait désormais un carré blond sur une nuque bien dégagée et elle en était fière.

— Je te parie un kebab qu'il s'aperçoit de rien, lança Dino en clignant des yeux.

— Faudrait être aveugle, fit remarquer Francky.

Les gars du groupe ne se doutaient pas qu'ils couchaient ensemble, ou bien ils faisaient semblant de ne pas voir. Rhonda avait du mal à croire que Francky, le roi des détails, n'ait pas remarqué quelque chose. Mais il y avait toujours eu une certaine pudeur entre eux pour tout ce qui était de l'ordre de

la vie privée. En dehors de quelques blagues salaces sur des histoires de cul qui faisaient rire toute la gent masculine du 36, les questions personnelles étaient souvent traitées avec plus de gravité que les enquêtes sur les homicides en cours. Le travail de flic avec ses horaires à rallonge, ses implications émotionnelles invasives et le risque d'un spleen permanent ne collaient pas vraiment avec une vie de famille épanouie. À sa connaissance, aucun collègue n'avait tiré la photo d'Épinal d'une famille heureuse. Elle-même avait opté pour le célibat et quelques aventures quand elle se sentait trop seule. Sa relation avec Tomar, bien que totalement foireuse, était ce qu'elle avait de plus concret. En tout cas, elle lui donnait une importance qui n'était visiblement pas partagée.

Il arriva vers 10 heures avec l'air sombre qu'elle lui connaissait lorsqu'il avait des soucis autres que le travail.

— Salut boss, lança Dino.

Tomar salua ses hommes et eut une seconde d'hésitation en apercevant Rhonda.

— Ça te va bien, dit-il d'une voix fatiguée.

— Merci...

— Putain, grogna Dino en tapant du poing sur son bureau.

Rhonda sentit une joie puissante l'envahir. Bordel de merde, elle était en train de rougir comme une adolescente après son premier flirt. Pas possible que ce mec lui fasse un effet pareil alors qu'il avait simplement remarqué quelque chose que tout le monde pouvait voir au premier coup d'œil.

— On a avancé sur le téléphone ? questionna Tomar.

— Plutôt ouais, répondit Francky en faisant un signe à Dino.

— Soixante-treize appels à Mme Émeline Jacob, mère du petit Hadrien Jacob et marié à M. François Jacob.

— Ouais... François « cocu » Jacob, coupa Francky en grimaçant.

— En tout cas, ça en a l'air. Le petit Gilles avait le béguin pour Émeline, c'est clair...

— On l'a auditionnée, cette dame ? questionna Tomar.

Rhonda remarqua qu'il se tenait voûté à la table de son bureau, les mains posées sur ses tempes comme des cales. Elle aurait pu parier qu'il avait des soucis avec sa mère ou son frère. Tomar ne lui parlait jamais de sa famille.

À peine avait-il abordé son enfance difficile de foyer en foyer et l'existence d'un père violent qui l'avait abandonné lorsqu'il avait huit ans. Mais elle avait compris que ce passé le hantait toujours au point de le réveiller une nuit sur deux en sursaut.

— Elle est dans la liste mais y'avait pas le feu. Elle n'était pas là le jour du crime, fit remarquer Dino.

— Va falloir le faire quand même. Imaginons que Gilles ait trompé sa femme avec Émeline. On a combien d'appels la veille du meurtre ?

— Cinq appels sur le portable d'Émeline sans qu'elle décroche.

— OK... donc ils sont fâchés, elle ne veut plus lui parler et, le lendemain, il pète un câble et s'en prend à la directrice pendant un rendez-vous anodin. Ça aurait pu tomber sur n'importe qui, conclut Tomar avec le petit ton sec qu'il avait toujours lorsqu'il était certain de tenir une piste crédible.

— C'est un début de mobile mais bon, tout le monde n'assassine pas quelqu'un quand il se fait larguer... heureusement, coupa Rhonda aussi sec.

Tomar tourna la tête vers elle et lui sourit.

— Tu as raison. Mais Gilles était amoureux de sa femme depuis des années et elle était enceinte.

— Tu veux dire qu'il tue la directrice parce qu'il se sent coupable ? Des mecs qui trompent leur femme, y'en a des caisses et ils le vivent très bien, tu sais.

Elle se rendit compte qu'elle lui parlait avec un air de défi et reprit la parole sur un ton moins passionné. Il allait falloir qu'elle gère mieux ses émotions. Ce mec la rendait dingue.

— Non..., poursuivit-elle plus calmement. D'habitude, on a des mecs avec des antécédents qui s'en prennent à leur femme ou à leurs enfants quand ils pètent un câble. Là, le mec est bien sous tous rapports et il tue un tiers... Qu'est-ce qui a pu l'amener à passer à l'acte ? On n'en sait rien.

— Putain, elle carbure depuis qu'elle s'est coupé les cheveux ! rigola Dino pour détendre l'atmosphère.

Tomar restait silencieux. Il savait que Rhonda avait probablement raison. On ne prenait pas une vie aussi facilement. Et puis Gilles Lebrun n'avait pas tué la directrice n'importe comment... Étrangler quelqu'un était beaucoup plus difficile que lui tirer dessus avec une arme. Il n'y avait pas

d'intermédiaire pour donner la mort. Il fallait serrer et serrer encore jusqu'à ce que la victime s'éteigne. Il fallait résister à ses assauts et prendre le risque d'être soi-même blessé. Non, on ne tuait pas de cette façon pour une simple tromperie qui tourne mal. Il y avait forcément autre chose. Tomar se tourna vers le mur du fond et fixa le tableau en liège où ils avaient accroché les photos des bandes de vidéosurveillance. La silhouette sombre de corbeau penchée à l'oreille de Gilles quelques secondes avant sa mort. Que pouvait-elle bien lui chuchoter ?

— Bonne analyse. Il faut qu'on creuse la piste de l'adultère, ça nous mènera forcément à quelque chose d'autre. Rhonda, tu me convoques Émeline Jacob, s'il te plaît.

Rhonda eut un immense sourire intérieur. Elle venait de marquer des points et d'affirmer sa vision des choses. Depuis toujours, le manque de confiance en elle lui mettait des bâtons dans les roues. Combien d'affaires avaient patiné dans la semoule alors qu'elle savait exactement ce qui clochait sans oser donner son point de vue, souvent à contre-courant. Quelques semaines plus tard, un de ses collègues récupérait les lauriers qu'elle aurait pu revendiquer. Mais depuis sa mutation dans le groupe Khan, elle sentait que les choses évoluaient. Tomar lui donnait une chance de montrer ses capacités et elle ne la laisserait pas passer. Il lui faisait confiance, et c'était sans doute la raison pour laquelle elle était en train de tomber amoureuse. Après tout, peut-être qu'une belle histoire pourrait s'écrire entre eux ? Elle se pencha vers son bureau pour chercher le numéro d'Émeline Jacob sur le paquet de feuillets qui recouvrait sa table et aperçut une enveloppe posée sur le rebord avec son prénom écrit au feutre. Pas de doute sur l'écriture en pattes de mouche, Tomar avait dû la déposer discrètement en rentrant dans le bureau, ou bien elle était là depuis hier sans qu'elle y ait prêté attention. Elle eut un pincement au cœur en découvrant le trousseau de clefs qui se cachait à l'intérieur.

16 janvier. L'hiver avait finalement décidé de pointer le bout de son nez. La température était descendue brusquement et les premières gelées couvraient les pare-brise des voitures d'une fine couche blanche. Marie-Thomas avait traversé tout Paris pour rejoindre la Défense et rendre visite à sa vieille mère. Le grand hall de la résidence San Francisco était encore égayé de guirlandes multicolores et un vieux sapin décharné croulait sous les décorations, la tête basse et les branches douloureuses. La chambre de Mère se trouvait dans l'aile médicalisée et bénéficiait d'une fenêtre donnant sur le jardin. Pour l'équivalent d'un salaire moyen, Mère avait le droit à douze mètres carrés d'intimité composés d'un lit, d'une desserte en bois, d'un placard et d'une petite télévision à écran plat. C'est là qu'elle passait ses journées en essayant de se raccrocher aux bribes de souvenirs que son cerveau malade prenait un malin plaisir à effacer. Lors de ses visites, Marie-Thomas faisait glisser la chaise du bureau jusqu'au bord du lit et posait sa main gauche sur les genoux de la vieille dame. Mère avait plus de quatre-vingts ans, des cheveux blancs coupés très court et un corps tellement maigre qu'on avait peur de le briser en lui serrant la main. Son visage était très fin, et les infirmières disaient souvent que ses yeux noirs pétillaient encore même si, parfois, ils se perdaient dans le lointain. Marie-Thomas avait quitté son manteau et posé son bonnet sur le bureau. Elle avait ouvert la fenêtre malgré le froid glacial et fumait une cigarette en observant les silhouettes emmitouflées qui traversaient le jardin pour rejoindre le réfectoire.

— Vous ne souffrez pas trop du froid, Mère ? dit-elle sans regarder vers le lit.

Il n'y eut aucune réponse.

— Eh bien, moi, si. Voyez-vous, je déteste cette impression de me geler de l'intérieur. Ça me rappelle les jours où Père et vous nous laissiez seuls dans le square pendant des heures.

Marie-Thomas se retourna pour scruter une réaction dans les yeux de la vieille femme, mais n'y décela qu'une absence totale d'intérêt pour son monologue.

— Bien sûr, j'imagine que vous aviez vos raisons. Tous les parents ont des choses à faire, ils ne peuvent pas tout le temps s'occuper de leurs enfants, mais tout de même...

Elle quitta la fenêtre et inspira une longue bouffée de nicotine qu'elle souffla dans la pièce.

— Parfois, vers 16 h 30, Père venait nous chercher à la sortie de l'école et nous déposait en voiture dans ce parc... je crois qu'il se trouvait au sommet d'une colline. Vous n'étiez jamais là à cause de votre travail, c'est ce qu'il disait. Enfin bref... Père détestait les parcs, c'est pour ça qu'il ne restait pas avec nous. Au début, nous l'avons attendu, vous savez. Nous l'avons même attendu des heures.

La vieille femme eut une petite toux alors que la fumée commençait à envahir la pièce. Heureusement, Marie-Thomas avait enlevé les piles du détecteur de fumée, comme à chaque fois.

— Et puis la nuit arrivant, nous finissions par comprendre qu'il ne viendrait pas nous chercher. C'était un peu comme dans le Petit Poucet, sauf que nous n'avions pas de cailloux pour nous guider sur le chemin de la chaumière ! Et pourtant, les enfants sont formidables, Mère ! Nous retrouvions la maison après une bonne heure de marche. Il était déjà tard, nos copains de classe devaient être au lit, leurs parents leur racontaient sans doute une histoire... Et vous savez ce qui m'a le plus marquée ?

Elle se tenait maintenant sur sa chaise tout contre la vieille femme dont les yeux exprimaient une inquiétude de plus en plus profonde.

— Eh bien, je vais vous le dire, Mère. Ce qui m'a le plus marquée, c'est de vous découvrir, Père et vous, en train de dîner tranquillement comme si de rien n'était. À notre arrivée, pas un mot, pas un geste, nous venions vous rejoindre à table, nous allions nous coucher et c'était la fin du conte. Chaque soir, lorsque la cloche de l'école sonnait, nous priions le petit Jésus pour ne plus aller au parc.

Marie-Thomas sourit en s'adossant au dossier de sa chaise. Elle tira longuement sur sa cigarette et cracha la fumée en direction du lit.

— Et maintenant me voilà dans une classe où on lit aux enfants l'histoire du Petit Poucet. Vous devez vous la rappeler, vous n'êtes pas encore assez timbrée pour l'avoir oubliée. Dans ce conte, une famille de paysans cherche à abandonner ses enfants dans la forêt mais le Petit Poucet, cet ange tombé du ciel, imagine un stratagème pour s'en sortir... et vous savez quoi : il y arrive. Mais les parents continuent à les abandonner, lui et ses frères. Et un jour, les traces disparaissent et ils se retrouvent dans la maison d'un ogre. Et vous savez quoi, Mère ?

Des larmes commençaient à couler sur les joues de la vieille femme. Ses yeux noirs fixaient Marie-Thomas avec incompréhension.

— Eh bien, cette maison, c'était la mienne. Vous n'étiez pas les gentils paysans trop pauvres pour élever leurs enfants. L'ogre et sa femme dans la maison au fond de la forêt, voilà qui vous étiez, ma très chère Mère, dit-elle d'une voix sans aucune émotion.

D'un geste étonnamment vif, Marie-Thomas attrapa sa cigarette et l'enfonça dans la bouche de la vieille femme.

— Respirez un petit coup, allez ne faites pas l'enfant !

Mère se débattait mais elle lui mit un doigt à la commissure des lèvres, plaquant la peau contre les dents pour la forcer à ouvrir la bouche.

— C'est comme ça qu'on fait avec les poissons. Vous savez, pour leur enlever l'hameçon... Allez, respirez, c'est tout ce que je vous demande. Un petit moment de bonheur partagé !

La vieille toussa plusieurs fois en inhalant la fumée, et Marie-Thomas retira sa main en même temps que la cigarette.

— Voilà, c'était pas difficile. Une bonne petite clope, ça fait du bien non ?

En terminant sa phrase, elle avait rapproché sa cigarette du bras de la vieille femme et commençait tout doucement à écraser le bout incandescent sur sa peau. D'une main large et puissante, elle lui barra la bouche pendant que la vieille se débattait en hurlant.

— Ce n'est rien, Mère, juste une petite douleur. Ça aide à se souvenir qu'on est vivant !

Un rond rouge vif était apparu sur la peau et Marie-Thomas se rendit dans la salle de bains pour prendre un gant de toilette qu'elle aspergea d'eau froide.

— Gardez-le serré contre votre bras et ça ira beaucoup mieux dans quelques minutes. Je sais de quoi je parle, dit-elle en relevant son pull pour lui montrer son avant-bras constellé de petites cicatrices rondes, stigmates des brûlures qu'elle s'était elle-même infligées.

— Je ne sais pas pour vous, mais cette conversation m'a fait un bien fou.

Elle se leva de sa chaise, enfila son manteau et posa son bonnet sur le sommet de son crâne.

— Je reviendrai vous voir dès que possible, Mère.

Marie-Thomas se pencha pour déposer un baiser sur la joue de la vieille femme qui pleurait de douleur.

— Je vous aime, dit-elle en fermant la porte de sa chambre.

Jeff avait mis sa chemise blanche Hugo Boss, col étroit rentré dans un jean délavé à la propreté douteuse. Cette chemise sur mesure était une des dernières reliques de sa vie de baron, lorsqu'il flambait dans les salles de jeu des grands boulevards et terminait la soirée en compagnie d'escorts dont la moindre pipe lui coûtait un bras. « C'était le putain de bon temps », soupirait-il silencieusement en observant les deux marmots installés en face de lui. Il était assis en bout de table et tentait de donner le change en meublant la conversation avec cette famille qui n'était pas la sienne dans cet appartement minable qui puait la bondieuserie petite-bourgeoise. En face de lui, il y avait Lola, une gamine de huit ans avec des yeux ronds pleins de tendresse qui minaudait comme une actrice de films X. Il y avait aussi Alan, le petit frère concentré dans la construction d'un bonhomme en mie de pain. Jeff aimait bien ce minot, il avait l'air complètement dans la lune et ça lui rappelait son enfance. Mais ses rêveries à lui se terminaient souvent par une bonne taloche, spécialité maison dont son patriarche n'était pas avare.

— Ça va, papa ? questionna Goran en remplissant son verre de vin rouge.

Papa ! Jeff dévisagea le trentenaire en chemise blanche qui se tenait en bout de table. La dernière fois qu'il avait vu Goran, il devait avoir dix ans. Ça faisait partie du deal avec son frangin et sa conne de mère. Jeff ne devait jamais lui révéler la vérité ni chercher à le contacter. Sauf que Jeff était à sec.

— Tu m'en files un peu, fiston ? répondit Jeff en lui tendant son verre.

— Vous allez louer un appartement à Paris, monsieur Khan ? interrogea Isabelle.

La femme du prêtre avait la petite trentaine, une frimousse encadrée par de longs cheveux roux, un visage constellé de taches de rousseur et un cul à damner un saint ! Jeff aimait bien les rousses. Elles avaient la réputation d'être des cochonnes au pieu, réputation qu'il avait pu confirmer à quelques

reprises dans sa longue vie de débauche. En fait, Isabelle était ce qu'il y avait de plus agréable dans toute cette comédie. Elle lui filait une gaule d'enfer.

— Excuse-moi, chérie ? dit-il alors qu'il avait très bien entendu la question.

Elle échangea un sourire gêné avec son mari avant de répondre.

— Je me demandais si vous projetiez de vous installer à Paris ?

— Oui, je l'envisage mais il faut bien avouer que ça coûte une blinde.

Le sourire gêné se transforma en une moue d'agacement alors qu'elle tournait la tête vers ses enfants.

— Enfin, je veux dire que ça coûte très cher, reprit Jeff en jubilant intérieurement.

— Bien sûr, mais je suis certaine que dans votre situation, il est possible d'avoir des allocations pour vous aider.

— Ma situation ?

Qu'est-ce que tu connais à ma situation, connasse ! Jeff sentit une pointe de rage monter dans sa poitrine. Ce petit couple bien sous tous rapports lui donnait envie de gerber. Ils vivaient dans leur petit monde avec leurs petites illusions. Lui avait lutté toute sa vie pour survivre et personne ne lui avait jamais tendu la main.

— Je veux dire, vous nous avez expliqué que vous aviez quelques soucis d'argent et à votre âge...

— Les soucis, c'est toujours passager, chérie. Et puis j'ai une idée pour trouver du flouze..., répondit-il en la coupant.

Isabelle tourna la tête vers son mari avec l'air désespéré d'une princesse en train de se faire violer sous le regard absent de son chevalier servant. Goran revint soudain à lui comme s'il venait de s'envoyer un shoot d'adrénaline.

— Isabelle essaye juste de t'aider, papa, dit-il en se forçant à sourire.

Il y eut un long silence qui renforça encore le malaise de ce repas de famille en toc. Jeff pouvait sentir à quel point sa présence était en train de les plonger dans des sentiments contradictoires. Difficile de mettre à la porte ce faux père embarrassant qui revenait après vingt ans d'absence. Dire qu'ils n'avaient encore rien vu. Il porta son verre de vin à ses lèvres et but tout son contenu d'une traite.

— Il est très bon, fiston. C'est pas ton vin de messe quand même ?

Il était temps de faire le mariole pour détendre l'atmosphère.

— Dis donc, tu sais que moi aussi j'ai failli devenir prêtre ? dit Jeff en se versant du vin.

— Vraiment ?

— Ouais. J'ai rencontré un gars une fois. (Jeff se pencha vers l'avant pour parler doucement.) Pas vraiment au séminaire... en fait c'était en taule...

Alan délaissa sa mie de pain et fixa sa mère en écarquillant les yeux.

— Bref, ce gars était pasteur avant de se retrouver là... tous les chemins mènent à Rome... Et il faisait une sorte d'office pour les camarades qui voulaient l'écouter.

— C'est dans l'obscurité que la parole de Dieu est la plus utile, commenta Goran.

— Ouais... là-bas, elle était vraiment utile. Bref, un jour, je me pointe... je viens à une réunion et je l'écoute réciter un passage de la Bible. Celui où Dieu demande à Abraham de sacrifier son fils...

— Le livre de la Genèse, oui. Un acte de foi total, pourrait-on dire.

— Ouais... eh bah, à ce moment-là, j'ai senti quelque chose qui brûlait dans mon ventre et puis je l'ai vue.

Il y eut un silence gêné autour de la table.

— Qui avez-vous vu, monsieur Khan ? questionna Isabelle la bouche en cœur.

— La Sainte Vierge... Elle était là, juste au-dessus de mon camarade, elle avait les bras ouverts pour nous tous.

Jeff s'était levé pour prendre la pose. Face à lui toute la famille le regardait avec des yeux ébahis. Quelle bande de nœuds, pensa-t-il en croisant leurs regards.

— C'est fantastique, papa ! Tu as eu une sorte de révélation mystique.

— Ouais... Alors je me suis dit qu'en sortant de... enfin d'où j'étais, je pourrais peut-être en faire quelque chose.

— Tu as eu raison. Cette vision veut forcément dire quelque chose d'important.

Tu m'étonnes ! Elle veut dire que tu es un sacré imbécile, mon gars !

— Ouais, c'est ce que je me suis dit. Mais à mon âge, je ne vais pas commencer le catéchisme, on me prendrait pour un vieux pervers.

Isabelle fronça une nouvelle fois les sourcils avant de se lever.

— Les enfants, il est tard, dites bonne nuit à votre grand-père et allez vous brosser les dents.

Les gamins ne se firent pas prier pour sortir de table et embrasser Jeff à tour de rôle. Il s'essuya les joues d'un revers de la main. Il détestait sentir la bave de ces morveux.

— Bonne nuit, les mioches.

— Bonne nuit, papi.

— Vous voulez que je vous raconte une histoire ? dit-il en leur faisant un clin d'œil.

— Ça ira, monsieur Khan, merci, je vais m'en occuper. Restez donc à profiter de votre fils.

Isabelle alla jusqu'au couloir qui menait aux chambres et Jeff se dit qu'elle avait vraiment un joli cul.

— Elle est gentille, ta femme.

— C'est une sainte. J'ai beaucoup de chance de l'avoir rencontrée.

— Je savais pas que les prêtres pouvaient... enfin, tu vois.

— Nous étions mariés avant mon ordination. C'est toléré par l'Église orthodoxe.

— Ah d'accord, et vous pouvez encore baiser ou c'est pas toléré ?

Goran eut un instant de stupeur.

— C'est également toléré.

— Ouf, fiston ! s'exclama Jeff en lui donnant un coup de poigne sur le bras.

Il saisit le goulot de la bouteille de vin et la vida dans son verre. Il fallait maintenant qu'il aborde le sujet qui fâche. Il n'était pas venu simplement pour passer une soirée aux frais de la princesse. Au moment où il allait prendre la parole, la sonnette de la porte d'entrée le coupa net.

— Ce doit être Tomar. Il avait promis de passer prendre le café.

Le flic arrivait donc. Les choses allaient se compliquer à partir de maintenant. Au pire, Jeff serait forcé d'improviser, il l'avait toujours fait et ça lui avait plutôt réussi. Et puis si ça tournait vraiment au vinaigre, il pouvait

toujours cracher le morceau... Finalement cette soirée promettait d'être amusante.

Tomar marchait hagard dans les rues de Paris, le visage braqué vers le sol, l'esprit focalisé sur les dernières heures de sa vie. Il ressentait à peine la douleur qui pulsait d'un gros hématome sous son œil droit. Salopard de Jeff ! Tomar savait que c'était risqué de se rendre chez son frère. Il l'avait fait en toute connaissance de cause. Trop tard pour avoir des regrets. La température était tombée en dessous de zéro et un vent glacial lui enflammait les poumons malgré sa foulée de marathonien. Qu'est-ce qui s'était passé exactement ? Les événements s'entremêlaient dans sa tête comme les pièces d'un puzzle...

— Salut, fiston, avait lancé Jeff en le voyant entrer dans le salon.

Salut fiston ! Il ne reculait devant rien. La table était dressée autour d'un chandelier dont les bougies terminaient de se consumer, donnant à la pièce des allures de chapelle mortuaire. Quatre couverts pour Goran et sa famille et un supplémentaire pour le vieillard en chemise noire. Il va lâcher le morceau, s'était dit Tomar en observant Jeff, son visage ridé, ses yeux luisant d'alcool et sa main tendue dans le vide comme une insulte. Cette main, il ne l'avait pas saisie.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Jeff avait pris l'air faussement surpris.

— Je retrouve ma famille. Tu sais, quand on a une vie aussi difficile que la mienne, on finit par comprendre qu'il n'y a rien de plus important que la famille.

Tomar n'avait pas bronché. Il n'avait pas cédé à l'envie de le frapper en pleine face pour lui faire cracher quelques dents. Non, il avait soutenu son regard bleu de reptile où pétillait un éclat de jubilation. Goran leur avait servi un verre pour détendre l'atmosphère et ils avaient parlé de choses anodines. Ces années passées en centre de détention, toutes ces lettres qu'il avait écrites mais jamais osé envoyer, la photo de ses fils qu'il gardait toujours dans son

portefeuille et, bien sûr, ses soucis d'argent. Pour sûr, Jeff avait de l'imagination. Cette vie de détenu ne lui appartenait pas, c'étaient des conneries inventées pour justifier son absence aux yeux de Goran. Un tissu de mensonges au milieu duquel il distillait des soupçons de vérité pour être plus crédible. Les verres de cognac s'enchaînaient et Tomar commençait à piger pour quelle raison Jeff avait réapparu de cette manière. « Une vieille dette à honorer », avait-il dit sans plus de précisions. Mais Tomar n'avait pas besoin de son instinct de flic pour comprendre qu'il lui fallait du cash. Beaucoup de cash. Goran l'écoutait parler sans réagir. Était-il suffisamment naïf pour croire à ses conneries ? Il était peut-être devenu prêtre à cause de ça. Un Dieu à défaut de père était certainement un moindre mal dans le cas de l'enflure qui leur avait servi de géniteur. À côté de lui, Jeff était un enfant de chœur.

— Et Ara, comment va-t-elle ? Il va falloir que je passe lui rendre visite, à cette beauté, avait dit Jeff avec un petit sourire en coin.

C'est là que Tomar avait commencé à voir rouge. Ce connard était là pour lui extorquer de l'argent et, pour ça, il était prêt à le faire chanter en menaçant de tout révéler à Goran, mais pas question de toucher à un cheveu de sa mère. Elle avait suffisamment morflé.

— Ara n'a pas envie de te voir. Moi non plus. En fait, personne n'est heureux de te voir.

Goran s'était retourné vers son frère avec des yeux étonnés.

— Je ne sais pas si c'est à toi de dire ça. On devrait poser la question à maman, non ?

Et voilà que Jeff obtenait ce qu'il désirait. Quelques heures à peine après être réapparu, il réussissait déjà à monter les frères l'un contre l'autre.

— La parole d'un prêtre est toujours celle de la raison, avait dit la vieille crapule en souriant.

Il y eut une rafale de vent glacé et Tomar sortit de ses pensées pour plonger ses mains dans les poches de sa parka. Il n'était maintenant pas loin du square du Temple. Il marchait sans réfléchir à sa destination, trop occupé à recoller les morceaux de sa soirée.

Tomar se rappelait qu'Isabelle était venue les rejoindre pour leur dire qu'elle allait se coucher. Il avait alors surpris le regard libidineux de Jeff. Une envie de vomir lui était montée de l'estomac en même temps qu'un sentiment

de colère. Goran leur avait offert un dernier verre avant que Jeff ne se décide à cracher le morceau. Sa passion pour les jeux d'argent, ses sales fréquentations et finalement sa dette à honorer sous peine de se retrouver coulé dans le béton. Ça, il ne l'avait certainement pas inventé. C'était du réel. L'addition était tombée sans équivoque :

— Je suis vraiment dans la merde, les gars, il me faut cinquante mille euros...

Goran était resté sans voix.

— Tu crois qu'on a ce genre de somme ?

— Je sais pas, peut-être qu'avec votre mère...

Tomar s'était retenu de lui sauter à la gorge. Il observait le visage de Goran se décomposer. Que se passerait-il si Jeff crachait le morceau ? S'il lâchait sa véritable identité ? Tomar sentit son estomac se resserrer et une boule de feu pulser entre ses omoplates. Peut-être que ce serait mieux ainsi ? Son secret était trop lourd à porter de toute façon...

— Écoute, papa, je n'ai pas cette somme sur mon compte. Mais je peux te donner cinq ou six mille euros, répondit Goran doucement, presque en s'excusant.

La douleur se transforma en une envie de vomir. Jeff était prêt à tout pour avoir son fric. C'était une ordure, il ne méritait pas de vivre.

— Cinq mille ça ne me sert à rien, fiston. Les mecs à qui je dois de l'argent... c'est pas des rigolos. Vous avez pas moyen de faire mieux ?

Jeff tourna la tête et, à la lueur des bougies, Tomar eut l'impression de voir une gueule de crocodile prête à dévorer sa proie en l'emmenant faisander au fond de son marigot. Goran le regardait avec un air interrogateur. Il était entré dans son jeu. Il attendait que Tomar dise quelque chose. Qu'il valide l'union sacrée des deux enfants autour du paternel dans le besoin.

— Votre mère... je crois qu'elle a acheté son appartement, non ?

C'est là que le coup était parti. Tomar s'était dressé sur ses jambes et l'avait attrapé par le col de sa chemise en lui disant d'arrêter ses conneries. Goran était intervenu, mais Tomar n'avait pas lâché prise, loin de là. Ses mains puissantes serraient la chair en même temps que le tissu, et Jeff couinait comme un cochon qu'on allait égorger. Tomar aurait pu serrer et

serrer encore jusqu'à lui arracher la peau du cou mais Goran finit par lui décocher une droite pour le faire relâcher son étreinte.

— T'es malade ! Ça va, papa ? Tu peux respirer ?

Tomar l'avait regardé jouer la comédie comme s'il était au bord de la crise cardiaque et il avait dû s'excuser auprès d'Isabelle avant de récupérer sa parka pour quitter l'appartement.

Depuis il errait dans les rues en imaginant le pire. Jeff avait dû parler sans omettre aucun détail. Goran savait à présent qu'il n'était pas leur père. Juste un prête-nom utile pour cacher la vérité au monde et protéger un petit frère trop fragile. Mais la vérité trouve toujours un moyen de vous exploser en pleine gueule.

Une fine pluie commençait à tomber et lui gelait la peau du visage. Il se trouvait maintenant au pied d'un élégant immeuble haussmannien de la rue de Bretagne. Tomar connaissait cette adresse et le nom sur l'Interphone. Il jeta un coup d'œil à sa montre, il était presque 1 heure du matin. Il hésita à appuyer sur le bouton. Il n'y avait nulle part ailleurs où trouver de l'aide. Elle ne serait sûrement pas heureuse de le voir débarquer, mais il n'avait pas le choix.

Tomar était installé dans un canapé en tissu beige au milieu d'un grand salon décoré avec goût. Sur le mur du fond, il pouvait apercevoir une cheminée en marbre blanc dans laquelle une bûche terminait de se consumer. Trois grandes fenêtres donnaient directement sur les toits en zinc que la pluie faisait luire sous les rayons froids de la lune. Il y avait également une vaste bibliothèque composée de rayonnages faits sur mesure qui montaient jusqu'au plafond. Tomar n'avait jamais aimé la lecture. Depuis son enfance, ses heures de loisir passaient dans le sport et mis à part les encyclopédies de mythologie grecque que Berthier l'avait forcé à compulsier, il n'avait jamais partagé le goût de sa mère pour les romans. Pourtant, d'une certaine manière, son métier le plaçait dans la peau d'un écrivain contraint jour après jour de démêler les fils invisibles reliant les personnages au cœur d'une intrigue qui, dans son cas, était toujours criminelle. D'ailleurs, pas mal de ses collègues terminaient leur carrière en mettant sur papier leurs plus belles affaires. Une manière d'exorciser ce métier qui vous rongeait jusqu'à l'os avant de vous recracher dans un meublé minable avec une retraite de crève-la-faim.

Zellale entra dans la pièce, une tasse de café fumant à la main, et vint se placer en face de lui. Elle était grande, avec des épaules larges de nageuse et des cheveux noirs coupés court coiffés en pétard. Ses yeux en amande le fixaient avec une pointe d'inquiétude.

— Je t'ai fait du café, dit-elle en lui tendant la tasse.

Tomar la remercia et porta le liquide brûlant à ses lèvres. Cela faisait des mois qu'il n'avait pas vu son ex-femme. Ils s'étaient quittés sur une dispute dont le sujet exact échappait à sa mémoire. Et le voilà dans son canapé au beau milieu de la nuit.

— Tu m'expliques ? interrogea-t-elle en se laissant tomber dans un fauteuil assorti au canapé. Elle portait un long peignoir qui masquait son corps jusqu'aux genoux. Tomar resta silencieux et elle eut un soupir de lassitude.

— J'en ai marre de tes conneries. Tu débarques chez moi au milieu de la nuit, tu as bu, tu t'es visiblement battu, alors maintenant tu m'expliques !

— Je suis désolé, dit-il d'une voix rauque.

— Il s'est passé quelque chose ?

— Il est revenu.

— De quoi tu parles ?

— Jeff est revenu. Il a pris contact avec Goran, j'ai passé la soirée avec lui...

Il y eut un silence et le visage de Zellale s'obscurcit soudain.

— Il lui a dit pour ton père ?

— J'en sais rien... Il veut de l'argent.

Tomar baissa les yeux et colla ses mains contre la tasse. Malgré la chaleur il n'arrivait pas à se réchauffer et il avait du mal à soutenir le regard de son ex-femme. C'était la seule à connaître la vérité sur son passé. Il l'aimait trop pour lui cacher quoi que ce soit et il lui faisait une confiance absolue.

— Il est temps de lui dire, Tomar. Il faut que tu lui expliques que tu as fait ça pour le protéger.

— C'est pas le genre de chose qu'on dit comme ça... Et puis ça ne résout pas le problème. Si Jeff parle, on risque tous d'aller en taule.

— Il est complice, il ne prendra pas le risque.

— Oui, c'est ce que je me dis, mais... Il est imprévisible.

Zellale eut un mouvement de tête en même temps qu'elle regardait vers le couloir qui devait mener aux chambres. Tomar comprit soudain qu'elle n'était sans doute pas seule dans l'appartement.

— Tu as réussi à parler à Jeff ?

— Oui... enfin j'ai fait ce que j'ai pu.

— Je vois ça, dit-elle en lui faisant un sourire douloureux. Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je ne sais pas encore...

Tomar posa sa tasse vide sur la large table basse en bois flotté et se plia vers l'avant.

— C'est beau chez toi.

— Ce n'est pas chez moi. C'est l'appartement de Benoît.

— Ton mec, le psy ?

— Mon futur mari. On va se marier cet été.

Il y eut un long silence. Tomar sentit quelque chose se contracter au fond de ses entrailles. Ils étaient séparés depuis trois ans. Trois ans de malheur, comme une lente chute vers le fond d'un volcan durant laquelle ses chairs se consumaient lentement.

— Félicitations, dit-il sans broncher.

— Alors ? Pourquoi es-tu venu ?

— Je ne sais pas à qui en parler, dit-il en se massant les tempes.

Il baissait la garde. Que pouvait-il faire d'autre ? Zellale le regarda longuement puis elle se redressa pour se rapprocher de lui et vint poser une main sur son épaule.

— Je suis désolée...

Le contact de sa main éveilla en lui une chaleur intense qui fit disparaître la douleur. Quelques images traversèrent son esprit dans un flash. Ils étaient tous les deux sur une plage et s'enlaçaient tendrement. C'était quelque part en Asie, il ne se rappelait plus où exactement. Ils parlaient mariage, enfants et d'une éternité d'amour. Mais son rêve disparut d'un coup...

— Tu devrais te faire aider. Benoît connaît des gens très bien, tu sais.

— Aider ?

— On a tous besoin d'aide... Tu sais très bien de quoi je parle.

— C'est pour ça que tu es partie ? Parce que tu penses que je débloque ?

— Tu sais très bien pourquoi on s'est séparés. Tu n'étais pas là, Tomar. Ni avec moi ni avec personne... tu étais dans ton monde.

Le labyrinthe. Tomar était perdu dans le dédale de ses galeries et tentait désespérément de s'échapper. Mais on n'échappe pas au passé. Il y eut un bruit de pas sur le parquet et Zellale retira sa main. La silhouette d'un homme apparut dans le couloir. Il était vêtu d'un jogging gris, d'un simple tee-shirt et d'une paire de pantoufles en laine. Son visage, encadré d'une barbe soigneusement taillée, et ses yeux vifs rehaussés de lunettes rondes dégageaient une douceur immédiate. À en juger par son expression, il venait de sortir de son lit.

— Tout va bien ?

— Bonsoir, dit Tomar en se redressant pour lui serrer la main.

— Il y a un souci ?

Zellale échangea avec lui un regard inquiet.

— Je suis désolé de vous avoir réveillé. Je m'en vais.

Benoît regarda l'hématome sous l'œil de Tomar mais ne fit aucun commentaire.

— Tu es sûr...

Tomar confirma de la tête et quitta le salon pour rejoindre l'entrée de l'appartement. Zellale le raccompagna à la porte pendant qu'il enfilait sa parka.

— Tu rentres chez toi ? questionna-t-elle inquiète.

— Oui.

Elle se pencha pour lui faire la bise, un baiser froid ancrant davantage le malaise qui planait entre eux.

— Désolé, dit-il encore en s'engageant dans la cage d'escalier.

La porte se referma sur ses espoirs et ses regrets. Qu'imaginait-il en venant la voir ? Son chemin était tracé dans les cendres jusqu'au fond du volcan.

Une nuit à ressasser les événements de la soirée. Une nuit sans sommeil hantée par le visage de Jeff et le sourire désolé de son ex-femme. Elle se marierait cet été, un mariage ensoleillé et certainement heureux. Son soleil à lui brillait d'une lumière noire et plus froide que les rayons de la lune. S'il continuait à s'épuiser ainsi, il serait obligé de prendre quelques pilules pour faire illusion. Mais pour combien de temps ? Tomar leva la tête et observa la jeune femme recroquevillée sur sa chaise dans le petit couloir menant au bureau du groupe Khan. Émeline Jacob avait immédiatement répondu à la convocation envoyée par Rhonda. Les fadettes de Gilles Lebrun prouvaient qu'ils se connaissaient bien, suffisamment pour s'appeler cinq fois la veille du meurtre de la directrice. Elle allait passer sur le grill et elle s'en doutait.

— Joli petit lot, avait commenté Dino en rejoignant ses camarades, un sac de chouquettes à la main.

Dino était le gourmand du groupe. Il ne perdait jamais une occasion de grignoter et conservait toujours un paquet de bonbons (généralement des frites Kipik bien acidulées) dans son tiroir.

— C'est mes neurones... ils consomment beaucoup de sucre pour fonctionner à plein régime !

Visiblement pas suffisamment étant donné le bidon rebondi qui pointait sous ses tee-shirts psychédéliques.

— On va la faire poireauter longtemps ? Elle est là depuis 8 heures du mat !

— C'est parti, trancha Tomar en rentrant dans le bureau. Je m'en occupe avec Rhonda. Qui tape le PV ?

Francky leva la main en marmonnant un « *who else ?* » dans sa barbe.

Rhonda sortit quelques instants avant de réapparaître en compagnie de Mme Jacob. Elle lui fit signe de venir s'installer face à Tomar qui l'observait

d'un œil sombre.

— Bonjour madame, je suis le commandant Khan.

Il y eut un échange de poignées de main et Tomar ne ressentit aucune tension dans ce premier contact. Les flics de la Crim étaient formés à reconnaître tous les signes du mensonge et le langage corporel pouvait parfois être aussi éloquent que des aveux.

— Vous savez pour quelle raison je vous ai convoquée ? dit-il d'une voix neutre.

— J'imagine à cause de la mort de Mme Seydoux.

— Effectivement. Votre mari n'a pas pu venir ?

— Mon mari et moi n'habitons plus ensemble depuis quelques mois. De toute façon, je ne pensais pas que vous vouliez le voir, il ne va jamais à l'école.

Francky tapait sur son clavier, consignait chaque expression, chaque mot prononcé avec le plus de fidélité possible. Ces entretiens, ils les relisaient des dizaines de fois, souvent des mois, voire des années plus tard lorsque la procédure traînait.

— Vous êtes la maman du petit Hadrien ?

— C'est ça.

— Quel âge a-t-il ?

— Cinq ans... bientôt six.

— Et il est scolarisé dans cette école depuis...

— Ses trois ans. C'est la dernière année.

Tomar avait pour habitude de prendre son temps au début avant d'entrer dans le vif du sujet et de tirer les grosses cartouches.

— Ça se passait bien avec Mme Seydoux ?

— Très bien. C'était une femme très gentille, elle adorait les enfants. Hadrien l'a eue comme maîtresse en petite section.

— Et il restait au centre aéré après les cours.

Le visage d'Émeline commença légèrement à se raidir.

— Oui...

— Vous connaissiez sans doute M. Gilles Lebrun ?

Bam ! Première salve. Émeline baissa les yeux une seconde avant de continuer. Tomar aperçut Dino qui souriait discrètement en plongeant la main dans son paquet de chouquettes. C'était le jeu du chat et de la souris. Le chat laissait toujours sa proie courir pour lui donner l'illusion qu'elle pouvait s'échapper. Il ne l'attaquait jamais de front. Jusqu'au moment où elle se retrouvait dos à un mur.

— Oui, je le connaissais...

— Bien ?

Émeline leva la tête et plongea son regard dans celui de Tomar. À partir de maintenant, soit elle disait la vérité, soit elle s'enfonçait dans le mensonge. La seconde solution la mènerait à sa perte. Tomar ne lui ferait aucun cadeau.

— Oui... très bien.

Bonne réponse. Elle venait de gagner un peu de temps. Restait à lui faire dire la vérité sur leur relation. Rhonda se rapprocha d'elle et prit la parole sur un ton plus doux. Tout cela faisait partie du numéro bien rôdé qu'ils jouaient à chaque interrogatoire d'un suspect féminin. Tomar le méchant flic macho, Rhonda l'unique alliée capable d'empathie. Un cliché qui fonctionnait parfaitement bien.

— Depuis combien de temps étiez-vous amants ?

— Deux mois, répondit-elle sans hésiter.

— Mais vous êtes toujours mariée ?

— Oui mais plus pour longtemps. Thomas a pris un petit appartement dans le centre de Fontenay. On ne veut pas brusquer les choses pour Hadrien. Je ne comprends pas le rapport. C'est ma vie privée.

— Oui, sauf que votre petit ami a essayé de vous joindre cinq fois avant d'étrangler la directrice, coupa Tomar d'un ton sec.

Seconde cartouche. Tomar devait lui faire croire qu'ils avaient déjà tout compris. De cette manière, elle leur révélerait des éléments nouveaux. La partie se complexifiait et Tomar se dit qu'elle ne faisait pas le poids. Si elle avait quoi que ce soit à voir avec le meurtre, ils auraient ses aveux avant la fin de la journée. Émeline blêmit d'un seul coup. Elle n'avait visiblement jamais fait le lien entre les appels et la mort de Gilles. Tomar pouvait imaginer le violent sentiment de culpabilité qui devait la traverser. Elle resta

sans voix quelques secondes avant qu'un sentiment de colère ne ranime son regard.

— J'avais décidé de rompre... C'était pas sérieux avec Gilles, sa femme était enceinte, c'était juste une aventure...

— Aventure qui a pris fin sous une rame de métro.

— Mais je n'y suis pour rien...

La culpabiliser fonctionnait bien. Il fallait continuer d'actionner ce levier en allant beaucoup plus loin. Tomar se pencha sur son siège, sortit quelques photos d'un dossier et les posa sur la table face à Émeline. Elle reconnut immédiatement le visage détruit de Gilles, Tomar n'avait pas choisi les clichés les plus soft. Sur l'un d'entre eux, on apercevait la silhouette penchée à son oreille, juste avant qu'il ne saute. Des larmes montèrent aux yeux d'Émeline.

— Pourquoi vous me montrez ces photos ? C'est horrible.

— Vous ne remarquez rien ?

Émeline fouilla dans son sac et Rhonda devança sa recherche en lui tendant un paquet de mouchoirs. Il y en avait des caisses dans les bureaux de la police criminelle.

— Cette silhouette qui se tient derrière lui.

— Vous... vous pensez que je l'ai poussé ?

— Où étiez-vous le 10 janvier à midi ?

— Je... à mon travail... Vous pouvez demander à mes collègues.

— Nous allons le faire, Mme Jacob, répondit Tomar sèchement.

— Mais pourquoi je ferais une chose pareille ? Pourquoi ?

Tomar ne dit rien. Il fallait laisser décanter maintenant qu'il était entré dans le vif du sujet. Émeline Jacob s'était repliée sur elle-même, le buste penché vers l'avant, les bras croisés sur sa poitrine. Elle essayait de contenir les larmes qui la submergeaient. Il n'avait pas fallu longtemps pour la faire craquer.

— On ne dit pas que c'est vous la coupable, Émeline, on essaie juste de comprendre, tempéra Rhonda avec une pointe de gentillesse.

Elle aurait pu avoir un oscar pour sa prestation.

— Qu'est-ce que Gilles cherchait à vous dire exactement la veille du meurtre ?

— Mais rien du tout, j'imagine... On s'est rencontré à l'école, on est sorti deux mois ensemble et puis ça s'est terminé.

— Pas pour lui visiblement, appuya Tomar.

— Pour lui non plus, c'était pas sérieux. Sa femme était enceinte et, moi, j'étais seule et disponible... rien de plus.

Tomar eut un soupir, Rhonda lui sourit avant de reprendre la parole.

— Vous vous êtes rencontrés comment ?

— À une fête organisée par le centre aéré... C'est lui qui est venu me voir. Il savait que le père d'Hadrien avait quitté la maison.

— Comment ?

— Je ne sais pas. J'imagine qu'Hadrien lui en a parlé. Ils s'adoraient, tous les deux.

— Et votre mari ? Il est au courant ?

— Mon mari s'en fout ! Ça fait des années qu'il me trompe et qu'on ne couche plus ensemble ! répondit-elle en haussant le ton.

— Ce n'est pas pour ça qu'il s'en fout, dit Tomar avec la délicatesse d'une porte de prison.

— Il n'a jamais été un homme jaloux, ça lui est égal je vous dis.

— Hadrien aurait pu lui en parler et ça l'aura mis en colère ? J'imagine qu'il voit son fils ?

— Un week-end de temps en temps, oui. Il n'a pas beaucoup d'intérêt pour Hadrien, il n'en a jamais eu. Non, Hadrien n'aurait pas pu lui en parler, car nous avons toujours été discrets. On se voyait à l'hôtel, si c'est ce que vous voulez savoir.

Elle avait prononcé ces mots avec une pointe de défiance. Tomar se dit qu'elle était plus forte qu'il ne le pensait de prime abord.

— Vous avez remarqué quelque chose d'étrange dans le comportement de Gilles Lebrun ? reprit-il sur un ton plus doux.

Elle hocha la tête négativement et une nouvelle bouffée d'émotion la submergea.

— Il était gentil, Gilles...

Tomar fit signe à Francky d'arrêter de taper.

— Tu imprimes le PV, Mme Jacob va pouvoir rentrer chez elle.

— Alors quoi ? Qu'est-ce qui va se passer ? dit-elle hésitante.

— Vous êtes libre. Nous savons très bien que vous n'avez rien à faire dans cette histoire.

Rhonda jeta un coup d'œil interrogatif vers Tomar. Il opérait un changement de stratégie.

— Nous essayons simplement de comprendre ce qui a poussé Gilles Lebrun à passer à l'acte. Si quoi que ce soit vous revient n'hésitez pas, dit-il en lui tendant une carte de visite.

Francky sortit trois feuillets qu'il lui fit signer avant que Rhonda ne la raccompagne hors des locaux.

Dino leva les yeux vers son chef avec un air de cocker effarouché.

— Tu m'expliques ? Elle était prête à tout cracher !

— Elle dit la vérité, répondit Tomar. Même si le mec a pété les plombs, elle n'y est pour rien.

— Et donc, pour quelle raison on écourte son audition ? répliqua Dino visiblement pas convaincu.

— Pour se consacrer à la seule piste intéressante dans ce dossier... (Tomar marqua un temps avant de continuer :) Elle mesure combien à peu près ?

— Un mètre soixante-deux, peut-être trois, répondit Francky sans hésitation.

Ce genre de détail, comme beaucoup d'autres, ne lui échappait jamais.

— Et Lebrun ?

— Un mètre quatre-vingt-deux d'après son passeport. Le légiste n'a pas pu redimensionner les morceaux.

Tomar pointa une des photos punaisées sur le mur au moment où Rhonda revenait dans le bureau.

— OK... Et nous on cherche une ombre qui fait dans les...

— Un mètre soixante-quinze...

— Donc c'est pas elle. On va vérifier son alibi mais c'est une voie de garage. Vous allez me convoquer le mari aussi pour vérifier son emploi du temps.

— Tu penses qu’il aurait balancé Lebrun sous le métro par jalousie ?

— Je pense pas grand-chose. Faut tout vérifier.

Il y eut un silence dans le bureau. Ils avaient deux corps et pas le moindre indice, ça sentait le marécage à plein nez. Tomar porta la main à l’hématome sous son œil, il ne lui faisait plus vraiment mal. Personne ne lui avait fait la moindre remarque, ils devaient tous penser qu’il s’était fait ça à la boxe. Une seconde, il revit le visage de Jeff alors qu’il lui serrait la gorge, prêt à l’étrangler comme Lebrun l’avait fait avec la directrice. La frontière qui conduisait au meurtre était étroite et aisée à traverser... Tomar en savait quelque chose.

— On a auditionné tous les collègues de Lebrun ?

— Sauf quelques-uns qui n’étaient pas là le jour du meurtre et qui n’ont pas répondu aux convocations.

— Je veux tous les voir. Vous allez me les ramener par la peau du cul !

Il avait plu quasiment toute la journée. Le genre de pluie fine à vous glacer les os au point de vous faire oublier l'existence du soleil. Marie-Thomas avançait d'un pas rapide sur un chemin de terre du bois de Vincennes, ses baskets Hello Kitty couvertes de boue. Elle était presque à hauteur des quais de la Marne, au niveau où l'autoroute A4 coupait la végétation, obligeant les promeneurs à emprunter une étroite passerelle métallique pour poursuivre leur chemin. Il y avait là une série de bancs en bois brut, œuvre d'un artiste local d'après ce qu'elle avait lu un jour dans la gazette de Fontenay. Marie-Thomas aimait bien venir s'asseoir là de temps à autre pour écouter le bruit des voitures et respirer les vapeurs de carbone tout en étant entourée d'arbres. Ce lieu faisait partie de ses petits sanctuaires.

Il y eut un aboiement et elle remarqua le roquet court sur pattes, un teckel à poils durs, qui la dévisageait maintenant en jappant. Il appartenait à une dame âgée occupée à lancer de la mie de pain vers un attroupement de pigeons. Marie-Thomas tenta de faire le vide dans sa tête. Il s'était passé trop de choses dans les dernières semaines et toutes ces informations devaient être disséquées, analysées et traitées comme il se doit. Parmi les soucis mineurs, il y avait Amina, sa collègue travaillant à la cantine. Elle n'arrêtait pas de l'asticoter avec cette foutue convocation de la police judiciaire. « Tu n'y es pas allée ? Tu ne l'as pas reçue ? Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ? » Elle avait contraint Marie-Thomas à lui servir un flot de mensonges qui seraient difficiles à tenir si on les confrontait. Il avait donc fallu s'occuper de son cas, qui en l'occurrence ne présentait aucune difficulté. Une simple recherche sur Facebook à l'aide d'un compte anonyme permit à Marie-Thomas de trouver la faille. Amina était jeune, elle aimait visiblement danser le zouk et pratiquait cette activité sans intérêt dans un bar parisien qui se transformait en boîte de nuit à partir de 2 heures du matin. En compulsant les photos d'un certain nombre de clients de ce bar, elle était tombée sur un cliché montrant

l'aimable Amina en train de se faire tripoter les mamelles par un inconnu. Cette simple photo, postée sur la page Facebook de la mairie de Fontenay avec la mention « La fiesta Amina, ça change de la maternelle ! LOL ! », lui avait valu un blâme de l'administration et suffisamment de soucis pour qu'elle lâche la grappe à Marie-Thomas. Le problème suivant concernait le petit Gilles. Il ne parlerait certes plus, mais Marie-Thomas s'en voulait d'avoir minoré le risque d'un contact direct. Elle avait pris toutes les précautions en mettant des habits masculins, en couvrant son visage et en modifiant sa démarche mais il restait un risque. Elle était bien placée pour savoir qu'en fouinant bien, on trouvait toujours une faille. Les aboiements du teckel redoublèrent d'intensité au point de lui faire perdre le fil de sa pensée. On ne pouvait donc être tranquille nulle part ? Marie-Thomas tourna la tête vers le roquet et le fixa avec des yeux de squal. Elle tenta de l'amadouer avec des « petit, petit, comme il est mignon ». Il finit par sortir les crocs. Les animaux ont un instinct pour ça, on ne peut pas les tromper aussi simplement que les humains. Le problème Gilles restait en suspens mais elle avait deux soucis plus urgents à résoudre. D'abord cette foutue convocation chez les flics. Malgré ses tentatives pour y échapper, un officier grassouillet portant un tee-shirt ridicule était passé à l'école pour afficher une notice dans le local des profs et avertir les retardataires. Il n'y avait plus d'autre solution que d'affronter la situation en s'y préparant le mieux possible. Elle ne s'était encore jamais confrontée à de vrais enquêteurs, mais elle ne voyait pas pour quelles raisons ses stratégies ne fonctionneraient pas avec eux. Après tout, ils passaient leurs journées à combattre le crime, ce qui présupposait de leur part une certaine dose d'empathie envers les victimes. Un point faible face à Marie-Thomas ; ils ne seraient certainement pas des adversaires à sa mesure. Son personnage de gentille ATSEM devrait suffire à donner le change. Il y eut une série de coups de klaxons en provenance de l'autoroute où le trafic se densifiait. La mamie était maintenant entourée d'une nuée de pigeons voraces venant voler leur pitance jusque dans le sac en plastique qu'elle tenait sur ses genoux. Cette vieille peau entouré de volatiles lui donnait envie de vomir. Elle se demandait comment on pouvait perdre son temps aussi futillement. Elle aurait aimé voir les pigeons lui bouffer les entrailles, et elle était prête à parier qu'ils le feraient volontiers si on les stimulait un peu. Ses pensées se focalisèrent ensuite sur son seul vrai souci : Hadrien. Le petit bonhomme, le petit ange, devait être sauvé par tous les moyens. Marie-Thomas pouvait

ressentir son tourment comme un appel à l'aide dont elle se savait la seule oreille attentive. C'était d'ailleurs l'unique émotion qu'elle était capable de capter à l'exception de la douleur que lui infligeaient ses chaussures trop petites. Hadrien souffrait, et tout ça à cause de qui ? Sa mère, bien entendu ! Cette traînée s'accrochait à son fils comme une harpie prête à lui sucer les os jusqu'à la moelle. Comment cette femme pourrait-elle subvenir à ses besoins ? Impossible ! Marie-Thomas sentit une rage froide lui nouer l'estomac et provoquer un étourdissement. Elle n'était pas habituée aux émotions. Seul Hadrien et quelques autres petits anges la bouleversaient ainsi. Il fallait qu'elle s'occupe de lui, qu'elle le mette à l'abri de ses parents et du monde qui risquaient de le détruire à tout jamais. Elle allait trouver un moyen, elle en trouvait toujours un. Après tout, Hadrien n'était pas le premier...

Il y eut un bruit sourd de froissement d'ailes et la nuée des pigeons s'envola d'un seul coup lorsque Marie-Thomas quitta le banc pour se rapprocher de la vieille peau.

— Bonjour madame, dit la vieille avec un sourire poli.

Marie-Thomas ne répondit pas et se pencha pour attraper la laisse du teckel qui sortait les crocs en tirant vers sa maîtresse.

La mamie croisa son regard froid et son sourire devint un rictus de terreur alors que Marie-Thomas traînait le chien vers un coin du chemin.

— Ubak ! hurla la vieille, incapable de se dresser sur ses jambes.

Ubak avait troqué ses aboiements hargneux contre un couinement inquiet à mesure que son collier l'étranglait, le forçant à suivre sa nouvelle maîtresse en freinant des quatre pattes dans la boue. Marie-Thomas grimpait maintenant les marches de la passerelle qui passait au-dessus de l'A4. Lorsqu'elle arriva au milieu, elle se tourna vers le chien et souleva la laisse à hauteur des épaules. Ubak décolla du sol pour se retrouver pendu à son collier. Il se débattait devant Marie-Thomas et couinait en essayant de respirer. Elle pivota légèrement pour le laisser pendre au-dessus du vide, les yeux braqués vers la nuée de voitures lancées à pleine vitesse.

— Bonne balade, dit-elle en le regardant s'écraser contre le bitume de l'autoroute.

Putain, ça recommence.

Tomar ouvrit les yeux et fixa le ciel blanc au-dessus de lui. Il pouvait ressentir le contact humide de la terre sur l'arrière de son crâne. La maison était toujours là, avec ses murs gris, son toit de tuiles rouges et ses fenêtres plantées comme des yeux sans lumière. Il tourna légèrement la tête et aperçut les branches du cerisier dont les feuilles étaient étrangement immobiles malgré le vent. Une odeur de pourriture lui attaqua soudain les narines, le forçant à se redresser pour mettre les mains devant son visage. Ce bon vieux Bob se tenait juste derrière lui, assis en tailleur. Il venait de lui souffler son haleine de mort en pleine face.

— Alors, tu me trouves comment ? souffla-t-il entre ses mâchoires désarticulées.

Depuis leur dernière rencontre, Bob avait bien changé. Il avait la peau sombre veinée de longues stries rouges. Une multitude de cloques se dessinaient à la surface de son visage d'où suintait un liquide glaireux. Des plaques entières de cheveux se détachaient de son cuir chevelu et pendaient le long de son crâne, formant une tonsure qui lui donnait l'aspect d'un clown macabre.

— Pas mal, hein ! C'est beau la nature. Si j'avais pu donner mon avis, j'aurais demandé qu'on me foute dans un four. À quoi bon pourrir dans le cercueil ? Au final on arrive au même résultat, non ?

Tomar s'était accroupi pour s'éloigner de Bob qui prenait un malin plaisir à approcher de lui sa gueule puante. Il se tenait maintenant dos au tronc du cerisier, les mains posées sur la mousse.

— Tu l'aimes cet arbre, hein ! dit Bob en inclinant son corps dans un angle contre nature pour réussir à se redresser. Ça me fait marrer de voir comment ce foutu cerisier peut se nourrir de toute la merde qu'il y a dans le sol. Quand

j'étais mioche, j'adorais la confiture de cerises, mais si j'avais su ce qu'il y avait vraiment à l'intérieur... beurk !

Bob passa la main devant le trou qui lui servait de bouche et mima un air dégoûté. Il y eut un léger bruit de claquement lorsque les derniers tendons cédèrent et que sa mâchoire se décrocha définitivement pour tomber sur le sol.

— Bordel, grinça-t-il en se penchant pour la ramasser.

Sans support, sa langue noire pendait vers le sol comme la mèche d'une chandelle inversée. Il ramassa le bout d'os et de dents qui lui avait servi de mâchoire et le balança derrière lui.

— Tout fout le camp, mon pote, faut pas s'attacher aux vieilles choses !

La commissure de sa lèvre se rétracta vers le haut, produisant l'effet ignoble d'un zombie qui tente de sourire.

— Bon alors, il est revenu ? continua-t-il de manière étrangement claire vu l'état de sa bouche.

— De qui tu parles ?

— Tu sais très bien de qui je parle, ducon ! N'oublie pas que je suis dans ta tronche.

Tomar se redressa lentement et jeta un regard alentour. Rien n'avait changé dans le décor de ses cauchemars. La maison, le cerisier, la terre humide. Mis à part Bob, c'était le même endroit que celui qu'il connaissait depuis toujours et pourtant il sentait que quelque chose ne collait pas.

— Ouais, il est revenu.

— Hé hé, les vieux, ça s'accroche. C'est pire que le lierre sur ce foutu tronc... Et tu vas lui donner ?

— Quoi ?

— Ce qu'il est venu chercher.

— De quoi tu parles, Bob ?

Le cadavre ambulante prit un air outragé qui aurait pu être comique si sa langue ne se balançait pas sous son visage comme un ver répugnant.

— Bob ! Mais dis donc, qui t'a permis de m'appeler par mon petit nom ?

— Tu t'appelles Robert Müller, tu crois que je ne connais pas ton dossier ?

— Oh oui, tu m'as suivi pendant longtemps, c'est ça ?

— Depuis le début. C'est moi qui t'ai chopé après la tentative de viol où tu t'es fait exploser les couilles.

— Ohhhh, dis donc, ça fait de nous de vieux amis alors ?

— Je ne crois pas, non.

— Moi non plus. Mais ça ne répond pas à ma question, tout ça.

— J'ai pas envie de parler avec toi.

— Ouais, mais moi j'ai l'éternité, ducon, et je te promets que tu vas me parler d'une manière ou d'une autre. Et tu sais de quoi j'ai envie de papoter ? De ce bon vieux Jeff.

Tomar sentit une flambée de colère lui contracter les muscles et quitta le tronc du cerisier pour se rapprocher du cadavre.

— Rhôôô, mais c'est qu'il est énervé le bestiau. Avec toute cette rage, il va nous faire un ulcère...

Bob se courba dans un souffle ressemblant à une longue flatulence quand le poing de Tomar vint percuter son estomac.

— Tu crois que tu peux me faire taire de cette manière ? Vas-y frappe, mon gars. T'es aussi con que tu en as l'air.

Tomar saisit sa langue pendante et la serra dans son poing pour qu'il la ferme mais la voix continuait.

— Hé hé, tu commences à comprendre.

La voix n'arrêtait pas. Tomar mit les mains à ses oreilles mais il continuait à l'entendre déblatérer encore et encore.

— C'est dans ta tête que ça se passe, je te l'ai dit.

Bob se redressa lentement et fixa Tomar de ses yeux vides.

— T'as pas envie de parler de Jeff, OK ! Mais y'a quand même un truc qu'il faut que je te dise, ma vieille.

Tomar comprit tout d'un coup ce qui le dérangeait dans le paysage de son cauchemar. Il y avait deux trous creusés dans la terre du jardin. Deux tombes. La première était celle de Bob, mais l'autre ?

— Va falloir que tu te bouges le cul si tu veux te sortir de ce merdier.

— Ah oui, depuis quand tu veux m'aider ?

— Bien sûr que je veux t'aider, connard. Toi et moi on est pareil, on est frères.

— Arrête...

Tomar n'arrivait plus à détacher les yeux de la seconde tombe.

— Eh ouais, amigo... Ce macchabée-là aussi va falloir le déterrer. Tu croyais pouvoir garder le secret pour toujours ? Comment on appelle ça, déjà ? Un parricide... Tomar Khan, le parricide... ça claque. On se croirait dans une de tes foutues histoires mythologiques ! C'est lequel déjà qui tuait son père ? Ah, ouais... le gars Œdipe... Mais il sautait sa mère aussi, non ? Et toi, tu l'as sautée la peshmerga ?

Tomar pivota d'un coup, prêt à lui défoncer sa sale mâchoire de zombie.

— Oh oh, défonce-moi, je m'en fous. Mais fais gaffe mon gars, y'a l'orage qui approche.

Comme pour valider ses paroles, la lumière commença à baisser. Le contour des choses s'estompait, Tomar allait bientôt se réveiller.

— Tu vas vite avoir de mes nouvelles... À plus dans le bus ! dit Bob avant de disparaître.

Le cinquième et dernier étage du 36 était occupé par les hommes du groupe Alvarez dans un petit deux-pièces mansardé qui était autrefois l'appartement du gardien de la Crim. Dino s'était arrangé avec ses collègues pour qu'ils lui laissent l'accès à la pièce du fond afin d'organiser l'audition des derniers employés du groupe scolaire. Une dizaine de personnes devaient venir témoigner et l'équipe de Tomar se relayait par couples pour prendre leur déposition et tenter de mieux cerner la personnalité de Gilles Lebrun. Les témoignages de la matinée ne leur avaient pas appris grand-chose de plus, si ce n'est que Gilles était considéré par tous comme un garçon plein de vie, toujours prêt à rendre service et très proche des enfants. Aucun ne connaissait sa vie privée et à la question « avez-vous remarqué quelque chose d'étrange dans son comportement ? », les flics se heurtaient à un « non » systématique. Le rendez-vous de 11 heures, une femme sans âge travaillant à la cantine de l'école, avait évoqué quelques anecdotes sur la manière dont il se comportait avec ses collègues féminines. D'après elle, Gilles était un chaud lapin et aurait très bien pu entretenir une relation intime avec la directrice. Dino avait froncé un sourcil perplexe et s'était levé pour ouvrir le panneau du grand Velux installé au-dessus du bureau. Il jugeait ce témoignage peu crédible car il ne se recoupait avec aucun autre. Une audition chez les flics, encore plus au 36, c'était l'occasion pour les mythos en tout genre de se faire mousser en racontant un tissu de conneries, même sur le dos d'un macchabée. L'heure de la pause approchait à grands pas, et il ne restait qu'une seule audition avant de descendre partager un kebab avec les collègues dans un boui-boui du Quartier latin, de l'autre côté de la Seine.

— Marie-Thomas Petit... Elle est ATSEM dans ce bahut depuis un an. Elle était absente la matinée du meurtre. Je m'en occupe ? interrogea Dino en consultant sa liste.

— On va le faire, répondit Tomar. T'as qu'à descendre avec Rhonda pour acheter la bouffe.

— OK, boss.

Tomar prit place derrière le vieux bureau en chêne du commandant Alvarez pendant que Francky allait chercher leur cliente.

Marie-Thomas se leva et déplia sa grande carcasse sous les combles. Elle portait un manteau mauve, un jean délavé et des baskets roses légèrement tachées de boue. Tomar l'observa traverser la pièce et se dit qu'elle avait des pieds minuscules pour une si imposante stature. Elle ouvrit un pan de son manteau et croisa les jambes en fixant Tomar avec un léger sourire.

— Madame Petit ?

— C'est moi, répondit-elle d'une voix étonnamment aiguë pour sa corpulence.

— Merci d'être venue jusqu'à nous. Je vais vous poser quelques questions.

Pour garder la gnaque, les flics échangeaient leurs rôles à chaque audition et c'était au tour de Francky de poser les questions. Tomar observait silencieusement Marie-Thomas, notant parfois quelques mots sur un carnet. La première partie de l'audition se déroula de manière strictement comparable à toutes celles qu'ils avaient faites depuis le matin. Elle leur dressa un portrait de Gilles en adéquation avec le reste de ses collègues.

— Avez-vous remarqué quelque chose d'étrange dans son comportement dans les jours qui ont précédé le meurtre de Mme Seydoux ?

Marie-Thomas se recroquevilla sur sa chaise et Tomar sentit comme un moment de flottement avant qu'elle reprenne la parole.

— Oui, dit-elle d'une voix fluette.

— Vous pouvez tout nous raconter, madame Petit. Le moindre détail peut aider notre travail...

— Eh bien, j'ai remarqué quelque chose parce que c'est moi qui m'occupe de nettoyer les salles de classe le mercredi après-midi, lorsque les enfants sont au centre aéré...

Il y eut un long silence. Tomar sentait une étrange sensation l'envahir. Une lumière rouge clignotait quelque part dans son cortex de flic, mais il ne savait pas encore à quoi elle pouvait correspondre.

— Ma classe donne sur la cour de récréation... il y a une grande baie vitrée, vous voyez...

— Oui j'ai déjà pu constater cela, dit Francky pour la mettre à l'aise.

— Eh bien, le mercredi précédant le drame... il ne pleuvait pas alors les enfants étaient sortis jouer dans la cour avant de rentrer dans l'espace détente où se tient le centre durant l'hiver. Ils étaient presque tous à l'intérieur sauf le petit Hadrien... le fils de Mme Jacob.

— Nous voyons de quel enfant il s'agit. Et que s'est-il passé de particulier ?

À nouveau un silence. Tomar eut une étrange impression de vide. La lumière rouge s'estompait peu à peu au fond de son crâne.

— Gilles était dans la cour aussi. Il s'est rapproché de lui, il avait l'air très énervé, je ne l'avais jamais vu comme cela. Il l'a attrapé par la manche et comme le petit se débattait, il l'a frappé sur l'épaule.

— Frappé comment ? coupa Francky.

— Fort... enfin le geste était fort. Je ne l'avais jamais vu faire une chose pareille.

Marie-Thomas avait les larmes aux yeux. Son nez commença à couler. Elle se pencha sur son sac pour sortir un gros paquet de Kleenex et entreprit de se moucher bruyamment.

— Et depuis, vous l'avez revu faire ce genre de geste ?

— Jamais. Et je ne l'avais jamais vu auparavant. Je suis tellement désolée... Bien sûr, je l'avais signalé à Mme Seydoux, c'est peut-être pour cela qu'elle voulait le voir ?

Francky leva la tête. Tomar pouvait lire dans ses pensées. Il était certain qu'ils tenaient quelque chose d'important. Quelque chose qui expliquait pourquoi Gilles Lebrun avait pété les plombs. La suite de l'entretien ne leur apprit rien de plus. Francky raccompagna Marie-Thomas vers la sortie et elle se cogna la tête contre une poutre un peu trop basse en quittant le bureau d'Alvarez. « L'émotion », dit-elle en brassant l'air avec ses mains. À son retour, Francky avait la tronche enjouée de celui qui vient de gagner un pari.

— Bah voilà, c'est plié !

— Pas sûr.

— Arrête un peu. Le mec trompe sa femme avec Émeline Jacob. Elle lui dit qu'elle veut le larguer et, par frustration, il s'en prend au petit Hadrien.

— Pourquoi Émeline ne nous en a pas parlé ?

— Parce que le gamin ne lui a rien dit. Mais Gilles ne le sait pas. Il culpabilise comme un fou, il la harcèle au téléphone et, comme elle ne répond pas, il pète un câble. Non seulement il a trompé sa femme mais il est devenu violent avec les enfants qu'il adore. La directrice le convoque pour en parler avec lui, peut-être pour le virer et là... il a tout perdu en bloc !

Francky jubilait derrière son bureau.

— Le problème c'est qu'on ne peut rien vérifier. Ils sont morts tous les deux.

— On a le témoignage de l'ATSEM et on peut faire examiner l'épaule du gamin. Avec un peu de chance, il a encore des marques.

Tomar s'était levé pour venir rejoindre la grande fenêtre du bureau. D'ici, il voyait les quais de Seine et le pont Saint-Michel face à la place du Châtelet. Alvarez était verni d'avoir récupéré l'appartement du concierge. Dans quelques mois, il troquerait son panorama des toits parisiens pour une vue sur le chantier du Palais de justice.

— On organise un examen du gamin ? Ça peut se faire à l'école si on s'y prend discretos. On n'a même pas besoin de le convoquer.

Au pied de l'immeuble du 36, la silhouette emmitouflée de Marie-Thomas remontait lentement le trottoir pour rejoindre le boulevard du Palais.

— OK, répondit Tomar sans détourner le regard de la fenêtre.

Marie-Thomas venait de s'engager sur le passage piétons alors que le feu était vert pour les voitures. Un taxi donna un brusque coup de frein pour l'éviter et le conducteur ouvrit sa fenêtre pour l'insulter. Elle continua sa route sans même s'en rendre compte et disparut à l'angle du quai qui remontait jusqu'à l'île Saint-Louis. Tomar tourna la tête vers l'entrée du bureau.

— Tu dirais qu'elle est à quelle hauteur cette poutre ?

— J'en sais rien. Un mètre soixante-quinze ? Pourquoi ?

Tomar ne répondit rien. Quelque chose ne collait pas avec cette Marie-Thomas Petit.

Trois heures du matin et Rhonda n'avait toujours pas réussi à trouver le sommeil. Elle avait ouvert la fenêtre de sa chambre malgré le froid, et une lumière diffuse en provenance de la cour filtrait entre les lattes en bois des volets. Les paroles qu'elle avait consignées toute la journée dans ses PV d'audition se mélangeaient en une litanie sans fin. Son cerveau refusait de céder à la fatigue, de débrancher le flot continu d'informations, d'images et de sons pour lui permettre de s'apaiser, l'espace de quelques heures. Le film de la journée cédait progressivement la place aux souvenirs épars de tous les événements de ces dernières semaines. Les attentats, le climat de torpeur et de colère, l'agitation de ses collègues de la section antiterroriste et l'étrange résignation dans laquelle chacun reprenait sa vie en faisant comme si rien ne s'était passé. Rhonda était venue habiter à Paris lorsqu'elle avait dix-neuf ans pour entrer à l'école de police. D'aussi loin qu'elle pouvait s'en souvenir, elle avait toujours voulu faire ce métier. Il ne faut jamais se moquer des petites filles qui jouent aux cow-boys, détestent la Reine des neiges et déchirent en cachette leurs vêtements roses en rêvant de conduire une voiture de police. « Plus le garçon est manqué, plus la fille est réussie », avait-elle lu un jour sur la couverture d'un magazine. Et il allait lui falloir du courage pour rentrer dans cette vieille institution machiste, ce bastion de l'ego masculin qu'était la police. À l'époque de ses examens, la loi des quotas était défavorable aux filles et il leur fallait une moyenne de 17 sur 20 pour être reçues là où leurs collègues masculins ne devaient aligner qu'un vulgaire 9. Rhonda avait pris ça comme un challenge supplémentaire et réussi à obtenir une moyenne de 18 la propulsant en tête de promo composée « à parité » de 5 hommes et 5 femmes... La suite du programme n'avait pas été plus simple. « Police nationale, un métier d'homme », était plus qu'un slogan ; c'était dans l'ADN de ses collègues de la voir comme une menace pour leur virilité. Pendant ses premières années de classe, d'abord sur le bitume en uniforme, puis comme

officier de police judiciaire, elle s'était régulièrement confrontée aux clichés et aux grincements de dents des vieux de la vieille. Et puis l'atmosphère s'était progressivement détendue, parallèlement à l'évolution de la société. Les métiers exclusivement masculins cédaient sous le poids des effectifs féminins capables d'aligner neurones et diplômes. Les mentalités changeaient peu à peu et l'idée qu'une femme n'usurpait la place de personne en voulant exercer un métier autrefois réservé aux hommes faisait son chemin. La différence, elle l'avait réellement sentie en rentrant au 36. La brigade criminelle était une vénérable institution, forteresse bâtie sur un bataillon de flics vénérables. Mais c'étaient des flics avant d'être des hommes ou des femmes. Chaque enquêteur de la brigade respectait ses collègues pour leurs capacités, leur engagement et leur sacrifice au métier. « Pourquoi as-tu voulu être flic ? », quelques mots inscrits sur un carton et glissés dans une enveloppe par Tomar lorsqu'elle était entrée dans le groupe Khan. Une question initiatique à laquelle tous les membres du groupe sans exception avaient dû répondre. La réponse devait être rédigée au dos du carton puis scellée dans l'enveloppe. Personne n'y avait accès et cela devait rester un testament philosophique personnel. « Un phare dans la tempête », lui avait dit Tomar une nuit où elle le taquinait sur son amour des rituels. Alors oui, pourquoi la petite Rhonda Lamarck, fille de commerçants de la banlieue de Caen, avait-elle décidé de se coller ce destin sur le dos ? Pas d'antécédents familiaux ni de vocation à faire perdurer. Pas de conviction politique particulière – « Je le fais pour la France », lui avait dit une fois Francky en rigolant. Pas de sens exacerbé de la justice ou de sentiment d'impunité à nourrir. Non... Rhonda avait longtemps hésité sur son bout de carton avant d'y inscrire la réponse : « Parce que j'aime ça. » Depuis les jeux de son enfance jusqu'au travail laborieux d'enquêteur, elle n'avait jamais perdu le plaisir ludique de traquer les méchants, les voleurs, les escrocs qui s'étaient ensuite transformés en criminels et en assassins. Elle aimait son métier, elle aimait sa vie même si, vu de l'extérieur – sa sœur la prenait pour une folle en pleine autodestruction –, ça pouvait faire peur.

Par contre ce qu'elle n'aimait pas, c'était ce qu'elle avait aperçu sur une étagère en bois du bureau d'Alvarez. Après la pause-déjeuner, lorsque les mecs du groupe étaient partis prendre un café à la machine, Rhonda s'était retrouvée seule dans le petit appartement mansardé du cinquième étage. Elle

avait aperçu le Post-it jaune avec le nom de Robert Müller inscrit au marqueur. Ce nom, elle le connaissait bien et il avait immédiatement attiré son attention. Il y avait là une pile de formulaires d'enquête, principalement des relevés d'indices, quelques PV d'audition et une fiche descriptive de la scène de crime. Mais il y avait également une pochette en plastique de scellé dans laquelle se trouvait un petit couteau à lame courbée. Ce genre de scellé n'avait rien à faire dans un bureau de brigade, il aurait dû se trouver dans une armoire sous clef, c'était la procédure. Mais la taille et la forme de ce couteau l'avaient intriguée, et Rhonda avait soulevé la pochette pour détailler l'objet. Sur le manche en bois foncé, on pouvait voir un symbole gravé : une étoile dans un cercle. Elle avait senti un frisson l'envahir et s'était plongée dans le dossier de l'affaire en parcourant les pages de rapport entreposées là par Alvarez. Robert Müller, violeur récidiviste retrouvé mort dans la forêt de Montmorency, visiblement après avoir été torturé. Aucune trace de l'assaillant si ce n'est ce couteau découvert au milieu des feuilles mortes à cinq cents mètres du corps, pas loin d'un trou fraîchement creusé. Robert Müller, elle se rappelait très bien qui lui en avait parlé. Elle avait sursauté en entendant la porte du bureau claquer sous l'effet d'un courant d'air et s'était empressée de tout remettre en ordre avant de descendre retrouver ses camarades autour d'un café brûlant. Les conversations tournaient autour de l'affaire de la maternelle et de la nouvelle théorie de Francky – « claire comme de l'eau de roche ». Mais Rhonda n'arrivait pas à suivre. Elle ne pouvait penser à autre chose qu'à l'étagère Ikea, à la pochette en plastique de scellé et au couteau au manche en bois gravé. Ce couteau, elle savait très bien à qui il appartenait et cette vérité n'avait pas fini de l'empêcher de trouver le sommeil.

Bruit sourd des gants frappant le cuir mélangé au crissement des chaussures sur le sol en bulgomme. La silhouette massive de Tomar se dessinait dans la rangée de sacs de frappe reliés à une poutrelle par d'épaisses chaînes. Seul entre ces masses sombres pendant du plafond, Tomar attaquait l'adversaire immobile de toutes ses forces. Les yeux plissés, le front marqué par la concentration, il frappait comme si sa vie en dépendait et s'abîmait les poings sur le cuir usé. Le soleil venait à peine de se lever, il était le premier à avoir foulé le sol du gymnase pour son rendez-vous hebdomadaire avec Goran. Mais son frère n'était pas là. L'altercation de l'autre soir lui avait fait passer l'envie de s'entraîner. Goran l'avait appelé la veille pour le prévenir que dorénavant, ils devraient communiquer autrement qu'avec leurs poings. Tomar venait de perdre ce moment privilégié, un des seuls qu'il partageait avec son petit frère depuis des années. Il serra la mâchoire et redoubla d'efforts. Le sac encaissait sans rien dire, adversaire docile qui ne rendait jamais les coups.

Tomar aussi était un encaisseur. Depuis sa naissance, la vie l'avait pris pour un sac de frappe et s'acharnait sur lui. Il n'avait jamais connu l'insouciance d'une enfance « normale », il s'était blindé, recouvert d'une couche épaisse de muscles et de principes pour échapper à la souffrance et ne plus jamais connaître le froid et la peur. Et tout cela à cause d'une seule et unique personne : son père. Cet homme, il l'avait craint depuis toujours et sa mémoire effaçait le souvenir de son visage pour le remplacer par la gueule avide de la bête. Il était le fils d'un monstre, une créature prête à cogner sa propre progéniture, à l'enfermer dans une cave, à la priver de lumière et de soins. Même sa mère n'avait pu empêcher son calvaire. Le froid et la peur étaient son héritage et sa malédiction, et il avait commis l'irréparable pour sortir du labyrinthe.

Mais il sentait bien que ses efforts étaient vains. Le retour de Jeff le prouvait. L'édifice pouvait s'écrouler comme un château de cartes à tout moment et les murs commençaient déjà à se fissurer.

La sueur dessinait une auréole sombre sur son sweat-shirt, elle mouillait ses yeux et le forçait à battre des paupières. Jeff était revenu et il commençait à détruire tout ce que Tomar avait mis des années à construire. S'il perdait la confiance de son frère, ce petit garçon mal dans sa peau qu'il protégeait depuis sa naissance, il perdait tout.

Jeff était un danger, une bombe à retardement prête à lui exploser en pleine face. Il était incontrôlable et rendrait coup pour coup jusqu'à ce qu'il obtienne ce qu'il voulait. Le genre d'adversaire qu'on laisse couché face contre terre pour être bien certain qu'il ne se relève pas.

Tomar pivota sur le côté pour lancer une série d'uppercuts qui plièrent le sac en deux.

— Pas mal, champion...

La voix caverneuse de Berthier résonna dans la salle et mit fin à l'assaut.

— Si tu continues à bourriner comme ça, tu vas finir par te flinguer les poings.

Berthier se tenait accoudé contre le montant de l'escalier qui permettait d'accéder au ring. La lumière zénithale donnait à son visage ridé et à sa tignasse de cheveux blancs en épis une gravité particulière.

— T'es tout seul, ce matin ?

— Goran ne viendra pas.

— Oh... il est malade le cureton ?

Tomar ne répondit rien et entreprit d'enlever ses gants.

— Bon... à ton appel d'hier soir j'ai cru comprendre que c'est pas la joie.

— Non.

— Tu l'as rencontré ?

— On peut dire ça, répondit Tomar en posant ses gants sur le sol avant de commencer à dénouer les bandes qui entouraient ses mains.

— Et tu lui as parlé ?

— Il est pas là pour parler. Il veut de la thune, c'est tout.

Berthier eut un soupir alors qu'il pliait sa carcasse pour quitter son appui et se rapprocher de Tomar.

— Combien ?

— Cinquante mille.

— Bordel ! Il y va fort quand même. Qu'est-ce qu'il fout de tout ce fric ? À son âge, c'est pas les putes qui le plument.

— C'est Jeff... Fallait s'y attendre.

Tomar se rappelait ce jour d'hiver où Berthier lui avait présenté Jeff pour la première fois. Il avait tout juste seize ans et il s'était contenté d'écouter le pacte énoncé par son mentor. Il avait fixé les yeux bleus translucides de cet homme qui allait devoir endosser l'identité de la bête, au moins aux yeux du monde. Seuls Berthier, Ara et lui étaient au courant de la vérité, et depuis quelques années Zellale aussi. Jeff s'était contenté de toucher son fric près de trente ans, jusqu'à aujourd'hui...

Berthier se tenait maintenant juste à côté de Tomar. Il observait un poster encadré sur lequel on apercevait la silhouette d'un boxeur, un Italien aux cheveux bruns coupés court, sans doute Jake LaMotta, le « Taureau enragé » dont Scorsese s'était inspiré pour faire son film.

— OK... Je suppose qu'on n'a pas trop le choix.

— Tu veux dire quoi, Berthier ?

— Le fric... soit on lui donne, soit on explique tout à Goran.

Une brûlure intense vint lui percer l'estomac comme la lame froide d'un poignard. Avouer son mensonge, c'était risquer de perdre l'amour de son frère et mettre en danger tous ceux qui l'avaient aidé à conserver ce secret.

— C'est impossible, dit-il fermement.

— OK, alors on paie.

— Et on le sort d'où, ce pognon ? T'es bien placé pour savoir que flic c'est pas le meilleur plan pour avoir un compte épargne. Et je ne pense pas que tu planques des lingots dans ton jardin.

— Déjà, j'ai pas de jardin, répondit Berthier en lissant les poils blancs de son bouc.

— Alors on n'a pas la thune, point barre.

— Ta mère, elle sait ?

Tomar fit un signe de tête.

— Bien sûr. Elle sait tout, Ara, commenta Berthier.

Tomar termina de ranger ses affaires dans son sac de sport et vint le rejoindre.

— Va falloir qu'on règle ça entre nous, dit-il à voix basse.

— Fais pas de conneries, Tomar.

— Il ne me laisse pas le choix. J'peux pas rester sans rien faire en le regardant détruire la famille.

— Cinquante mille euros, ça se trouve, répondit Berthier en soupirant.

— Ah ouais ? Où ça ? Tu veux faire un emprunt à la banque ? Un braquo ?

— C'est toujours mieux que ce que tu proposes, tu crois pas ?

— C'est mon problème.

— Et moi ? Je ne fais pas partie de la famille, peut-être ?

Tomar plongea ses yeux dans ceux du vieil homme. Ils avaient beau être sombres, il y voyait la lueur de bienveillance qui ne l'avait jamais quitté depuis leur rencontre, trente ans plus tôt. Il détourna le regard et la voix gutturale de Bob résonna dans ses oreilles. Parricide... Du sang sur les mains et le long des manches de son sweat-shirt. Les jambes tremblantes et l'impression d'une chaleur intense lui consumant le cerveau. Il n'avait nulle part où aller. Berthier l'avait aidé et s'était occupé de tout. Sans lui, il croupirait au fond d'une cellule ou peut-être qu'il aurait trouvé le courage de se faire sauter le caisson. Dans tous les cas, Tomar lui devait la vie.

— T'as une idée ?

— Peut-être bien..., répondit Berthier avec un sourire carnassier.

Francky montait les marches du 36 en serrant dans ses mains le document de quelques pages récupéré au secrétariat du central. Les médecins scolaires avaient fait du bon boulot en acceptant d'examiner le petit Hadrien sans passer par la voie judiciaire habituelle. Une bonne chose que les anciennes relations de Tomar à la brigade des mineurs aient réussi à faciliter le processus. Un simple coup de téléphone leur avait fait gagner une semaine de procédure. C'était rassurant de penser que les gens étaient encore prêts à aider la police lorsqu'il s'agissait de violences faites aux enfants. Il était à mi-chemin du bureau lorsqu'il sentit une douleur lui tirailler l'estomac. « Saloperie d'ulcère », grogna-t-il dans sa barbe en gravissant les dernières marches. Francky avait presque cinquante ans, il était flic depuis aussi loin qu'il pouvait s'en souvenir, mais le poids des années commençait à se faire sentir. Dans la tête, tout allait bien, son travail de procédurier le passionnait, mais c'est son corps qui commençait à lâcher. D'abord des petites douleurs dans les articulations et entre les omoplates et puis maintenant son estomac qui brûlait après chaque repas. « Tu pars en couille, Francky » était devenu son mantra devant la glace le matin. Une manière d'exorciser la peur face au flux du temps qui le menait peu à peu vers sa déchéance. Il vaudrait sûrement mieux suivre les conseils des magazines. Faire un peu de sport, manger bio, arrêter de picoler comme un trou et de s'envoyer sa dose de nicotine. Mais Francky s'en foutait. Il fallait bien mourir de quelque chose alors à quoi bon se priver de tous les plaisirs de la vie ? Gagner quelques années de plus sur cette bonne vieille terre ? Pour quoi faire ? Certaines personnes avaient des amis, de la famille ou des gens proches qui les aimaient. Cela leur donnait une raison de s'accrocher à leur existence comme une moule à son rocher. Francky n'était pas de ces gens-là. Il n'avait jamais réussi à cultiver une quelconque vie sociale en dehors du travail qui l'accaparait beaucoup trop. Son seul péché mignon, c'était le modélisme. Il était passionné de maquettes,

surtout les avions, et passait ses week-ends à construire son petit monde miniature. Les maquettes demandaient de la patience, de la précision et une bonne dose de sang-froid. Précisément les qualités qui avaient fait de lui l'excellent flic qu'il était. Une fois terminées, il les déposait dans les vitrines qui tapissaient les murs de son petit appartement. Certaines d'entre elles, les plus anciennes, étaient parfois posées sur un meuble comme unique décoration. Et il y avait aussi la maquette du Spitfire Mk1 qui pendait au-dessus de son lit. Celui-là, c'est son père qui le lui avait offert pour ses seize ans, et il ne s'en était jamais séparé. Parfois, Francky se demandait pour quelle raison il avait choisi de collectionner des avions. Peut-être pour l'emmener loin de sa petite vie de flic parisien. Au-dessus d'immenses océans parsemés d'îlots aux lagons d'eau turquoise. La douleur dans son ventre remonta dans le fond de sa gorge comme une brûlure. Il avala machinalement sa salive pour tenter d'éteindre le feu, mais ne fit que raviver la douleur. Saloperie d'ulcère, pensa-t-il de nouveau en poussant la porte du groupe Khan. Ses collègues étaient tous à leur place. Dino terminait de rédiger les procès-verbaux, concentré sur l'écran de son ordinateur. Tomar examinait les photos punaisées sur le mur d'un air absent, seule Rhonda remarqua son entrée et leva les yeux vers lui. Elle avait la tête des mauvais jours. Le visage fatigué, des cernes creusés et sa nouvelle coupe bien structurée s'était transformée en un minuscule chignon qu'elle avait accroché au-dessus de sa tête pour éviter de se peigner. Francky remarquait tous les détails, c'était son métier. Il savait par exemple que Rhonda et Tomar s'envoyaient en l'air depuis un certain temps. Et à en juger par leurs échanges au bureau, cette relation n'était pas de tout repos. Francky n'avait jamais réussi à garder quelqu'un dans sa vie. Des femmes, il en avait connu, mais jamais la bonne. Alors il s'était peu à peu transformé en ce vieux garçon entouré de maquettes et accro à son métier de flic. Il ne s'était en réalité jamais donné la moindre chance qu'il en soit autrement. L'amour, la vie à deux, les vacances en amoureux, les projets de famille... tout ça, ce n'était pas pour lui.

— Ça va, Francky ? dit Rhonda en fronçant les sourcils.

— Ouais, c'est ce putain d'estomac.

— Tu devrais aller consulter.

— Ouais, ouais, je sais...

Francky déplia la feuille de papier qu'il tenait et la leva au niveau de sa tête.

— Retour des médecins scolaires... Le petit Hadrien Jacob présente une ecchymose importante au niveau du bras gauche. D'après la couleur, il aurait ça depuis une semaine, deux maximum. Ça correspond à ce que nous a raconté l'ATSEM.

Tomar s'était retourné vers Francky et semblait perdu dans ses pensées.

— OK donc j'ai l'impression que ce soir on va devoir te payer un coup, répondit Dino.

— Ouais, c'est comme je vous l'ai dit. Gilles Lebrun frappe le petit, il se fait larguer et bam... passage à l'acte.

— Et la silhouette du corbeau dans le métro ?

La question de Tomar avait coupé court aux excès d'enthousiasme des autres.

— Pour moi, Gilles s'est foutu sur les rails. Il lui a fallu cinq jours pour réaliser, il a pas supporté. Ton corbeau, il existe peut-être même pas. C'est peut-être juste un timbré qui se penche à son oreille ou quelqu'un qui trébuche. On en sait rien en fait, répondit Francky.

Il y eut un silence embarrassé. Personne n'aimait contredire les intuitions de Tomar mais cette affaire était cousue de fil blanc et ils savaient tous qu'il avait tendance à toujours chercher la petite bête.

— Je ne pense pas, répondit-il d'une voix atone.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? Pour que je puisse inscrire la pièce dans le dossier, il nous faut une expertise officielle.

— Je vais appeler le juge, répondit Tomar. Vous avez le dossier de Marie-Thomas Petit ?

— Ouais, mais y'a rien dedans. Rien chez nous, rien nulle part. C'est juste une fiche d'état civil, une adresse et son parcours professionnel. Basta.

— En même temps, t'as vu l'engin ? Ça a pas l'air d'être un cerveau du crime, interrompit Dino pour détendre l'atmosphère.

— Tu me le mailles, coupa Tomar.

— OK, et pour Hadrien Jacob, je fais quoi ? On déclenche la procédure d'expertise officielle et je prépare le dossier pour le juge ?

Tomar quitta son bureau pour entrouvrir le Velux et respira un peu d'air

frais. Ses hommes connaissaient bien ce petit rituel. Il le leur servait à chaque fois qu'il n'était pas convaincu.

— On attend encore un peu...

Francky fit la grimace. Il détestait quand son chef refusait d'admettre les évidences d'un dossier. C'est sans doute ce qui faisait de lui un excellent enquêteur, mais il se demandait comment quelqu'un pouvait parfois à ce point refuser de voir la vérité en face. En se retournant vers son bureau, Francky le roi des détails croisa le regard étrangement inquiet avec lequel Rhonda observait Tomar. C'était sans doute l'affaire qui la tracassait ou bien leur petit couple était en train de partir en couille. Tout fout le camp, pensa-t-il en allumant la tour de son ordinateur.

« On voit la dèche au Bangladesh », chantonnait gaiement Marie-Thomas tout en empilant une série de petits livrets scolaires dans un casier en plastique. « Jeux d’Roumains, jeux d’vilains, il est mort l’assassin », dit-elle en remettant en place sur ses oreilles l’écouteur bon marché visiblement trop petit pour sa large tignasse. La classe d’Hadrien était baignée d’une belle lumière traversant l’immense baie vitrée donnant sur la cour de récréation. Les enfants se trouvaient à la cantine, elle avait une bonne demi-heure pour remettre la classe en ordre avant que les bataillons de petits diables ne débarquent pour le reste de la journée. « Pour mater les méchants matous, j’ai dû manger des nems, car mon suc gastrique avait quelques problèmes. » Le casier ayant retrouvé sa place, Marie-Thomas fit glisser ses écouteurs autour de son cou et coupa le son de son téléphone portable. Il fallait qu’elle se concentre. Elle porta la main dans la poche de sa blouse bleue et sortit le formulaire qu’elle avait méticuleusement rempli pour vérifier que tout était en ordre. Sa demande de mutation intervenait presque huit mois plus tôt qu’elle ne l’avait prévu. Elle alternait habituellement des périodes de dix-huit mois avant de changer d’établissement, mais les événements récents la forçaient à modifier ses plans. C’était facile pour elle d’invoquer le « choc émotionnel » causé par la mort de la directrice et la disparition de Gilles. Elle n’était pas la seule à accuser le coup et bon nombre de ses collègues évoquaient la possibilité de quitter la maternelle. C’était le moment rêvé pour déposer son dossier, il passerait inaperçu, même si l’année scolaire n’était pas encore terminée. Elle avait opté pour un stylo plume et de l’encre turquoise, c’était facile à lire et ça donnait un côté enfantin et inoffensif qui pourrait appuyer son dossier. « Cette pauvre fille doit être terrorisée », voilà exactement ce qu’allait penser un rond-de-cuir quelque part dans les méandres du ministère de l’Éducation nationale. En attendant, « cette pauvre fille » vérifiait chaque champ, il fallait à tout prix éviter un oubli synonyme

de délais de traitement supplémentaires. Les flics rôdaient autour de la maternelle et, même si Marie-Thomas les avaient embrouillés avec son histoire de maltraitance, ils restaient un danger potentiel. Comment avait-elle pu en arriver là ? D'habitude ses plans se déroulaient toujours sans accrocs. Une perfection millimétrée où rien n'était laissé au hasard. C'est « matière grasse contre matière grise », disait la chanson de MC Solaar et cela résumait bien la façon dont Marie-Thomas considérait les autres. Ils n'étaient simplement pas de taille face à son intelligence. La nature ne les avait pas dotés des outils nécessaires. « Gilles, mon petit Gilles », chuchota-t-elle en repliant le formulaire pour le glisser dans son enveloppe. Elle l'avait rencontré il y a exactement sept mois, aux alentours du 15 août. Quelques semaines avant la rentrée scolaire, le personnel d'encadrement était convoqué à une réunion préparatoire à laquelle il participait en tant que superviseur des animateurs du centre aéré. Marie-Thomas l'avait tout de suite apprécié. Il était mignon avec sa petite coupe blonde, son teint un peu rouge et ses grands yeux verts. Ce qui marquait le plus chez lui, c'était ce large sourire découvrant des dents légèrement écartées qui lui donnaient l'air d'une version humaine de Pluto. Gilles aimait se déguiser, faire des tours de magie aux enfants et il n'élevait jamais la voix pour se faire respecter. Un Bon Samaritain plein de douceur et de gentillesse, avait-elle noté sur sa fiche en rentrant de la réunion. Il lui avait fallu une demi-heure pour créer le contact. Elle s'était aventurée dans les couloirs menant à la cantine et lui avait servi une tête de biche aux abois perdue dans la forêt des sept nains, c'était le genre à vouloir sauver Bambi. « Je peux vous aider ? » avait-il dit avec son sourire niais et ses dents écartées. Ça oui, il l'avait aidée, en devenant la pièce centrale de son plan. C'est lui qu'elle allait utiliser pour semer la zizanie dans le couple indigne qui s'occupait du petit Hadrien, ce petit ange tombé du ciel. Elle n'avait eu aucun mal à devenir son amie, Gilles avait un besoin pathologique de livrer ses angoisses de « père ». La naissance toute proche de son second enfant le mettait en émoi, et l'inoffensive Marie-Thomas semblait la confidente idéale. Son look de vieille fille asexuée levait toute ambiguïté, c'était la bonne copine qu'il n'avait jamais eue, la sensibilité et l'écoute féminines dont il rêvait. Ainsi Gilles commença à lui parler de son couple. Comment il ne comprenait pas toujours sa femme, comment leurs rapports charnels lui manquaient, comment il ne voulait que le bonheur de leur famille et ne savait pas toujours l'exprimer. Lentement, par petites touches, Marie-

Thomas avait exercé ses talents de suggestion mentale. Après tout il ne fallait pas refréner ses pulsions. C'était normal pour un homme de regarder d'autres femmes... Et le désir était une émotion si merveilleuse. Elle en jubilait intérieurement, elle qui n'avait jamais connu tout ça ! Et puis il y avait eu la rencontre avec Émeline Jacob à l'occasion d'une journée portes ouvertes du centre aéré. Les enfants étaient déguisés, les parents aussi avec leurs masques sociaux habituels. Gilles, le clown aux yeux clairs, adoré par les enfants, Émeline, la ballerine au corps svelte et au regard félin. Elle les avait présentés, mine de rien, en expliquant à Émeline comment Hadrien « adorait » Gilles. Elle avait créé les circonstances en les amenant à se retrouver seuls dans une salle de réserve. Ils avaient échangé quelques mots et tout s'était enclenché. Il n'avait pas fallu plus d'une semaine pour que Gilles lui parle d'Émeline et qu'elle l'encourage à ne pas « masquer ses émotions ». Comment pourrait-il être heureux s'il refoulait en permanence ses sentiments ? Elle ne lui disait pas de tromper sa femme, c'était trop grossier. Marie-Thomas se contentait de semer le doute et elle laissait faire la nature humaine. Cette nature si prévisible qui lui faisait heureusement défaut. Pour lui « rendre service », elle avait trouvé le numéro de portable d'Émeline dans le dossier d'Hadrien et avait tenté de soulager sa conscience en lui disant que la jeune mère était sur le point de divorcer. Gilles buvait ses paroles, incapable de résister à ses pulsions. Elle le manipulait comme le serpent dans *Le Livre de la jungle*. « Aie confiance »...

Quelques semaines plus tard, les tourtereaux se retrouvaient dans un hôtel discret. Elle s'était même portée garante en acceptant de servir d'alibi pour sa femme. Gilles était censé passer la soirée avec elle pour un pot entre collègues. Et puis la seconde partie de son plan avait commencé. D'abord l'appel anonyme au mari cocu. On n'a pas l'idée de ce que la phrase « votre femme vous trompe » peut générer dans la tête d'un homme. Même s'il n'est pas d'un naturel jaloux.

Le couple d'Émeline n'avait pas mis longtemps à définitivement exploser et elle avait décidé de mettre un terme à sa relation avec Gilles. Première victoire de Marie-Thomas sur cette petite garce de mère incapable. Hadrien serait bien plus heureux avec des parents divorcés, forcés de s'occuper de lui chacun leur tour plutôt que de l'ignorer collectivement. Mais le plan ne s'arrêtait pas là car, elle le savait, l'unique salut d'Hadrien était qu'on

l'arrache à cette famille pour le confier aux soins d'une institution spécialisée. Il y perdrait l'affection d'une mère, un détail insignifiant, pour gagner la rigueur et l'efficacité d'une éducation dénuée d'émotion. Marie-Thomas considérait avoir été sauvée par ce genre d'établissement, et c'est tout ce qu'elle souhaitait aux petits anges dont elle croisait le chemin. Malheureusement, le plan avait déraillé quand cet imbécile de Gilles avait décidé de serrer la gorge de la directrice. Pourquoi avait-il fait cela ? Sans doute était-ce dû à son abandon total par Émeline et Marie-Thomas. Elle ne comprenait pas ce qui avait pu le pousser à détruire sa vie de cette manière. Gilles n'était qu'un outil. Elle l'avait jeté après utilisation mais il aurait pu continuer sa vie d'outil sans foutre un tel bordel ! Elle était maintenant obligée de demander sa mutation sans avoir pu mettre en œuvre la dernière phase du plan. Des hurlements d'excitation montèrent depuis les couloirs de l'école. Les enfants sortaient de la cantine. Bientôt ils seraient tous dans la cour pour une demi-heure de récréation avant de rejoindre leur classe. La jolie tête blonde d'Hadrien allait apparaître et illuminer sa journée. Il fallait qu'elle trouve une solution pour l'arracher à sa mère, à tout prix...

GODIN. Cinq lettres orangées accrochées au sommet d'une tour perçant le mur de la nuit. Tomar était rentré plus tôt à son appartement pour travailler sur le dossier Marie-Thomas Petit et réfléchir aux événements qui bousculaient sa vie. L'hiver s'était installé d'un seul coup sur la capitale, un hiver humide et glacé qui s'incrétait dans la chair malgré tous les efforts pour se réchauffer. Tomar détestait le froid, il avait branché trois chauffages électriques d'appoint pour compléter le réseau central de l'immeuble. Cette frilosité malade faisait toujours sourire Ara qui s'amusait à lui rappeler ses origines : « Tu es un enfant du désert, mon fils, tu appartiens au peuple des caravanes. » Ce peuple d'apatrides éternellement en guerre pour la reconnaissance de leur nation lui avait toujours semblé être une origine exotique lointaine qui ne le concernait pas réellement. C'est vers la trentaine que la nécessité d'en savoir un peu plus sur ses racines s'était fait sentir. L'histoire des Kurdes, Tomar l'avait apprise dans les livres et par la bouche de sa mère lorsqu'elle daignait évoquer le passé. En se plongeant dans la culture de ses ancêtres et leur lutte, il avait compris qu'aucun combat n'était jamais gagné sans espoir. Cela l'avait aidé un temps à mener les siens. Alors que la nuit tombait sur la ville, il se souvenait des paroles de la comptine qu'Ara lui chantait pour l'endormir lorsqu'il était enfant.

Que tes yeux ne soient jamais sombres.

Dors mon enfant chéri, dors !

Que le désert et la plaine soient ton doux oreiller.

Dors mon enfant chéri, dors !

Ferme un moment tes doux yeux sur ce monde.

Tu es la lumière de mes yeux, l'âme de mon corps,

Tu es ce que j'ai de plus précieux au monde.

*Dors mon enfant, tu feras bientôt un beau voyage,
Et tu seras guidé par les ailes des anges.
Dors mon enfant, il est trop tard.
La nuit est ténébreuse et le monde est aussi dur
[que la pierre.*

Ces mots simples prononcés par une mère aimante avaient été son seul soutien face à l'obscurité et au froid du labyrinthe. Mais ils n'avaient pas pu le protéger de la bête. Qui l'aurait pu ?

L'appartement était plongé dans le noir. Seul l'écran de son ordinateur portable pulsait une lumière froide sur son visage. Tomar relisait le rapport rédigé par Francky. Bien étrange femme que cette Marie-Thomas Petit. Au premier abord, elle semblait quelconque, simple employée sans histoires menant une vie normale et bien réglée. Mais en y regardant de plus près, Tomar avait remarqué que la maternelle de Fontenay était le troisième établissement scolaire qu'elle fréquentait en quatre ans. Deux demandes de mutation consécutives avec un espacement de dix-huit mois, une régularité d'horloge suisse. Ce genre de mutation n'avait rien d'anormal en soi, c'était le lot de nombreuses administrations, mais dans les deux cas, la demande venait d'elle et intervenait le même jour du même mois. Simple hasard ou calcul, cela rendait Marie-Thomas Petit un poil plus intéressante qu'elle ne voulait le laisser percevoir. Et puis il y avait leur entretien dans le bureau du groupe Alvarez. Outre son accoutrement improbable et son physique de catcheuse, elle dégageait quelque chose d'étrangement faux. Tomar avait un don pour capter les émotions cachées. On pouvait appeler ça un sixième sens de flic ou une sensibilité exacerbée, mais cela lui était bien utile lors des auditions et des interrogatoires. Dans le cas de Marie-Thomas, il n'avait rien senti. Mais pas un « rien » normal comme quelqu'un qui témoigne sans avoir quoi que ce soit à se reprocher. Un rien abyssal ! Rien ne se dégageait de cette femme. Ni peine, ni compassion, ni douleur, ni peur, ni anxiété, rien de rien ! Elle était posée là comme un corps mort sur une table de légiste. Cette image désagréable ne l'avait pas quitté tout le temps de l'audition. Marie-Thomas Petit était un cadavre ambulante, un corps sans chaleur. C'était mince mais ça méritait de s'y attarder.

Tomar n'avait guère d'espoir mais il avait tout de même pris rendez-vous

avec les directrices de ses deux établissements précédents. Une fois ce doute levé, il pourrait classer l'affaire et passer à la suivante. C'est ce que voulaient Francky et tous les membres du groupe. Ça finirait sans doute par arriver.

Il y eut un bruit de sonnette et quelques coups frappés. Tomar baissa l'écran de son portable, traversa le salon, se pencha jusqu'à l'œilleton et ouvrit la porte. Rhonda se tenait dans la semi-obscurité du couloir, ses cheveux au carré ébouriffés sous l'effet de l'humidité. Son visage était tendu et elle faisait un effort visible pour sourire.

— Ça va ? Je ne te dérange pas ? dit-elle d'une voix douce.

— Pas du tout, répondit Tomar en lui faisant signe d'entrer.

Ils traversèrent la pièce sans un bruit et Tomar rejoignit la cuisine américaine qui occupait le fond du salon. Sur le plan de travail en Formica, un gros bidon en plastique noir de protéines « ISO » que Tomar prenait après chaque entraînement, une corbeille de fruits bien garnie et un pack de bouteilles d'eau témoignaient de son régime quotidien. Tomar attrapa deux mugs pendus à des crochets métalliques au-dessus de l'évier et fit un signe de tête en direction d'une machine à expresso.

— T'en veux un ?

— Non ça ira, j'ai eu ma dose au bureau.

Rhonda contemplait le ballet des voitures sur le périphérique. Il était presque 19 heures, l'enfer ordinaire de tout automobiliste parisien tentant de rentrer chez lui.

— Tu dormais ? finit-elle par dire avec un ton embarrassé.

— Non, je bossais sur le dossier Petit. La nuit est tombée d'un coup.

— Tu ne me demandes pas pourquoi je suis là ?

— J'imagine que tu vas me le dire.

Rhonda tournait autour du pot de manière inhabituelle. Tomar n'avait aucune idée de ce qui pouvait la tracasser, mais il sentait que c'était du sérieux. S'il s'agissait de leur couple, il s'attendait au pire. Peut-être qu'elle en avait marre de son incapacité à clarifier la situation.

Tomar se servit une tasse de café brûlant et vint la rejoindre à la fenêtre du salon. Elle fixait toujours la ville et parla sans le regarder.

— Robert Müller, ça te dit quelque chose ?

Souffle court, il n'avait pas vu le coup venir.

— C'est l'enculé qu'on a serré et que le juge a laissé sortir, répondit-il pour donner le change.

— C'est le dossier sur lequel Alvarez bosse en ce moment. Le mec qu'on a retrouvé avec la mâchoire démontée dans la forêt de Montmorency.

— Tu veux quand même pas que je pleure.

Rhonda se retourna d'un coup et planta son regard dans celui de Tomar. Il pouvait y lire de la colère.

Elle savait pour Bob et sa petite expédition dans les bois. Comment ?

— Te fous pas de moi, Tomar.

Il la fixait sans répondre. À quoi bon nier face à ces iris d'acier trempé. Rhonda n'était pas du genre à se laisser embrouiller par quelques pirouettes. Et puis Tomar sentait qu'il y avait autre chose. Elle ne lui laissait aucune porte de sortie, même pas le bénéfice du doute. Elle n'avait pas encore abattu toutes ses cartes...

— L'autre jour, j'ai un peu traîné dans les bureaux du cinquième et tu sais ce que j'ai trouvé dans un sac à scellé ? Ton couteau, Tomar, ton putain de couteau avec le cercle et l'étoile.

Bingo ! Voilà d'où lui venait son assurance. Tomar se dit qu'il était bien imprudent de ne pas avoir vérifié sa ceinture en rentrant de sa petite expédition nocturne. À croire qu'il voulait se faire choper.

— Des couteaux comme ça y'en a plein.

— Avec le symbole du Kurdistan gravé à la main, je ne crois pas. Qu'est-ce que t'as foutu, bordel ? C'est toi qui as fumé Müller ?

Tomar baissa les yeux et ne répondit rien. Si elle lui demandait tout de suite de lui montrer son couteau, il serait définitivement confondu. Il ne pouvait pas imaginer que cette idée n'était pas dans sa tête. Peut-être simplement qu'elle ne voulait pas y croire...

Il pensa au visage désarticulé de Bob lui répétant « tu vas avoir de mes nouvelles, mon pote ». C'était donc ça que cet enfoiré avait voulu dire.

— Alors c'est quoi l'histoire ? Le juge nous plante, et tu fais justice toi-même ? Tu sais ce que tu risques ? C'est un putain d'homicide volontaire avec préméditation et, d'après le dossier, tu l'aurais même torturé !

Il y eut un long silence. Tomar continuait à fixer le sol sans desserrer la mâchoire.

— Mais dis quelque chose, merde ! T'es pas au-dessus des lois, tu peux pas faire ça. Notre métier c'est de coincer des ordures, pas de les supprimer ! Qu'est-ce que je fais maintenant ?

Elle avait terminé sa phrase avec des accents de détresse, et Tomar sentit une émotion intense l'envahir en recevant cette preuve d'amour. Rhonda n'était pas là simplement pour l'avertir, elle était là par amour. Il aurait voulu tout lui révéler mais les mots restaient bloqués au fond de sa gorge. La mettre dans la confiance, c'était la rendre complice.

— Fais ce que tu dois faire, dit-il en relevant la tête.

Rhonda se rapprocha de lui et le prit par les épaules dans un geste de tendresse. À la lueur de la lune, il crut voir ses yeux briller.

— Si je parle, ils te plantent. Tu sais que les juges aiment pas les flics ripoux. La presse va te lyncher, ça va être une tuerie !

— Je ne suis pas un ripou.

— T'as tué un homme, Tomar, tu l'as battu à mort. C'est pire.

— Je ne l'ai pas tué, dit-il en se dégageant.

Rhonda resta plantée là quelques minutes, le visage blême, les lèvres serrées. Tomar la trouva belle. Cette fille comptait pour lui et il n'arrivait pas à lui donner toute la place qu'elle méritait dans son cœur. Et maintenant, il s'enfonçait dans le mensonge et semblait dans un abîme dont il ne sortirait jamais. Il allait la perdre en même temps que le reste.

— Tu expliqueras ça au juge, dit-elle en rejoignant l'entrée de l'appartement.

Avant de claquer la porte, elle eut un dernier regard vers son amant. Dans la pénombre, il ressemblait à une bête traquée et infiniment triste.

Tomar attendait dans la salle du café Le Marly à Neuilly-sur-Seine. C'est dans cette banlieue chic collée au XVII^e arrondissement de Paris que Marie-Thomas Petit avait été affectée précédemment. La directrice de l'école maternelle du Roule n'avait pas caché sa surprise de voir un commandant de police lui poser des questions sur une de ses anciennes collègues. Elle lui avait transmis le peu d'informations qu'elle possédait sur la jeune femme, considérée comme une aide irréprochable par son comportement et ses qualités professionnelles. Devant l'insistance de Tomar, elle avait accepté de communiquer ses coordonnées téléphoniques aux enseignants. Le résultat ne s'était pas fait attendre et Tomar avait reçu un appel le jour même d'une certaine Élodie Katz, institutrice en moyenne section. Au son de sa voix, Tomar avait immédiatement compris qu'elle était mal à l'aise et lui avait proposé de la rencontrer en dehors de l'établissement. « Elle a fait quelque chose de grave ? » avait-elle demandé d'une voix hésitante. Tomar l'avait rassurée en prétextant une simple enquête de routine pour clôturer un dossier qui ne la concernait pas directement. En comprenant que son témoignage ne ferait pas l'objet d'une procédure officielle, la jeune institutrice s'était détendue et avait accepté de le rencontrer dans ce café du centre-ville. Élodie Katz devait avoir tout juste une trentaine d'années, de longs cheveux châtons dont les mèches partaient en larges boucles et des lunettes rondes qui lui donnaient l'air d'une gamine studieuse. Elle portait un jean délavé, une veste bleu clair et une large écharpe en laine lui recouvrant les épaules. Il était tout juste midi lorsqu'elle poussa la porte du café et les premiers clients du restaurant commençaient à entrer pour déjeuner et déguster l'aligot inscrit au menu du jour. Tomar lui fit un signe et elle avança d'un pas souple jusqu'à sa table.

— Bonjour, je suis Élodie, dit-elle en lui serrant la main avec une poigne étonnamment ferme.

— Tomar Khan. J'espère que ce rendez-vous ne bouscule pas trop votre emploi du temps.

Elle ne répondit pas tout de suite et s'assit face à Tomar en le scrutant du coin de l'œil.

— Pas du tout, je suis en pause.

— Vous voulez boire ou manger quelque chose ?

— Un thé vert, ce serait bien.

Une odeur de friture envahissait la salle. Tomar se retourna vers un serveur en complet noir et passa la commande. Il nota à peine la moue du garçon de café déçu que ses clients ne consomment pas plus et mobilisent une table à l'heure du déjeuner. Cela faisait partie des codes de la vie parisienne.

— D'abord merci d'avoir accepté de me parler, reprit-il sur un ton rassurant.

— C'est normal, vous êtes de la police.

Elle avait prononcé ces mots simplement, sans aucune arrière-pensée.

— Et je veux vous confirmer que votre témoignage ne fera l'objet d'aucun procès-verbal. Je ne vous citerai pas dans mon enquête.

— Oh ! Vous savez, moi, je m'en moque. C'est la directrice de l'école qui ne tient pas à ce que la police entre dans l'établissement. Elle veut éviter tout scandale.

— Et pourquoi est-ce qu'il y aurait un scandale ?

Elle baissa les yeux quelques secondes avant de répondre.

— Justement, parce qu'il y en a eu un gros l'année passée.

La petite lumière rouge s'alluma à nouveau quelque part dans le crâne de Tomar. Depuis leur rencontre dans les bureaux d'Alvarez, il était persuadé que Marie-Thomas cachait quelque chose. Se pouvait-il qu'il ait vu juste ?

— Racontez-moi ça.

— En fait, il n'y a malheureusement pas grand-chose à dire. La maman d'un des élèves de ma classe s'est suicidée pendant l'année scolaire... Elle s'est pendue dans les toilettes de l'école.

— Et il y a eu une enquête ?

— La police est venue mais il n'y a pas eu de suites. Elle avait laissé une lettre expliquant son geste. On n'a pas été mis au courant de tout mais il y

avait des rumeurs...

— Quel genre de rumeurs ? répondit Tomar en notant mentalement chaque parole prononcée par la jeune femme.

— Il paraît que son mari était impliqué dans une affaire de pédophilie. Lorsque la mère l'a appris, elle n'a pas supporté.

— Mais pourquoi dans l'école ? Au milieu des enfants ?

— Elle venait chercher son fils, le petit Timéo... Elle est allée aux toilettes et...

Le serveur les interrompit en déposant les commandes sans aucune délicatesse en même temps que l'addition et reprit son chemin vers des clients plus intéressants. Tomar but une gorgée et laissa le temps à Élodie de se servir une tasse.

— Mais quel rapport avec Marie-Thomas Petit ?

— Je ne veux surtout pas que vous pensiez que je l'accuse de quoi que ce soit. C'est juste pour vous expliquer la raison pour laquelle la directrice n'a pas envie de vous voir entrer dans l'école. L'établissement a mis presque une année à se remettre de cette tragédie.

— Bien sûr. Et qu'est-il arrivé au petit Timéo ?

— Je crois qu'il a été placé dans une famille d'accueil pendant quelque temps... Je ne sais pas exactement.

— Marie-Thomas Petit le connaissait ?

— C'était l'ATSEM titulaire de sa classe. Elle le connaissait très bien et sa maman aussi... On a tous nos chouchous vous savez. Je pense que Timéo était le sien étant donné la manière dont elle lui parlait.

— C'est-à-dire ?

— Je me souviens de l'avoir entendue plusieurs fois l'appeler « mon ange » ou quelque chose du genre. Vous savez, il peut arriver à n'importe quel enseignant de dire ça à un enfant, c'est assez courant, mais Marie-Thomas le réservait exclusivement à Timéo.

— Et c'est pour ça que vous m'avez appelé ?

Les yeux d'Élodie se voilèrent. Il y avait quelque chose de douloureux qui pulsait quelque part et qui demandait à sortir.

— Non, répondit-elle légèrement émue. Je vous ai appelé parce que j'ai eu un... différend... avec elle.

Tomar ne répondit rien. Il sentait qu'elle était en train de reprendre son sang-froid. Ce qu'elle s'apprêtait à lui révéler évoquait un événement émotionnellement intense.

— En fait, j'ai travaillé dans sa classe pour remplacer une collègue qui était malade et devait s'absenter plusieurs jours par semaine pour ses soins. Il n'y avait qu'une petite vingtaine d'enfants à encadrer et l'école n'avait pas suffisamment d'ATSEM pour en faire bénéficier chaque enseignant. Alors j'ai proposé à la directrice de déplacer Marie-Thomas dans une autre classe plus fournie... C'est là que ça a commencé.

Ses yeux se mouillèrent. Le timbre de sa voix se modifia légèrement alors que les gouttes commençaient à couler le long de ses joues.

— Qu'est-ce qui a commencé, Élodie ?

— Les harcèlements... D'abord sur mon portable. Des dizaines d'appels, le jour et la nuit, sans jamais aucun message.

— Et vous avez essayé de répondre ?

— Oui mais personne ne parlait... J'entendais juste une respiration mais pas un seul mot.

Elle tira la serviette en papier de sous sa tasse pour s'essuyer les yeux. La lumière rouge s'était transformée en une alerte tonitruante alors que les choses commençaient à se lier dans l'esprit de Tomar. Marie-Thomas Petit, la vieille fille bien sous tous rapports, ressemblait de plus en plus au prédateur qu'il avait cru apercevoir pendant les auditions. Un squalo qui s'en prenait à tous ceux qui se trouvaient sur son chemin et Élodie en avait fait les frais.

— Ensuite j'ai eu l'impression qu'on me suivait le soir.

— Vous avez vu quelqu'un ?

— Non jamais. Juste une sensation de malaise, comme si on m'épiait en permanence. Et il y a eu les coups...

— On vous a agressée ?

— Elle venait sonner à mon Interphone en pleine nuit et un soir, elle est même allée jusqu'à monter cogner à ma porte.

— Vous dites « elle ». Vous pensez que c'est Marie-Thomas ?

— J'en suis certaine.

— Pour cette histoire de changement de classe ? Ça paraît disproportionné.

Il fallait absolument la forcer à se justifier pour qu'elle puisse tout lui révéler dans les moindres détails.

— À cause de Timéo, son Timéo, son ange immaculé. En la changeant de classe, je la privais de sa présence, elle a voulu me le faire payer.

Élodie lâcha sa tasse qui se renversa sur la table. Le liquide coula sur le sol du restaurant.

— Je... je suis désolée.

— Ce n'est rien, répondit Tomar en lui souriant.

— Vous pensez que je suis folle ? Que je me fais des idées ?

— Je pense que vous avez eu très peur. Que cette histoire est encore très sensible pour vous. Mais peut-être que ce n'était pas elle qui...

Élodie se pencha vers l'avant et prit la main de Tomar en lui coupant la parole d'un ton soudain plein de vigueur.

— C'est elle ! Cette femme est mauvaise. Je l'ai vu dans ses yeux tous les matins quand je rentrais dans la classe. Elle voulait ma mort...

Tomar ne répondit rien. Le thé brûlant continuait à couler sur le sol du café. Une fraction de seconde, il imagina des gouttes de sang perlant le long d'un quai de métro. Il se demanda si Gilles Lebrun avait lui aussi pensé que Marie-Thomas était mauvaise avant de se jeter sur les rails. Le témoignage d'Élodie confirmait ses intuitions : Marie-Thomas Petit devenait son suspect principal. Même s'il n'y avait encore rien qui la reliait au meurtre de l'institutrice, il savait qu'elle y était liée d'une manière ou d'une autre. En soulevant la pierre, il venait de découvrir une autre ligne de mort. Peut-être que ça ne s'arrêtait pas là... La poche de sa doudoune militaire vibra et Tomar saisit son portable. Une petite bulle SMS était apparue sur son écran d'accueil.

Berthier : C'est maintenant ou jamais.

Des barres d'immeubles en béton de dix étages réparties en toiles d'araignée le long de larges rues plantées d'arbres. La cité-jardin de cette petite banlieue de Seine-Saint-Denis n'était pas la plus laide, ni la plus délabrée des environs. La zone pavillonnaire qui composait le centre de la toile pouvait même donner l'illusion d'un havre de paix où il faisait bon vivre. Pourtant, en parcourant la vingtaine de kilomètres qui séparait la très bourgeoise Neuilly de ce quartier des abords de Stains, Tomar savait qu'il changeait complètement de territoire. Le nord de Paris était historiquement le berceau de tous les trafics qui pourrissaient la vie des riverains et des flics. C'était un terreau fertile pour la petite délinquance qui pouvait verser plus tard dans la criminalité en débordant sur des zones plus vastes. Berthier lui avait donné rendez-vous au pied d'une barre HLM et l'attendait dans sa voiture, une antique Volvo Rolling 1980 qu'il entretenait amoureusement. Tomar avait garé sa Triumph sous un vieux chêne aux branches dégarnies. Habituellement, il aurait pris le temps d'installer le U de sécurité mais il valait mieux la laisser sans, au cas où leur départ serait un peu précipité. Il remit en place le large sac en toile noire qu'il tenait en bandoulière et parcourut la dizaine de mètres qui le séparait de la voiture de Berthier.

— T'as apporté ce que je t'ai demandé ? aboya Berthier de sa voix de baryton.

Tomar ouvrit le sac en toile et écarta les glissières pour dévoiler deux fusils à pompe Brenneke calibre 12 et une pince-monseigneur.

— Tu les as pris où ?

— Dans le placard de la BAC.

— OK...

Berthier portait un treillis noir, un pull à col roulé et son manteau en laine dont il avait remonté le col. Le parfait costard du braqueur.

— Qu'est-ce qu'on fout là, Berthier ? C'est quoi ces conneries ? questionna Tomar en le regardant visser son bonnet de docker au sommet du crâne.

— On a besoin de cet argent. On peut pas laisser ce connard nous tenir par les couilles, et on va pas le buter. OK ?

Tomar acquiesça de la tête sans décoller les lèvres. C'est pourtant pas l'envie qui lui manquait de faire définitivement fermer sa gueule à ce connard de Jeff.

— Alors j'ai trouvé où on pouvait se servir sans que ça manque à personne : une planque de deal, dit-il avec son sourire en coin tout en lissant les poils de son bouc.

— T'es fou ? C'est pour ça que tu m'as demandé de sortir l'artillerie ? Va y avoir de la casse, Berthier.

— Pas si on se la joue discret. Tu sais que j'ai encore des potes aux stup. Ici, c'est peinard. Un vrai petit paradis pour les caïds qui se mettent au vert. Pas de chiens de garde, personne qui chouffe, on a juste à entrer et à ressortir.

— C'est quoi le plan ?

— Tu vois l'immeuble en face ? dit-il en pointant son doigt vers un bloc de béton de deux cents mètres de long, tagué jusqu'aux fondations, avec dix étages d'appartements en « loyers modérés » où les familles s'entassaient sans grand espoir de lendemain. Y'a une cave avec un box qui sert d'entrepôt. C'est là que les caïds du coin mutualisent leur matos.

— Y'aura que des calibres ! On s'en tape.

— Y'a une caisse aussi. Ils s'en servent pour les pourboires. Cinquante mille boules, c'est un pourliche pour eux.

Tomar ne dit rien. Il savait que Berthier avait raison. L'argent généré par le trafic d'armes ou de stupéfiants avait de quoi donner le vertige aux fonctionnaires les plus intègres. Tellement de cash circulait qu'ils ne savaient plus où donner de la tête.

— On vole un connard pour donner le fric à un autre connard. J'suis pas bouddhiste mais à mon avis, niveau karma, on s'en tire pas mal, dit son mentor en dévoilant ses dents de vieux renard.

— Niveau karma peut-être mais si ça chauffe on fait quoi ? On va pas défourailler dans tous les coins, répondit Tomar pas vraiment convaincu.

— On doit pas tirer une seule cartouche. Au pire, on casse quelques dents mais ça, c'est pas grave... ça repousse.

Berthier avait l'air sûr de lui. Il le fixait maintenant avec ce regard intense qu'il avait toujours dans les moments décisifs.

Tomar poussa un long soupir. C'était risqué. À la moindre embrouille, ils allaient se retrouver avec tout le quartier sur le dos. Mais d'un autre côté, il savait que Jeff ne reculerait devant rien pour avoir son argent. Et pour l'instant, il ne pouvait pas le laisser approcher de Goran. Il s'occuperait de son cas plus tard, à sa manière. Il échangea un long regard avec Berthier, dont les yeux sombres semblaient plus pétillants que jamais.

— Bon, OK, on y va, dit-il en fermant la glissière de son sac.

— Par là, c'est à droite.

Berthier tenait un bout de papier sur lequel il avait dessiné le parcours qui devait les mener jusqu'à la planque. Les caves de la résidence se composaient d'un réseau de couloirs étroits reliés à une grande galerie centrale ouvrant l'accès aux cages d'escalier des différents blocs d'immeubles. Le sol et les murs en béton donnaient l'impression d'évoluer dans une prison désaffectée et insalubre. Ils étaient entrés par un bâtiment dont Berthier possédait le badge d'accès et la clef. Encore un cadeau de son « pote » des stup. Ce genre de planque était bien connu des services de police. Un voisin ou un concurrent était toujours prêt à balancer. Des caves truffées d'armes ou de dope, il y en avait des dizaines en région parisienne. Le souci n'était pas de les localiser mais de mettre en place les moyens juridiques et opérationnels pour en saisir le contenu. L'état d'urgence instauré après les attentats de novembre facilitait bon nombre de procédures, mais le gros des moyens était mobilisé sur les filières terroristes et les caïds du banditisme avaient encore les coudés franches.

— T'es sûr qu'il a pas bougé son matos d'endroit ? demanda Tomar en scrutant la carte.

— Les infos sont censées être fraîches. On tourne là.

Ils étaient arrivés à un nœud de couloirs. Ils prirent celui de droite et se retrouvèrent dans un cul-de-sac où deux portes se faisaient face.

— C'est celle de droite, dit Berthier en pointant une épaisse porte en acier.

— Putain, c'est du blindé.

— T'inquiète.

Berthier posa un genou à terre et ouvrit le sac à dos noir qu'il portait sur les épaules depuis le début de leur expédition. Il sortit une petite caisse en

plastique à l'intérieur de laquelle se trouvait une visseuse et trois batteries de rechange.

— On va faire un bruit de dingue.

— On s'en fout. On a croisé personne de toute façon.

Berthier n'avait pas tort. Ce genre d'endroit était rarement fréquenté par les résidents, inquiets des trafics qui pouvaient y avoir lieu. Tomar alla se poster à l'angle du couloir pour faire le guet pendant que Berthier vissait un foret sur le disque. L'opération mit à peine cinq minutes, le temps de percer le canon de la serrure et de le faire sauter. La lumière se coupa net et Tomar dut quitter son poste pour trouver un interrupteur et relancer le minuteur. Il y eut un cliquetis lorsque l'arrière de la serrure tomba sur le sol de la cave et la porte s'ouvrit d'un coup.

— C'est peut-être un caïd quand il s'agit de dope mais niveau protection, c'est un naze. Pas de bouclier, pas de protection de cylindre, le truc le plus facile à percer.

— Où est-ce que t'as appris à faire ça ?

— Où, tu crois ? Dans la Grande Maison.

Tomar sourit en venant rejoindre Berthier pendant qu'il rangeait son matériel. Il serrait la crosse de son fusil bloquée contre sa poitrine, le doigt crispé contre la détente, prêt à toute éventualité. À l'intérieur de la cave, on avait entreposé un amoncellement de cartons et de caisses en bois. Tomar utilisa la pince pour faire sauter le cadenas d'une des caisses et découvrit un plein chargement d'armes de guerre : kalachs, fusils à pompe et une flopée de 9 mm. Cet endroit servait de dépôt à tout un réseau et la plupart de ces armes devaient être impliquées dans des affaires liées au banditisme. Ils avaient à faire à un gros poisson. C'est trop facile, pensa-t-il.

— Faudra quand même dire aux gars de la BRB de venir ratisser. Ça commence à puer sévère, lança Berthier en poussant une pile de cartons pour accéder à un coin de la cave. Voilà ce qu'on cherche !

Il était face à un râtelier en acier fermé par un cadenas à code.

— Passe-moi la pince.

Tomar s'exécuta et le cadenas explosa sous la puissance des mâchoires. Berthier souleva le couvercle pour découvrir une longue rangée de billets de cinquante euros.

— Y'en a au moins pour cent mille.

Il ouvrit son sac et commença à empiler les liasses.

Les armes, l'argent, tout était à leur portée comme des jouets sous un sapin de Noël. Tomar ne pouvait se résoudre à imaginer que cette caverne d'Ali Baba ne possède pas un minimum de protection. Il scrutait le moindre recoin à la recherche du détail qui allait transformer le conte de fées en cauchemar. C'est alors que son pied buta contre une petite plinthe en plastique en bordure de la porte. En se penchant, il s'aperçut que deux vis de fixation avaient sauté et il passa ses doigts derrière la baguette pour la décrocher du mur. Un épais câble électrique camouflé par la plinthe passait au niveau du sol. Une alarme se déclencha dans sa tête alors qu'il déplaçait les cartons pour suivre le parcours de la plinthe jusqu'à l'angle opposé où se trouvait Berthier. À cet endroit précis, la baguette montait à angle droit le long du mur vers le plafond. Tomar remarqua alors un caisson en bois qui courait sur toute la longueur et qu'on avait peint en gris pour qu'il se confonde avec le béton armé. Il monta sur une caisse pour pouvoir l'atteindre et utilisa la pince pour faire sauter une latte dans laquelle on avait percé un trou d'à peine quelques centimètres de diamètre. À l'intérieur du caisson se trouvait une caméra fixée par deux crochets métalliques. L'œilleton noir était braqué sur eux.

— On va avoir de la visite, dit Tomar en arrachant le fil électrique.

Berthier avait rempli son sac à dos jusqu'à la gueule avant de venir rejoindre Tomar qui se trouvait accroupi à l'angle du couloir. Ils n'avaient pas échangé un mot depuis la découverte de la caméra. Leurs gestes étaient devenus plus rapides, plus efficaces.

— Avec un peu de chance, ils sont pas rivés devant leur écran, dit Berthier à voix basse.

Pour toute réponse, ils entendirent un bruit sourd de porte et des pas de course qui se dirigeaient vers eux.

— Y'a une autre sortie ? questionna Tomar sans quitter le couloir des yeux.

— Aucune. Faut passer par où on est entré.

Il y eut un long silence et Berthier vérifia une ultime fois la chambre de son fusil à pompe.

Tomar sentit une montée d'adrénaline lui parcourir l'échine. Il eut l'impression que tous ses sens se décuplaient, comme au début d'un combat sur le ring. Seulement, cette fois, c'est sa vie et celle de son mentor qui allaient peser dans la balance. Leurs assaillants avaient eu tout le loisir de les observer. Ils savaient qu'ils n'étaient que deux et ils allaient se retrouver en sous-nombre face à une bande de trafiquants bien armés. Ça se présentait mal.

— On tire en dernier recours, dit Berthier en faisant un signe de tête à Tomar.

La lumière du couloir se coupa, et ils en profitèrent pour s'élancer dans le noir. Quelque part dans le dédale des galeries, les bruits de pas stoppèrent immédiatement. Leurs poursuivants devaient être à la recherche d'un interrupteur. Tomar en profita pour parcourir le plus de distance possible vers ce qu'il pensait être l'accès au couloir principal. De là, ils avaient une vingtaine de mètres à faire pour rejoindre la porte la plus proche. La cave

était plongée dans une obscurité profonde. Seules quelques pointes de lumière perçaient par des grilles d'aération donnant sur l'extérieur au niveau du sol. Tomar sentait la présence de Berthier qui lui emboîtait le pas sans perdre le contact. Il y eut un bruit de raclement et il arrêta sa progression pour évaluer le danger. Au jugé, il n'avait pas couvert suffisamment de distance pour se retrouver au corps à corps. Une lumière bleutée semblait couler du plafond à une dizaine de mètres sur sa gauche, sans doute au bout d'une des galeries transversales qu'ils avaient dépassées. Tomar fixait l'étrange halo bleu comme hypnotisé. Le temps se figea, et il aperçut la silhouette du gamin se dessiner dans la lumière. Il était debout, immobile, et le dévisageait avec des yeux brillants. Tomar eut une sensation de vertige, était-il en train de rêver ? Était-il réellement dans cette cave de la banlieue parisienne ou bien dans le labyrinthe qui hantait ses nuits ? Ce même lieu dans lequel il avait été martyrisé toute son enfance. Le froid et la peur commencèrent à s'insinuer, mais il les rejeta de toutes ses forces. Il ne fallait pas qu'il craque. Pas maintenant.

La lumière des plafonniers illumina soudainement le couloir et la silhouette du garçon disparut.

— Qu'est-ce que tu fous ? chuchota Berthier.

Il lui fit un signe de tête vers l'avant et ils reprirent leur progression jusqu'au croisement qui leur permettrait de rejoindre la galerie principale. Et puis au bout de quelques pas, ils se figèrent en totale synchronisation et échangèrent un regard tendu. Ils venaient d'entendre un très léger frottement sur le sol en béton de la cave. Ça provenait du couloir à quelques mètres d'eux, et c'était sans aucun doute possible les pas volontairement étouffés de leurs assaillants. Ils allaient se retrouver nez à nez dans la galerie principale. Berthier quitta sa position contre le mur pour traverser en direction d'un couloir transversal. Ils se postèrent tous les deux dans l'encadrement d'une porte de cave et pointèrent leurs armes vers l'endroit qu'ils venaient de quitter. Les pas se rapprochèrent et quatre hommes, dont deux au moins étaient armés de pistolets mitrailleurs, firent leur apparition. Ils eurent à peine le temps de les apercevoir quand l'un d'entre eux tourna la tête vers Tomar. Il devait avoir tout juste vingt ans et portait un sweat à capuche gris et un pantalon de jogging. Son visage se pétrifia dans un rictus d'étonnement à l'instant même où la lumière du couloir se coupait à nouveau. Il y eut un

moment de stupeur, et le gamin pressa la détente de son arme. Plusieurs flammes blanches très courtes illuminèrent le couloir. Il tirait au jugé, sans savoir réellement où ses cibles pouvaient se situer. Tomar se jeta à terre en espérant que Berthier ait eu le temps de faire la même chose.

« Ils sont là, putain ! » hurlait le gosse au pistolet-mitrailleur sans pouvoir montrer la direction à ses camarades. Il y eut un mouvement de panique dans le groupe et Tomar les entendit piétiner. Il avait réussi à éviter cette première salve mais il savait que si la lumière revenait, ils n'auraient pas de deuxième chance. Il se redressa sur ses genoux et sans hésiter se mit à courir vers le groupe. Le choc fut violent alors qu'il heurtait de plein fouet un corps anonyme au niveau de l'abdomen, le projetant contre le mur de la galerie. Une silhouette bougea sur le côté et il y eut une déflagration dans sa direction. Un des hommes hurla de douleur. Tomar se retourna vers ce qu'il pensait être l'accès au couloir principal et sentit une présence contre lui. Sans réfléchir, il lança un crochet court au niveau de l'estomac et percuta l'acier d'une arme. La violence de son coup lui arracha la peau des phalanges et le flingue vola des mains de son propriétaire. Tomar remonta au niveau du visage par un rapide uppercut et heurta une mâchoire qui se brisa sous l'impact.

« Putain ! putain ! » cria un autre homme derrière lui alors que celui qui lui faisait face s'écroulait au sol. Tomar s'accroupit et tenta d'apercevoir la silhouette de Berthier dans le halo de lumière bleue. Il n'était plus là. Avait-il été touché par la première salve ?

La lumière se ralluma d'un coup et Tomar se rendit compte qu'il se tenait accroupi au milieu du chaos qu'il venait de produire. Le gamin en jogging et sweat à capuche était adossé au mur et se tenait la jambe en hurlant, deux autres étaient K-O, étendus sur le sol. Le dernier se tenait à trois mètres de Tomar proche d'un interrupteur. Il pointait vers lui le canon de son PM.

— Je vais te fumer, connard, furent les derniers mots qu'il eut le temps de prononcer avant que Berthier ne surgisse du couloir pour le percuter au visage avec la crosse de son fusil.

Son crâne heurta le mur en béton et il s'effondra comme un sac. Tomar avait la main droite en sang et une douleur violente pulsait dans son épaule.

— Tu vois que j'avais raison, pas une cartouche ! dit Berthier en lui tendant la main pour l'aider à se redresser.

Agitation maximum dans les locaux du 36. Des collègues belges venaient de loger un groupe de suspects potentiellement impliqués dans les attentats parisiens. Les enquêteurs de la brigade antiterroriste s'apprêtaient à partir sur place pour leur prêter main-forte. Un camion de BFM TV attendait déjà sur le quai des Orfèvres pour tenter de capter quelques images de leur départ. Le travail des policiers se compliquait considérablement depuis que l'information « en continu » était devenue la norme. Plus moyen de travailler dans l'ombre en gérant le flux médiatique, il fallait livrer minute par minute le moindre détail des enquêtes au risque de compromettre leurs sources. Mais l'œil avide des caméras était braqué vers la menace terroriste, et les crimes de droit commun n'intéressaient plus les journalistes. Rhonda montait énergiquement les marches du quatrième étage pour rejoindre le bureau du groupe. Depuis sa discussion avec Tomar, les choses se bousculaient dans sa tête. Le couteau au manche gravé était maintenant dans le coffre à scellés du dernier étage et il y resterait tant que l'enquête du groupe Alvarez serait en cours. Elle connaissait bien les gars du groupe, ils n'abandonneraient pas facilement. Ils avaient forcément relevé des empreintes sur le manche et la seule chose qui sauvait Tomar c'est qu'il était flic donc absent du FAED, le fichier automatisé des empreintes digitales. Mais s'il avait été suffisamment stupide pour perdre son couteau, il avait pu laisser d'autres traces et les gars finiraient par tomber dessus, ce n'était qu'une question de temps. Rhonda croisa un collègue qui lui fit la bise et elle échangea quelques mots en mode pilotage automatique. La situation dans laquelle Tomar la mettait l'empêchait de dormir depuis trois jours. De profonds cernes étaient apparus sous ses yeux et aucune crème miracle ne les ferait disparaître. Pourquoi était-elle autant accro à ce mec ? En ne disant rien, elle se rendait complice d'un meurtre. Saloperie de violeur ou pas, ce Robert Müller s'était fait démonter la mâchoire avant de se prendre une décharge électrique en pleine tronche. Si

c'était bien Tomar, il avait franchi la ligne rouge, il était devenu aussi dangereux que les prédateurs qu'il pourchassait. Si c'était lui...

Quelque chose au fond de son âme espérait qu'elle se trompe, que tout ça ne soit qu'un mauvais rêve, mais Rhonda avait trop de métier pour croire au père Noël. Elle connaissait la colère qui sommeillait en lui, elle l'avait déjà vue se déchaîner lorsqu'ils étaient en intervention. Il a pété un plomb, il est dangereux, il faut que tu fasses un rapport, lui murmurait la petite voix de la raison. Oui mais celle du cœur ne voulait pas ruiner la carrière d'un homme qu'elle admirait et qu'elle aimait.

— Putain la tronche ! lança Dino en la voyant entrer dans le bureau. C'est plus des cernes, c'est des tranchées !

— Tu sais parler aux filles, commenta Francky.

— Lâchez-moi les mecs. On a des news de Tomar ?

— Aucune ce matin.

Dino portait un sweat noir estampillé Ramones qui moulait sa bedaine. Son bureau était recouvert de dossiers dans lesquels il était visiblement plongé depuis des heures. Rhonda ôta son blouson et vint s'asseoir derrière son bureau. Tomar n'en finissait pas d'occuper ses pensées. Elle était en train de mélanger ses sentiments et son sens du devoir et le dilemme dans lequel il la plaçait serait bientôt intenable...

— Bon, j'ai suivi ses instructions et j'ai récupéré tout le matos sur Marie-Thomas Petit. Il a du flair, ce con ! lança Dino en la fixant avec des yeux rouges de fatigue.

— Ah oui, qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Rien de réellement évident mais des connexions bizarres.

— Du genre ?

— Du genre drames familiaux à répétition. À chaque fois que cette nana passe dans une classe, on a un gamin qui finit à l'assistance sociale et des parents qui se déchirent. 2011 dans une maternelle de Courbevoie, 2013 à Suresnes, 2015 à Neuilly et maintenant à Fontenay avec en prime le meurtre de la directrice et la mort de Lebrun.

— Elle porte la poisse, cette meuf, commenta Francky en se dirigeant vers le Velux pour se griller une clope.

— Ouais, la poisse. Là, j'ai le dossier des écoles mais je vais élargir les recherches aux parents, on verra ce qu'on trouve.

— Mais est-ce qu'elle est impliquée dans quelque chose réellement ? questionna Rhonda.

— Non ! C'est là où elle est forte. Elle apparaît nulle part, elle est juste là. Mais en gros, on a rien, aucune plainte, que dalle ! Vu de l'extérieur comme ça, c'est complètement transparent. Par contre quand tu creuses tu te dis que soit elle y est pour quelque chose, soit c'est un putain de hasard.

En parlant, il avait machinalement fouillé dans le tiroir de son bureau pour y prendre une poignée de bonbons.

— Alors quoi ? Elle arrive dans une école et elle décide de foutre la merde dans un couple pour qu'il se sépare ? dit Francky dans un nuage de nicotine.

— Ça ressemble à ça, ouais, répondit Dino en mâchouillant nerveusement sa dose de gélatine de porc acidulée.

— Et elle s'y prend comment ?

— Elle leur chuchote à l'oreille...

Rhonda se tenait debout face au tableau en liège. Elle regardait la photo de Gilles Lebrun sur le quai du métro et l'épaisse silhouette noire penchée sur son épaule. Peut-être qu'à ce moment précis Marie-Thomas Petit avait le destin d'un homme entre ses mains. Et elle avait fait le choix de l'envoyer à la mort en toute connaissance de cause. Quelle sorte d'être humain fallait-il être pour faire une chose pareille ?

Émeline Jacob habitait un petit pavillon non loin du groupe scolaire de Fontenay. Marie-Thomas avait dû insister pour qu'elle lui accorde un rendez-vous et accepte d'écouter sa proposition. Depuis le drame et la séparation de ses parents, Hadrien s'était renfermé sur lui-même. Marie-Thomas ne souhaitait pas le faire souffrir mais elle savait que c'était une étape nécessaire pour qu'il accepte la séparation qui allait suivre. Une fois le contact établi, elle n'avait pas eu de mal à convaincre Émeline que son fils serait mieux à la maison que dans l'ambiance plombée du centre de loisirs. Elle proposait donc de ramener le petit chez lui tous les jours à la sortie de 16 heures. Émeline ne pouvait pas se libérer de son travail avant 18 h 30 et cette proposition providentielle lui évitait d'avoir à chercher une baby-sitter, d'autant plus qu'Hadrien connaissait bien Marie-Thomas et l'appréciait beaucoup. Elle pouvait en plus lui préparer son goûter, jouer avec lui et lui faire prendre son bain pour qu'Émeline n'ait plus qu'à profiter de son fils en rentrant du travail. La proposition était alléchante, même si Émeline avait pris une journée pour y réfléchir avant de l'accepter. Marie-Thomas savait qu'elle allait bientôt recevoir une réponse à sa demande de mutation et que ses jours en compagnie d'Hadrien étaient comptés. Dans quelques mois, elle déménagerait et commencerait une nouvelle histoire, un autre plan. Il y avait toujours un petit ange à sauver quelque part.

Tout s'était bien déroulé pendant la première semaine. Elle ramenait Hadrien à la maison et lui donnait tout ce qu'il désirait manger pour le goûter. Crêpes, gâteaux, bonbons, ses désirs étaient des ordres. Elle-même avait tellement manqué de ce type de « gâteries » qu'elle le gavait jusqu'à l'écœurement en prenant bien soin de faire disparaître toute trace avant l'arrivée d'Émeline. Le petit n'avait pas bien faim pour son repas du soir mais après tout, à son âge, c'était normal. Sa mère ne s'était aperçue de rien.

En cette fin d'après-midi hivernal, le pavillon d'Émeline Jacob était plongé dans l'obscurité d'une nuit précoce. Le rez-de-chaussée était composé d'une succession de petites pièces encadrant un escalier en bois menant aux deux chambres et à une petite salle de bains. Tranquillement installée dans le canapé du salon entre deux coussins en velours rouge, Marie-Thomas tenait Hadrien dans ses bras épais et lui lisait une histoire en observant son visage à la lumière d'une liseuse. Elle s'interrompait parfois pour l'embrasser en chuchotant à quel point il était beau, que c'était un enfant parfait, un ange tombé du ciel. Et puis elle regarda sa montre et constata que l'heure du bain était arrivée. Elle le prit par la main et l'accompagna à l'étage, ramassant au passage quelques jouets qui traînaient. Une fois dans la salle de bains, elle lui fit couler une eau bien chaude, idéale pour réchauffer son petit cœur ! Elle le déshabilla et le plaça dans la baignoire. La vapeur d'eau montait, recouvrant le miroir d'un manteau blanchâtre et ce halo fantomatique fit ressurgir un souvenir de son enfance. Elle était dans son bain en compagnie de son petit frère. Thomas, oh, mon Thomas, pensa-t-elle en pleurant de joie. Elle devait avoir six ans et lui tout juste trois. Ils étaient tous les deux dans l'eau brûlante et s'amusaient à s'asperger le visage en hurlant de joie. Elle ne réfléchit pas vraiment en quittant ses vêtements pour venir rejoindre Hadrien dans le bain. Ils restèrent ainsi, leurs corps nus collés l'un contre l'autre tandis que les souvenirs remontaient à la surface comme un flot intarissable impossible à endiguer.

Des larmes commencèrent à couler sur les joues de Marie-Thomas alors qu'elle revoyait les lèvres de son frère prononcer des mots qu'elle était incapable d'entendre. Elle se rappelait le jour où il avait attrapé sa bronchiolite. Son visage angélique s'était transformé en un masque de douleur fiévreux et suppliant. « Maman, maman », disait-il, incapable de quitter son lit, le corps secoué de spasmes lorsque ses poumons tentaient d'évacuer la morve et le pus. Mais maman n'était pas là, elle était sortie avec papa, laissant les enfants seuls malgré la bronchiolite et les crises d'asthme. Thomas avait tenu jusqu'au milieu de la nuit avant de pousser son dernier souffle. Peut-être espérait-il voir une dernière fois le visage de leur mère ? Cette catin était rentrée ivre morte au petit matin. Thomas, oh, mon Thomas ! Elle l'avait pris dans ses bras dans les derniers instants. C'est elle qui avait accompagné son esprit jusqu'aux portes de la mort. Marie-Thomas se

rappelait le visage qu'il avait lorsqu'il s'était étouffé. D'abord la surprise, la peur puis ses traits s'étaient apaisés. Le petit ange avait quitté le monde des hommes. Il se trouvait maintenant loin de la bêtise, hors de portée de la souffrance pour toujours. C'est à ce moment que Marie-Thomas avait décidé de ne plus rien sentir. Chaque fois que les émotions tentaient d'émerger, elle voyait son frère s'étrangler dans sa morve.

Hadrien était prostré au fond de la baignoire. Il observait le corps nu de Marie-Thomas alors qu'elle s'essuyait le nez avec ses doigts. « Toi, tu es mon petit ange », dit-elle en lui souriant de sa bouche immense.

C'est alors que la porte de la salle de bains s'ouvrit et qu'Émeline fit son entrée. Elle était sortie du travail en avance et avait commandé des pizzas pour éviter de faire des courses. En voyant Marie-Thomas nue dans le bain avec son fils, elle eut comme un déclic. La fragile petite fille bien apprêtée se transforma en louve prête à mordre pour sauver sa progéniture. Saisissant son fils par la taille, elle le tira hors de l'eau, collant son corps trempé contre le sien.

— Espèce de folle ! gronda-t-elle en montrant les crocs.

En redressant sa carcasse, Marie-Thomas dévoila sa nudité. Émeline détailla ce corps avec un air de dégoût. Elle vit les cicatrices des innombrables brûlures de cigarettes, les seins lourds percés de boucles en acier chirurgical, le pubis à la toison épaisse d'où émergeait une large traînée de chair blanche scarifiée et aussi les pieds anormalement petits auxquels manquaient des orteils. Elle vit un monstre.

— Sortez de chez moi ! hurla-t-elle en serrant son fils contre sa poitrine.

Marie-Thomas hésita à lui saisir le cou pour lui briser sa sale petite nuque de danseuse. Elle aurait pu le faire facilement vu leur différence de gabarit. Mais Hadrien était là et il n'était pas question de le faire souffrir inutilement. Alors Marie-Thomas se rhabilla tranquillement pour quitter le pavillon. Elle croisa une dernière fois le visage d'Émeline aux traits tirés par la rage et la colère. Elle comprit que le plan n'était pas encore terminé.

Jeff lui avait donné rendez-vous à la terrasse d'un café des grands boulevards, à l'angle de la rue du Faubourg- Montmartre. Il était presque 19 heures et une foule compacte de badauds remontait le boulevard Saint-Martin pour s'engouffrer dans les bouches de métro ou faire les magasins avant de rentrer à la maison. Quelques-uns rejoignaient leurs camarades pour profiter des tarifs happy hour proposés par la plupart des bars du coin. Jeff s'était commandé un mojito – « sois pas timide sur le rhum, gamin » – et sirotait son cocktail en réfléchissant à ce qu'il allait faire avec toute cette thune. Bien sûr, il devait d'abord payer ses dettes, dix ou quinze mille au plus, mais la marge était confortable. Il avait songé à retourner voir ses potes du Club de l'Étoile, peut-être que sa sale réputation s'était tassée depuis le temps et qu'il pourrait flamber à nouveau et épater la galerie. Il était vieux mais pas encore crevé et capable de faire une belle sortie. Avec l'aide de quelques pilules bleues, il pourrait même se payer une demi-douzaine d'escort-girls pour lui faire oublier le compteur physiologique qui lui collait au cul. Ouais, mais tout ça c'était l'ancien Jeff, celui qui se foutait de tout et particulièrement de lui-même. Le nouveau Jeff était vachement plus réglo. Il réfléchissait sur le long terme et arrêta de se laisser balloter par ses pulsions. Ma rencontre avec Dieu m'a changé, pensa-t-il en ricanant intérieurement. Dieu avait bon dos, c'est surtout la perspective de se faire encore plus de fric qui le motivait à ne pas lâcher les chiens en flambant comme un débutant. Il jouait serré avec les frères Khan, mais ça en valait la chandelle. S'il calculait bien son coup, il arriverait à mettre suffisamment de côté pour se barrer au soleil le restant de ses jours, tout ça aux frais de la princesse. Ce serait son plus gros coup après des années de loose, son jubilé de l'enculage à sec. Ces mecs étaient sa rente à vie, et le mieux dans tout ça c'est qu'il faisait cracher un flic, et pas un gentil qui plus est. Jeff aspira une bonne rasade de mojito et leva son verre en direction d'une jeune femme qui

passait sur le boulevard. « Quand je serai un seigneur, tu feras la queue pour me pomper », crachèrent ses yeux lubriques en suivant le cul de la fille. C'est alors qu'il vit Tomar entrer dans le café et scruter les lieux avant de se diriger vers la terrasse où il sirotait son cocktail sous un gros radiateur en forme de champignon. Le flic était habillé en noir, un bandage à la main droite, et portait un sac en tissu. Le pognon ! pensa Jeff en terminant son verre.

Tomar vint s'asseoir en face de lui et posa le sac à terre sur le côté.

— Fils, ça me fait plaisir de te voir !

Jeff ne fit pas l'effort de lui tendre la main et Tomar resta planté au fond de sa chaise.

— Dis donc, l'autre soir, j'ai cru que tu allais me serrer le kiki pour de bon, dit Jeff en sirotant son verre.

— Si seulement j'avais pu, répondit Tomar de sa voix rauque.

— C'est pas très sympa, ça. Un père et un fils, c'est fait pour s'entendre, non ? L'amour, l'affection, tout ça quoi...

— Ta gueule.

Tomar fit un signe de tête vers le sac et le poussa du bout du pied en direction de Jeff.

— Voilà ta thune. Maintenant tu disparais définitivement.

Jeff se pencha et ouvrit le zip. Entre les pans de tissu, il aperçut la couleur rassurante des liasses de billets. Ses yeux s'illuminèrent comme ceux d'un enfant face à un sachet de friandises.

— Ils sont pas marqués au moins ? Parce que si tu m'embrouilles...

— Je sais. T'es un vieux con, on te la fait pas.

Jeff se dit qu'il avait l'air réglo. Tomar Khan, le pitbull de la Crim, s'était transformé en petit toutou qui lui mangerait dans la main, encore et encore...

— Ah, mais je vois qu'on commence à se comprendre tous les deux.

À quelques tables de là, deux blondes d'une quarantaine d'années terminaient leurs verres de vin blanc, installées contre un mur dont le papier peint noir et gris représentait une forêt de pins stylisée. Jeff les imagina nues et offertes, les jambes bien écartées, le cul dans l'herbe. Tout ce pognon lui donnait la gaule, il avait l'impression que la sève remontait comme un jour de printemps. Il prit une petite liasse de billets de cinquante, referma le sac et fit signe au serveur.

— Tu nous mets deux coupes, dit-il avec une voix d'esclavagiste.

— Je n'ai pas soif.

— Bah, tu vas te forcer un peu. Une bonne affaire, ça se fête, surtout avec son bon vieux papa.

Il y eut un moment de silence et Jeff aperçut la tête du flic se durcir. Il fallait peut-être qu'il arrête de jouer au con. Tomar se pencha vers lui et braqua ses yeux noirs droit au fond des siens. L'excitation qu'il avait éprouvée quelques secondes plus tôt disparut en un clin d'œil.

— Alors écoute-moi bien. Maintenant que tu as ton fric, je ne veux plus jamais que tu approches ma famille. Pigé ?

— Ouais, c'est le deal, répondit Jeff sans y croire.

— Donc quand je vais me lever de cette table, c'est la dernière fois que j'entends parler de toi. Il te reste quoi à vivre, dix ou quinze ans max...

— Inch Allah !

— Avec la vie que t'as eue, faut pas te plaindre. Disons dix piges. Tu prends ton pognon, tu te barres où tu veux mais tu sors de nos vies.

— RAS, c'est comme ça que je le vois aussi.

Le serveur arriva avec deux coupes de champagne posées sur son plateau. Il les posa accompagnées d'une minuscule coupelle de cacahuètes et de la note de trente euros. *Putain, les mecs se font pas chier !* Jeff prit un billet de sa liasse et le tendit au garçon de café.

— Si tu veux coffrer des escrocs, commence par lui, lança Jeff en faisant un signe de tête en direction du serveur.

Tomar ne répondit rien, il se leva sans un mot et ferma la glissière de sa parka avant de tourner les talons.

— Adieu, fils, lança Jeff en le regardant disparaître sur le boulevard.

Cinquante mille boules pour avoir la paix pendant dix ans ? C'était pas cher payé. Il allait falloir cracher beaucoup plus au bassin. Il but les deux coupes d'une seule traite et fit signe au serveur de ramener la bouteille. Demain, il penserait stratégie, mais pour l'instant, c'était « royal au bar ».

Tomar était assis sur le rebord de son bureau et broyait du noir. Son entrevue avec Jeff le laissait perplexe. Le vieux requin avait pris son sac de fric et accepté le deal sans condition. Pourtant Tomar n'y croyait pas depuis le début. Depuis presque trente ans, il lui balançait dix mille euros par an pour acheter son silence et le motiver à jouer son rôle de père fantôme. Une somme qui avait même forcé Tomar à s'endetter ; il était hors de question de ponctionner la maigre retraite de sa mère. Pourtant c'est Jeff qui avait brisé les termes du contrat en menaçant de révéler la vérité à Goran. Il voulait éponger une dette, d'accord, mais Tomar sentait que ça ne s'arrêterait pas là. En vieillissant, il était devenu beaucoup plus gourmand.

Tomar observait Francky s'agiter devant le tableau en chêne-liège. Il avait retiré toutes les photos du métro pour ne garder que l'agrandissement de la silhouette penchée à l'oreille de Gilles Lebrun. Il tenait à la main une petite boîte de punaises et terminait de fixer l'ultime photo du nouveau puzzle qu'ils allaient devoir reconstituer. Les visages se multipliaient, certains provenant de dossiers scolaires, d'autres imprimés à partir de fichiers fournis par les familles et pour les plus difficiles, grâce aux recherches de Dino sur les réseaux sociaux. Il y avait maintenant une immense toile d'araignée sur le mur avec au centre, la silhouette chuchotant à l'oreille de Lebrun. Une dizaine de familles, quelques visages de professeurs, des membres du personnel encadrant ou de simples amis, tous ces gens avaient été en contact avec Marie-Thomas Petit et d'une manière ou d'une autre, ils en avaient tous payé le prix. Tomar reconnaissait quelques visages comme ceux d'Émeline et Thomas Jacob, de Gilles et Anaïs Lebrun ou de la directrice, Mme Seydoux. Mais il y avait surtout une bonne cinquantaine d'inconnus dont les destins avaient basculé. Des séparations, des prises en charge médicales pour dépression, des pertes d'emploi, mais aussi un suicide et, dans le cas de Fontenay, un ou plusieurs meurtres. Tomar examinait le funeste kaléidoscope

et il fixa son regard sur la rangée de visages enfantins accrochés à part sur le côté.

Aurélien Droux – 2011 – École de Courbevoie.

Maxime Laforge – 2013 – Maternelle de Suresnes.

Timéo Beja – 2015 – École du Roule, Neuilly-sur-Seine.

Hadrien Jacob – 2016 – Groupe de l'Est, Fontenay-sous-Bois.

Tous avaient le même sourire et de longs cheveux blonds jusque dans la nuque.

— Putain, ça fout les jetons, laissa échapper Francky en prenant un peu de recul pour contempler son œuvre.

Il y eut un silence dans le bureau et Dino poussa un soupir de dégoût.

— Elle a pas pu foutre un bordel pareil en cinq ans !

— Sauf si elle se concentre uniquement sur ça, fit remarquer Tomar sans détacher ses yeux du mur.

Assise derrière son bureau, Rhonda observait elle aussi le curieux arbre généalogique. Elle ne disait pas un mot et Tomar remarqua qu'elle fuyait son regard.

— Vous avez vu les gamins, on dirait des sosies, lança Francky. Ça peut pas être un hasard. Et à chaque fois, ils finissent de la même manière.

Il parcourut d'un pas rapide les quelques mètres qui le séparaient de son bureau à côté du Velux pour attraper un carnet à spirales.

— Aurélien Droux, confié à son père après jugement, Maxime Laforge chez sa grand-mère, la mère est en HP et le père a disparu dans la nature, Timéo Beja à l'assistance sociale après le suicide de sa mère et maintenant Hadrien Jacob... c'est celui qui s'en tire le mieux malgré la séparation de ses parents.

— C'est parce qu'elle n'a pas eu le temps d'aller jusqu'au bout.

Tous les regards se braquèrent vers Tomar qui jouait avec le rebord du bandage qu'il portait à la main. Tous sauf celui de Rhonda.

— La mort de la directrice d'école, c'était pas prévu. Gilles Lebrun a pété les plombs trop tôt ou peut-être qu'elle le croyait plus solide ? En tout cas, c'est lui le maillon faible de sa partie de dominos.

Tous ces visages n'étaient donc que de simples pièces alignées dans une longue chaîne vouée à s'effondrer en lignes entières. Ils commençaient tous à mieux comprendre la logique criminelle qui se profilait derrière ce tableau à première vue sans aucunes connexions.

— Tu veux dire qu'on a affaire à une joueuse ?

— Regarde les gamins. Elle reproduit à chaque fois le même schéma. Elle arrive dans une école et la joue cool comme le jour des auditions. Elle trouve un gamin sur lequel elle focalise, toujours le même physique. Et puis elle aligne ses pièces en tissant tout un réseau de connexions entre les gens. Et une fois que tout est en place... Bim ! Elle fait tomber une pièce et toute la construction s'écroule.

— Une putain de psychopathe, lâcha Dino.

— Je sais pas. Elle n'a jamais fait preuve de violence physique. On ne peut pas parler de « passage à l'acte », répondit Tomar.

— Ouais, c'est ça qui fait sa force. Elle n'utilise que la violence morale, commenta Francky dans un soupir.

— Bordel, c'est impossible à qualifier, ce truc ! Comment tu veux qu'on la chope ? Le juge va nous envoyer bouler.

Tomar ne répondit pas. Il quitta sa chaise pour se diriger vers la porte du bureau.

— On va faire notre boulot habituel. On récolte des témoignages, on fouille. Dino, ratisse-moi tout ce que tu trouves sur cette femme. Son passé, sa famille, ses fréquentations... tout.

Dino acquiesça de la tête. Au moment où Tomar allait sortir du bureau, Rhonda se leva brusquement pour lui emboîter le pas. Elle attendit que la porte se ferme et qu'ils soient seuls dans le couloir pour lui parler.

— Qu'est-ce que tu t'es fait à la main ? dit-elle d'un ton sec qui surprit Tomar.

— Boxe...

— C'est pour ça que tu n'es pas venu hier ?

Elle était en colère. La même colère froide que l'autre soir, lorsqu'elle lui avait rendu visite dans son appartement.

— T'es flic ou quoi ? répondit Tomar sans grand espoir de détendre l'atmosphère.

Le visage de Rhonda se figea dans une expression de gravité qui ne laissait rien présager de bon.

— Tu as réfléchi à ce que je t’ai dit l’autre soir ?

— Que veux-tu que je te dise ?

— Que c’est pas toi qui as tué ce mec, que le couteau dans le sac appartient à quelqu’un d’autre.

Tomar jeta un rapide coup d’œil autour de lui avant de se pencher vers le visage de la jeune femme.

— J’ai pas tué ce mec, je te l’ai déjà dit.

— Mais tu y étais, bordel ! Y’a tes empreintes sur le manche ! Tu le sais très bien.

Il baissa les yeux comme un enfant pris en train de voler dans un pot de confiture. Francky sortit du bureau et fit une grimace en les dépassant entre les murs étroits du couloir. Il devait s’imaginer qu’ils étaient en pleine dispute de couple. « J’ai le droit d’aller pisser », dit-il pour se justifier. Ses pas résonnèrent encore quelques mètres sur le vieux parquet grinçant du couloir et il disparut dans l’escalier. Cette petite interruption avait fait baisser la tension de leur échange et Rhonda reprit sur un ton presque suppliant.

— Qu’est-ce que je fais avec ça, moi ?

Tomar leva la tête et posa ses mains le long de son visage. Il plongeait ses yeux dans les siens et il se sentit soudain fébrile, comme si toutes ses angoisses disparaissaient dans les prunelles sombres de cette fille qu’il aimait sans oser se l’avouer à lui-même.

— Fais ce que tu dois faire pour te couvrir. Mais je te promets que je ne voulais pas tuer ce type. Tu me crois ?

— Oui, répondit-elle sans hésiter.

Il se pencha en avant pour poser ses lèvres sur les siennes et elle lui donna le baiser le plus doux qu’ils aient échangé depuis le début de leur relation. Cette fois, il ne sentit ni le goût du sang, ni celui du métal mais seulement la chaleur qui irradiait dans tout son corps. Leurs lèvres se détachèrent et Tomar lui sourit avant de prendre la direction du hall.

Le marché de la rue Alibert s'étendait le long du mur d'enceinte de l'ancien hôpital Saint-Louis. Tout juste une dizaine de cahutes proposant leur lot de produits frais à des riverains heureux de se saluer, un panier à la main. Au milieu des légumes bio, des fromages hors de prix et des pains campagnards, on en profitait pour échanger quelques mots et se rappeler que malgré les événements tragiques des mois précédents, la vie continuait. Ara ne perdait jamais une occasion de faire ses courses de cette manière. Ça lui rappelait son enfance en Syrie, lorsque sa mère l'envoyait chercher ses épices, cumin, thym et piment noir, ainsi que le fameux Kache Kaval, fromage de vache au goût si particulier. Elle n'avait jamais retrouvé les saveurs de son enfance mais le hasard voulait qu'un Français d'origine arménienne avait ouvert un stand de « spécialités » sur le marché. Kurdes et Arméniens avaient une histoire commune dans laquelle il était question de génocide, de révisionnisme et d'un combat incessant pour la reconnaissance de leurs droits et de leur mémoire. Ara avait quitté la lutte armée en prenant l'avion pour la France mais la guerre, elle, ne s'était pas arrêtée. En janvier 2013, trois militantes kurdes étaient assassinées en plein cœur de Paris et il ne faisait aucun doute pour la communauté que c'était l'œuvre des bourreaux du MIT, les services secrets turcs. Trois ans plus tard, l'affaire n'avait pas abouti, personne ne s'intéressait au conflit qui opposait le peuple kurde à la toute-puissante nation turque. Pas plus qu'on ne s'intéressait réellement aux hommes et aux femmes qui prenaient en ce moment même les armes pour lutter contre les fanatiques de Daesh et mourir dans le sable du désert syrien. Mais la guerre n'avait pas de frontières, preuve en était la vitrine close du Petit Cambodge sur le trottoir d'en face.

— Madame Khan ?

La voix lui était vaguement familière et elle quitta des yeux l'étalage de légumes pour découvrir le visage d'une jeune femme aux cheveux courts.

— Je vous connais, je crois...

— Oui. Je suis Rhonda Lamarck... Je travaille avec votre fils. On s'est vu une fois, il y a quelques années.

— Oui... tout va bien ? dit-elle d'une voix fluette.

— Bien sûr, excusez-moi. Tomar va bien...

Le visage d'Ara se détendit alors qu'elle poussait son chariot devant elle pour libérer le passage aux autres clients.

— Je peux vous aider, mademoiselle ?

— Oui, en fait je suis venue parce que je m'inquiète... pour votre fils.

Les deux femmes échangèrent un long regard sans parler et Ara prit le bras de Rhonda pour l'entraîner sur le trottoir. Elles marchèrent quelques dizaines de mètres jusqu'à un café en bordure du canal Saint-Martin et s'installèrent à une table contre la devanture. Le serveur, un Marocain d'une trentaine d'années connu dans le quartier pour avoir échappé de justesse aux tirs des terroristes, leur servit deux cafés fumants.

— Je peux ? questionna Ara en pointant le sucre de Rhonda.

Elle le vida dans sa tasse et entreprit de touiller le tout avec sa cuillère. Rhonda l'observait. Ses traits fins et gracieux, ses longs cheveux gris et ses yeux verts de chat persan. Elle était belle et incroyablement charismatique. Elle dégageait quelque chose de mystérieux, comme son fils.

— Tomar est un garçon plutôt secret, vous savez...

— Je suis vraiment désolée de venir vous déranger avec mes questions. J'essaie juste de le comprendre. Il a l'air tellement tendu en ce moment, il se passe quelque chose dans votre famille ?

— Il m'a déjà parlé de vous, Rhonda. Je crois qu'il vous aime beaucoup, dit-elle en posant sa cuillère avant de boire son café d'une seule traite.

Puis Ara saisit les mains de la jeune femme avec beaucoup de délicatesse.

— Vous êtes quelqu'un de bien, mademoiselle, je peux sentir ces choses-là vous savez. Ma mère le pouvait avant moi, elle m'a transmis ce don.

Rhonda baissa les yeux comme une enfant timide. D'habitude, elle aurait rigolé intérieurement à ce genre de discours, mais Ara dégageait une telle sincérité que ses mots la touchaient.

— Mon Tomar aussi est quelqu'un de bien, mais il n'a pas eu une enfance facile.

— Je ne vous demande pas de confidences sur lui, vous savez, je m'inquiète simplement...

— Je sais, mais pour comprendre la forme d'un arbre, il faut voir ses racines. On pousse tous en fonction de nos racines.

Rhonda ne répondit rien. Elle ne savait que trop à quel point Ara avait raison.

— Quand je suis arrivée en France, je pensais avoir connu le pire. J'avais combattu toute ma vie, je veux dire... j'avais connu la mort de tous ceux que j'aimais.

Les yeux de la vieille femme se voilèrent quelques secondes.

— Mais, en réalité, le pire était à venir...

— Vous voulez parler du père de Tomar. Il vous a abandonnés, c'est ça ?

— C'est ce qu'il aurait pu faire de mieux pour nous mais ça ne s'est malheureusement pas passé de cette façon. Je l'ai rencontré quelques mois après mon arrivée en France. J'étais une étrangère, je ne connaissais rien à ce pays. Il avait un bon travail, il m'a aidée à obtenir mes papiers.

Ara s'interrompit quelques secondes pour boire le fond de sa tasse.

— Au début, il était un bon mari. Tomar est vite arrivé et puis Goran, son frère. C'est à ma seconde grossesse qu'il a changé. Il est devenu violent... particulièrement avec Tomar.

— Il vous battait ?

— Souvent oui, et Tomar...

Les yeux de la vieille femme furent soudain traversés par un éclair de douleur. Faire émerger ces souvenirs semblait la bouleverser en profondeur.

— Tomar a souffert... énormément. Heureusement que la police a mis fin à tout cela.

— Il y a eu une enquête ?

— Oui, Tomar était jeune, il avait tout juste huit ans. La police a mis en place une procédure d'éloignement. Son père n'a plus le droit de nous approcher, même aujourd'hui. Au début, il a essayé de nous retrouver... Il débarquait souvent à l'improviste pour me menacer. Et puis avec le temps, il a fini par perdre notre trace...

Ara semblait soudain beaucoup plus âgée. Son visage rayonnant avait perdu de sa superbe, ses yeux clairs avaient terni. Elle n'était plus qu'une vieille femme fatiguée, écrasée par le poids des horreurs qui avaient jalonné son existence.

— Tomar a grandi en déménageant d'appartement en appartement sans jamais revoir son père... C'est mieux ainsi, conclut-elle d'une voix éteinte.

— Et récemment vous l'avez revu ? Je veux dire, il n'a pas refait surface ?

Rhonda ne savait pas exactement pour quelle raison elle posait cette question. Comme dans son job d'enquêtrice, elle suivait son instinct. Tomar ne tournait pas rond en ce moment. Les absences du bureau, les coups de téléphone réguliers à sa mère, elle sentait que quelque chose se tramait. Quelque chose qui le touchait profondément alors qu'il était capable de supporter une pression énorme. C'était un coup de bluff mais la réponse d'Ara ne se fit pas attendre.

— Jamais... On ne l'a jamais revu. Il pointe régulièrement à la préfecture à cause de l'ordonnance d'éloignement, c'est la procédure qui veut ça et c'est le seul moyen que nous ayons d'avoir de ses nouvelles.

En prononçant ces mots, le visage d'Ara s'était troublé et Rhonda sut instantanément qu'elle mentait. Elle décida de ne pas la pousser dans ses retranchements.

— Et Tomar, je veux dire... il a été suivi... par des spécialistes ?

— Oui, plusieurs... mais il est pas bavard, mon Tomar. Il s'est réfugié dans le sport, c'est ça qui l'a sauvé. Et puis la police aussi, ça l'a aidé.

Rhonda fixait Ara, immobile. Elle n'avait pas touché à son café. Savoir que l'homme qu'elle aimait était un enfant battu condamné à errer pour échapper à la violence de son père la bouleversait. Elle sentit les larmes monter en même temps que la chaleur qui émanait des mains de la vieille femme.

— Vous savez mademoiselle, la vie m'a appris quelque chose. Quand on aime les gens, il faut leur dire. Après, il est trop tard.

Rhonda était amoureuse de Tomar et c'est pour cette raison qu'elle allait devoir éclairer les zones d'ombre qui le tourmentaient...

— Pourquoi moi ?

La question resta dans l'air sans que Tomar donne aucune réponse. Benoît Mathis se tenait droit sur sa chaise, planté dans son costume trois pièces gris clair, ses petits yeux plissés en une fente minuscule derrière le verre de ses lunettes. Tomar lui avait envoyé le dossier complet de Marie-Thomas Petit quelques jours plus tôt et sa réponse ne s'était pas fait attendre. Le docteur Mathis l'avait appelé le matin même pour lui donner rendez-vous dans un bar de la rue de Bretagne, non loin de son cabinet. « Pourquoi moi ? » Sa question avait du sens étant donné que la police criminelle pouvait accéder à un panel impressionnant d'experts en psychiatrie et de criminologues. Pourquoi proposer au futur mari de son ex-femme de travailler sur une affaire ? Ça méritait réflexion.

— Parce que vous êtes psychologue clinicien, et j'ai besoin d'un avis rapide sur le dossier Marie-Thomas Petit, répondit Tomar sans rien laisser transparaître de ses propres interrogations.

— Bien sûr, mais vous avez très bien compris ma question. Pourquoi moi plutôt que l'un de mes confrères ? Je connais la réponse mais j'aimerais vous l'entendre dire.

Tomar fixait cet homme au physique sec et au regard incisif. Il aurait dû le détester car il lui prenait la femme de sa vie. Pourtant, il le trouvait sympathique. Son instinct de flic lui disait même que c'était un mec bienveillant et ça le rassurait.

— Zellale dit que vous êtes quelqu'un de très compétent.

— Voilà, nous y arrivons. Travailler avec moi, c'est un peu vous rapprocher de votre ex-compagne. Mais je ne suis pas certain que ce soit très salubre pour vous.

— J'aimerais autant qu'on évite de parler de ça.

— Au contraire, si j’ai accepté de vous voir c’est justement pour que ce... rapprochement... nous permette à tous d’avancer vers une situation plus saine. Je vous propose un marché : je vous aide dans votre enquête et vous acceptez de discuter avec moi.

Tomar sentit une brusque montée de colère l’envahir. Il se demandait si c’était une idée de son ex-femme. Sa visite nocturne et les quelques coups de téléphone désœuvrés qu’il avait pu lui passer depuis leur séparation justifiaient-ils la proposition de Mathis ? Était-il au courant pour Jeff ? Zellale savait qu’il avait usurpé l’identité de son père biologique. En avait-elle parlé au bon docteur ?

— Vous voulez me prendre en consultation ?

Tomar avait du mal à ne pas être agressif.

— Disons que je sais que vous êtes sportif et que vous habitez dans le coin de Vincennes. Pourquoi ne pas aller courir ensemble au bois ? Nous aurons ainsi l’occasion de discuter.

Ça sentait le traquenard mais Mathis avait raison. C’était bien Tomar qui avait provoqué cette rencontre et il n’était pas réellement certain de savoir pourquoi. De toute façon, il pouvait toujours accepter le marché et esquiver les rendez-vous. Le psy se pencha sur le côté et posa sur ses genoux un porte-documents en cuir noir dont il commença à fouiller le contenu.

— J’ai lu l’intégralité des pièces que vous m’avez fait parvenir. Je dois bien avouer que ma curiosité pour cette Mme Petit n’est pas non plus étrangère à mon choix de vous venir en aide, dit-il en sortant un dossier épais comme un annuaire et une petite boîte à stylos.

— Marie-Thomas Petit est une personne fascinante. À en croire tout ce que vous avez réussi à mettre au jour, c’est une redoutable sociopathe. Vous connaissez le principe de la sociopathie, j’imagine ?

— On croise souvent des gens dénués de sentiments dans nos enquêtes mais la plupart passent à l’acte de manière directe.

— Oui, ce sont plus des psychopathes, mais dans le cas de Mme Petit, la criminalité est plus cérébrale que physique. Bien qu’elle puisse facilement basculer.

— Vous pensez qu’elle est dangereuse.

— Bien sûr ! Comme tous les manipulateurs. Voyez-vous, le manipulateur cherche toujours à connaître le rêve secret qui nous anime et il tient sa victime grâce à cela, en lui faisant croire que c'est par lui qu'il se réalisera. Jusqu'au jour où tombe le masque.

Un groupe d'une dizaine d'étudiants poussa la porte du bar et vint s'installer bruyamment dans le fond de la salle, interrompant quelques secondes les explications de Mathis.

— Ce type de personne a tout à fait conscience du mal qu'il fait mais cela n'évoque rien chez lui. Il faut voir la sociopathie comme une sorte d'immaturité figée. Ce sont des adultes qui ont les mêmes réactions qu'un enfant de cinq ans. Ils aiment arracher les ailes des mouches sans se soucier de leur douleur. Ils ne sont pas capables de voir la souffrance de l'autre et ne la respectent pas. Et surtout, ils cherchent à satisfaire leurs besoins à tout prix.

— Pourtant cette femme est inconnue de nos services. Personne n'a jamais porté plainte contre elle pour quoi que ce soit.

— Mais oui ! Ça prouve à quel point elle excelle dans son art ! Un bon manipulateur recourt rarement au mensonge, ou bien par omission. Il n'emploie ni la menace ni la contrainte et encore moins la force physique. Aux yeux du monde, il a l'air irréprochable ! Son art consiste à cerner les failles de ses proies pour mieux les exploiter. La notion de culpabilité n'existe pas chez lui. Sa seule limite, c'est la loi. Il peut être charmant en société. Ce sont des prédateurs sociaux qui laissent derrière eux un sillage d'espairs brisés...

Mathis se retourna vers la salle pour fixer la table où s'étaient installés les nouveaux arrivants.

— Savez-vous que d'après une étude américaine, une personne sur vingt-cinq présenterait des caractéristiques de la sociopathie ? Il pourrait y en avoir un autour de cette table par exemple, ou bien dans votre vénérable institution.

— On dirait que vous me parlez d'une société secrète.

— Non, ce sont des prédateurs solitaires. Leur ego a trop d'importance pour qu'ils acceptent de s'unir. Enfin mis à part dans les organisations officielles de sociopathes.

Tomar sourit malgré lui au ton décalé que prenait le psy. Il aimait décidément bien ce Benoît Mathis.

— De quelle organisation parlez-vous ?

— Du monde de l'entreprise et de la multinationale en particulier. La plupart des cabinets de recrutement dressent une liste de critères pour définir leur profil type. Mes collègues américains ont démontré que la plupart de ces critères sont communs aux résultats cliniques mis en évidence dans les travaux sur la sociopathie.

— Autrement dit, nous sommes entourés de gens qui nous veulent potentiellement du mal ?

— Oui, les médias parlent parfois de gens toxiques. Comme le gaz ou le poison, ils répandent leur influence négative au point d'intoxiquer tout ce qu'ils touchent. Je pense que nous pouvons tous trouver un exemple de ce genre de personnes dans notre entourage...

Tomar ne répondit rien. Il était bien placé pour savoir à quel point le psy avait raison.

— Enfin dans le cas de Mme Petit, on dépasse de loin la simple malveillance. Sa fixation psychotique sur un enfant, son obsession à briser des couples en s'en prenant particulièrement aux mères... tout cela est très alarmant.

— Si je comprends bien, elle va recommencer.

— Certainement. Elle est dans une boucle. Elle n'en sortira jamais.

— Et comment est-ce qu'on guérit ce genre de personnes ?

— C'est très difficile. Certes les institutions spécialisées permettent d'instaurer un dialogue, de chercher les causes... mais le taux de réussite est faible. Certains chercheurs militent pour une explication métabolique. Peut-être une déficience au niveau du cerveau...

Mathis ouvrit son dossier et prit une feuille imprimée qu'il commença à parcourir du regard.

— La sociopathie ne date pas d'hier et n'est pas l'apanage de nos sociétés occidentales. J'ai trouvé une étude anthropologique datant de 1976 qui met en évidence « des personnes vivant sans se soucier d'autrui, refusant la communauté et faisant preuve de méchanceté » baptisées *arankan* ou « âmes froides » par les tribus du Niger. On les retrouve également chez les Inuits qui appellent leurs asociaux des *kunlangeta*. Ils ont visiblement essayé de les

intégrer sans succès à la société inuit. Finalement, ils ont trouvé comment régler le problème.

— Et ?

— Ils les faisaient tomber de la banquise « quand personne ne regardait ». Un concept radical qui me paraît peu républicain.

Une chaleur intense pulsait depuis la poitrine de Tomar. Lui aussi avait été obligé de se débarrasser des *kunlangeta* qui avaient croisé son chemin. D'abord son père, ce bâtard qui prenait son pied en cognant la chair de sa chair... et puis finalement Bob... deux tombes au bout d'un labyrinthe sous les ramures du cerisier.

— Et il existe un moyen de les dépister ? demanda-t-il en se concentrant sur les mots de son interlocuteur.

— L'outil essentiel est le PCL-R, une grille d'évaluation de la psychopathie... un peu comme dans le film *Blade Runner* ! C'est une série de questions apparemment anodines mais redoutablement efficaces pour dépister les sujets borderline.

— Mais au niveau comportemental, je veux dire ?

— L'analogie au requin est souvent juste. Un sociopathe vous fixera toujours dans les yeux avec un regard sans expression, il peut être capable d'excès de fureur au-delà de la raison. Il a un sens extrêmement faible du danger pour les autres mais aussi pour lui-même. Par exemple, il peut avoir une très mauvaise conduite en voiture, prendre des risques inconsidérés dans des situations de la vie courante...

Tomar écoutait Mathis continuer mais son esprit était ailleurs. Il se rappelait le jour où il avait croisé Marie-Thomas pour son audition. L'absence totale de sentiments qui se dégageait d'elle, sa démarche gauche, son manque de réaction lorsqu'elle s'était cogné la tête contre le plafond et cette scène dont il avait été témoin en l'observant traverser le boulevard sans se soucier de la circulation. Tout coïncidait parfaitement.

Cinq heures du matin. Tout le groupe Khan, accompagné par une demi-douzaine de gars de la BRI en tenue d'intervention, poireautait en file indienne dans la cage d'escalier d'un petit immeuble de Levallois-Perret. Après son entrevue avec le psy, Tomar avait fait une demande expresse au juge pour perquisitionner l'appartement de Marie-Thomas Petit et procéder à sa mise en garde à vue préventive. Il avait fallu qu'il vienne lui-même expliquer le mécanisme de dominos par lequel cette femme apparemment irréprochable était en réalité une dangereuse criminelle. Le juge l'avait écouté avec attention, lui demandant d'éclaircir certains points sans pour autant l'interrompre, et il n'avait finalement émis aucune objection à mettre en place la procédure. L'état d'urgence permettait de perquisitionner sans attendre l'heure réglementaire mais le temps de réunir les gars de la brigade d'intervention et de planifier l'opération, ils avaient dû se résoudre à la cueillir au petit matin. L'officier de tête regarda sa montre et fit un signe à Tomar qui se tenait en retrait avec Rhonda et Dino. Ils portaient tous des gilets pare-balles et serraient la crosse de leur revolver. Marie-Thomas Petit n'était a priori pas dangereuse physiquement mais on ne devait rien laisser au hasard. Tomar lui répondit par un signe de tête et le flic utilisa son bélier pour défoncer la porte après un coup de sonnette d'usage resté sans réponse. La file indienne commença à pénétrer dans l'appartement en hurlant « police ! ». Rhonda fut la première à franchir le seuil et elle eut une grimace de dégoût. « Putain, ça pue ! »

Une étrange odeur flottait effectivement dans l'air. Un curieux mélange floral masquant quelque chose d'organique qui vous picotait les narines. Ils avaient l'habitude des scènes de crime et ils savaient déjà à quoi s'attendre.

Cinq hommes en tenue d'intervention étaient en train de sécuriser ce grand appartement parisien, pièce par pièce. Tomar prit le temps d'observer l'entrée dans laquelle il progressait. Parquet miteux au sol, murs recouverts de papier

peint vieillot, une desserte en bois sombre sur laquelle étaient posés quelques bibelots, de la poussière, beaucoup de poussière. Son regard fut attiré par une photo encadrée sur le mur. On y apercevait une femme tenant sur ses genoux deux enfants. La petite fille devait avoir cinq ans, des cheveux noirs étonnamment longs et un teint livide. Le petit garçon, quant à lui, n'avait pas plus de deux ans et tendait les bras vers sa mère qui fixait l'objectif le regard éteint. Cette image lui rappela les photographies post mortem qui décoraient le bureau d'un des légistes de l'Institut. Il lui avait expliqué que cette pratique très en vogue à la fin du XIX^e siècle dans la culture américaine et européenne facilitait les étapes du deuil.

— *Clear* ! lança un gars en tête en ressortant d'une pièce avant de partir dans un petit couloir desservant les trois dernières portes de l'appartement.

Tomar pénétra dans un étroit salon plongé dans l'obscurité. On avait fermé les volets des deux grandes fenêtres et tiré d'épais rideaux en velours vert. Le salon était surchargé de meubles recouverts d'objets en tous genres. « Un appart de vieux », commenta Dino en se penchant pour observer une collection d'animaux en cristal. Deux canapés étroits en tissu jaune pisseux se faisaient face et encadraient une table basse sur laquelle plusieurs revues étaient posées. Tomar s'approcha et reconnut la couverture d'un exemplaire de *Paris Match*, avec en couverture Johnny Hallyday sur fond bleu tenant un enfant dans ses bras. « Entretien choc ! Je suis fragile en ce moment », précisait l'accroche sur le côté. « C'est pas jeune », commenta Rhonda. Le magazine datait de 1987 comme pas mal d'autres revues posées sur cette table. À en juger par l'épaisse couche de poussière qui recouvrait à peu près tout dans l'appartement, personne n'avait fait le ménage depuis longtemps.

— Commandant, vous devriez venir voir par ici...

C'était la voix d'un des officiers de la BRI, celui qui était rentré en tête de cortège. Tomar se dirigea vers le couloir et croisa les hommes de la brigade d'intervention qui repartaient en sens inverse. L'un d'entre eux lui fit une grimace de dégoût pour le préparer à ce qu'il allait voir. Rhonda se tenait derrière lui, elle avait mis une main devant son nez pour atténuer l'odeur. Au fur et à mesure de leur progression, les essences de fleurs masquaient de moins en moins les effluves de mort qui imprégnaient l'appartement. Tomar croisa une première porte qui donnait sur une petite salle de bains, une seconde sur un cabinet de toilette puis il déboucha dans l'unique chambre.

Elle ne devait pas faire plus de six ou sept mètres carrés. La plus grande partie de l'espace était occupée par un immense lit dont le sommier en bois massif était d'une dimension improbable vu la taille de la pièce. Une lumière pâle perçait entre les lattes des volets et donnait à la pièce des allures de mausolée. Le sol était recouvert de centaines de roses à différents stades de pourrissement. Il y en avait jusque sur le lit où elles encadraient un cadavre momifié. Le corps était celui d'une femme aux cheveux blancs portant une nuisette souillée de taches sombres. Elle devait avoir plus d'une soixantaine d'années et sa peau semblait tirée sur ses os, prête à exploser comme un élastique trop tendu. « Putain, c'est dégueulasse », lâcha Dino en pénétrant dans la chambre. On avait glissé un oreiller sous la tête et les épaules de la morte de façon à ce que son visage soit exactement en face de la porte d'entrée. Ses cheveux tombaient sur son front tanné comme celui d'une momie. Ses paupières étaient grandes ouvertes sur deux trous noirs. Son nez semblait rabougri, comme desséché, et pendait étrangement vers une bouche décharnée aux lèvres recroquevillées vers l'intérieur. Rondha baissa les yeux et quitta la pièce sans un mot. Tomar savait que cette image de mort hanterait ses nuits pour longtemps. Lui continuait à observer cette femme dont la vie s'était arrêtée entourée de roses. Elle est morte abandonnée, pensa-t-il en fixant les orbites obscures du cadavre. Marie-Thomas Petit n'était pas si inoffensive que ça, finalement.

Le soleil venait pointer ses rayons au centre de l'arche du parvis de la Défense. Marie-Thomas avait pris la ligne 1 du métro pour rejoindre la résidence San Francisco, juste à l'heure de l'ouverture. Elle avait quitté le petit studio qu'elle louait à Fontenay en échangeant son habituelle tenue de vieille fille pour un manteau noir et un bonnet de docker. À 8 heures précises (elle avait vérifié la semaine précédente), le portier de nuit quittait sa place pour être remplacé par la réceptionniste. À partir de là, plusieurs sociétés de services se succédaient pour venir livrer les produits frais de la cafétéria et compléter le stock de médicaments. Il y avait un court moment de battement pendant lequel les livreurs faisaient des allers-retours entre les cuisines et la réserve, obligeant l'hôtesse à quitter son poste pour laisser la réception vide. Marie-Thomas avait décidé de l'exploiter pour traverser le hall d'un pas rapide et assuré avant de composer le code de la porte qui donnait dans l'aile des malades « sous surveillance ». Dans le couloir qui la menait à la chambre de sa mère, elle avait une chance sur deux de croiser une infirmière de nuit ou le médecin de garde qui devait somnoler en salle de repos. Ce risque ne l'inquiétait pas, elle saurait improviser quelque chose. De toute façon, la chance sourit aux audacieux et elle ne croisa pas âme qui vive jusqu'à la chambre. Mère avait fermé ses rideaux opaques et dormait encore dans son lit médicalisé. Marie-Thomas traversa la pièce dans le noir, heurtant au passage une desserte roulante qui partit valdinguer contre le mur. Elle ouvrit les rideaux d'un coup sec et la lumière froide de ce mercredi de février pénétra violemment dans la pièce. La vieille dame dormait sur le dos et elle porta une main au visage pour se protéger les yeux.

— Debout, Mère ! chantonna Marie-Thomas en la dévisageant.

Sans aucune touche de maquillage, son manteau noir au col remonté et son bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils, elle ressemblait à une inquiétante créature asexuée.

— J'espère que vous avez bien dormi !

La vieille dame se pencha sur le côté et tendit le bras vers le bouton qui lui permettait d'appeler une infirmière en cas d'urgence. Marie-Thomas anticipa son geste et poussa le lit sur le côté pour mettre l'alarme hors de sa portée. Elle prit une chaise et la posa entre le lit et le mur où se trouvait le bouton, coupant toute possibilité à la vieille femme.

— Si vous le voulez bien, je préfère que nous restions toutes les deux, ce matin.

Marie-Thomas commença à humer l'air comme un chien de chasse et fit un pas jusqu'à la fenêtre pour l'ouvrir.

— Excusez-moi mais ça fouette drôlement. Personne ne vient changer votre pot ? Au prix de la chambre, c'est un scandale !

La vieille ne dit pas un mot, elle s'était redressée contre l'oreiller de son lit et observait sa visiteuse avec des yeux apeurés. Parfois, ses lèvres semblaient vouloir prononcer un mot, elles se tordaient pour former un son sans réussir à l'exécuter.

— Voilà, aujourd'hui c'est le grand jour. Depuis combien de temps est-ce que je viens vous visiter ? Plus d'un an maintenant ! Marie-Thomas fit une pause pour attendre sa réponse avant de continuer. Oui, ça fait exactement quinze mois que je viens vous voir, uniquement le lundi et le vendredi car les autres jours sont occupés par certains membres de votre famille. Je veux dire votre vraie famille.

La vieille femme tourna la tête sur le côté en direction de la porte.

— Il y a peu de chances que l'infirmière vienne vous voir, elle ne le fait généralement pas avant 9 h 30, je suis bien renseignée, vous savez. C'est pour cela que je suis venue vous rendre visite plus tôt. Je vais devoir partir, je ne vais plus pouvoir vous tenir compagnie, je suis certaine que ça va vous manquer.

Marie-Thomas eut un rire un peu rauque, un rire malsain, et la vieille femme se retourna vers elle avec des yeux brillants.

— Ne pleurez pas, Mère, ma véritable maman n'a jamais pleuré. Elle aussi, je m'en suis occupée, vous savez, je l'ai gardée des mois. Je l'ai observée des heures dans son lit. Et elle n'a jamais pleuré, jusqu'au bout.

La vieille femme sembla faire un effort ultime, non pas pour parler mais pour exprimer des mots compréhensibles.

— Qui... qui êtes-vous ? dit-elle maladroitement.

— Ma pauvre Mère, vous ne savez pas qui je suis, c'est le principe ! Vous avez le cerveau en éponge, c'est pour ça que je suis là. Je pourrais aussi bien être votre fille qu'une inconnue ! À votre avis ?

— Vous n'êtes pas ma fille.

— Bingo ! C'est que vous feriez des progrès ! Je l'ai toujours su. J'ai toujours été pour les thérapies extrêmes. Les médocs, les examens, les traitements, tout ça, ça sert à rien. Comme avec mes parents, une baffé et ça repart, ha ! ha ! ha !...

La vieille femme enfonça son corps frêle dans le matelas comme si elle voulait disparaître.

— Donc comme je vous le disais, c'est le jour des adieux. Nous ne nous verrons plus, vous allez me manquer. Et moi, est-ce que je vais vous manquer ? Je n'y pense pas. J'aimerais bien continuer à venir mais ça devient trop dangereux alors il est temps de nous quitter bonnes amies.

Il y eut un bruit venant du jardin en contrebas. Deux hommes portaient une lourde caisse et tentaient de la poser sur un diable.

— Je n'ai jamais été très douée pour les adieux. Ce n'est pas mon truc de dire au revoir aux gens alors... Bye-bye, Mère.

Marie-Thomas se leva de sa chaise et déplia sa haute silhouette au-dessus du lit. Dans son manteau noir, elle ressemblait à un corbeau prêt à fondre sur sa proie. Elle se pencha, tira l'oreiller d'un coup sec et fixa la vieille dame avec un grand sourire. Dorénavant allongée sur le matelas, cette dernière utilisa ses coudes pour pivoter vers le côté du lit. Elle était très âgée, malade, mais un brusque jet d'adrénaline et son instinct de survie avaient pris le dessus sur son état de faiblesse. Marie-Thomas la saisit à l'épaule avec une large main gantée et la plaqua sur le dos avant de lui écraser l'oreiller sur le visage. Elle pesa de tout son poids pour l'empêcher de se débattre. Cela dura presque deux minutes avant que les derniers signes de vie disparaissent. Ensuite, elle disposa le corps en position de sommeil, ferma la fenêtre et les rideaux et quitta la résidence. En parcourant le bitume du parvis de la Défense, elle se dit qu'elle allait prendre le métro en pleine heure de pointe.

C'était vraiment désagréable, bien plus que d'étouffer cette vieille salope qu'elle avait choisie comme substitut de mère.

Le corps de la vieille femme était étendu sur son lit d'Inox. Le légiste l'avait consciencieusement déshabillée, exposant sa chair aride aux yeux de tous. Le groupe Khan au grand complet se tenait dans la salle orange de l'institut médico-légal, entourant le professeur Bouvier comme des étudiants en médecine. Il avait utilisé une large scie pour découper le thorax. Une sorte de nuage noirâtre fortement odorant s'était dégagé des entrailles du corps pour se répandre dans la pièce. Le légiste avait expliqué que dans le cas de cadavres parfaitement conservés comme celui-ci, les gaz dégagés par le pourrissement des organes internes pouvaient s'accumuler comme dans une grenade prête à exploser. Rhonda était sortie vomir après ce commentaire imagé pour ne réapparaître qu'une dizaine de minutes plus tard. Pendant ce temps, Bouvier avait travaillé sur le corps de cette femme comme on vide un poisson. Chaque organe était sorti, pesé et mis de côté dans une série de bacs en aluminium qui trônaient sur une desserte sous la fenêtre. Personne n'osait interrompre le silence de ce ballet chirurgical, et Tomar luttait contre la fatigue qui commençait à envahir ses muscles.

— Une chose est sûre, c'est que la mort remonte à un sacré bout de temps, avait fini par dire Bouvier sans un soupçon d'émotion.

— Une idée plus précise ? questionna Tomar.

— Vu l'état de ses organes, je dirai plusieurs années.

L'idée fit rapidement le cheminement dans les synapses de Tomar. L'état général du corps était déjà suspect mais là, ça ne faisait plus aucun doute.

— Elle a été embaumée ?

— Pas vraiment, au sens littéral du terme. Mais y'a de ça.

Bouvier prit une pince et écarta une partie de la cage thoracique pour leur montrer l'intérieur du cadavre.

— Vous voyez ici... sous les os...

Il pointait une substance savonneuse, grise et blanchâtre, qui parut immédiatement inhabituelle aux flics. Ils n'avaient pas fait d'études de médecine mais la routine des autopsies leur donnait une certaine expérience de ce qui pouvait « clocher » dans un cadavre.

— C'est ce qu'on appelle l'adipocire. C'est le résultat de la saponification du gras du cadavre. C'est très rare comme réaction chimique. En gros, le gras se transforme en une sorte de savon qui conserve les organes, les muscles et la peau.

— On l'a provoquée ?

— Elle n'a lieu que dans certaines conditions de froid et d'humidité. Pas facile de les reproduire dans un appartement. La momie d'Ötzi, ça vous dit quelque chose ?

— On est pas vraiment calés en momies, doc, lâcha Francky en grimaçant.

— Eh bien, c'est un chasseur âgé de plus de cinq mille ans retrouvé dans un glacier des Alpes en parfait état de conservation. La formation de graisse à l'intérieur du corps a préservé les tissus. Quand on l'a extirpé de son glaçon, il était bon pour rejoindre directement le musée Grévin. Dans le cas qui nous intéresse, le processus était à peine engagé, ce qui explique la détérioration de certains organes et l'odeur qui se dégage du cadavre... Mais ça a permis de la faire tenir quelques années comme ça. Je dirais... pas plus de cinq ans.

— La baignoire était pleine, chuchota Rhonda d'une voix fluette.

Tomar se retourna vers elle en lui faisant signe d'expliquer ce qu'elle pensait.

— Dans la salle de bains, la baignoire était pleine. Et aucun chauffage allumé dans l'appartement.

— Quelqu'un a très bien pu essayer de conserver le corps selon cette méthode... Et puis vous m'avez parlé de roses. Elles étaient sûrement là pour couvrir l'odeur de décomposition et éviter les soucis avec le voisinage.

— On a retrouvé pas mal d'encens aussi et du désodorisant chimique, compléta Rhonda.

Marie-Thomas s'était donné beaucoup de mal pour conserver cette femme au risque d'être découverte. Tomar imaginait son grand corps penché sur le cadavre, lui faisait-elle la conversation ?

— Par contre, il y a quelque chose d'étrange..., intervint Bouvier en replaçant ses lunettes sur le bout de son nez.

Le légiste se pencha vers le visage de la momie et prit une petite pince qu'il rentra dans sa bouche.

— Vous voyez ça ? On lui a cousu l'intérieur de la bouche avec du fil de pêche.

— Après la mort ?

— Difficile à dire.

— Et la cause du décès, doc ? interrompit Tomar.

— Il n'y a pas de lésions externes significatives, la seule piste que je vois est de nature métabolique.

Il y eut un silence avant qu'il ne précise sa pensée. Le professeur Bouvier aimait bien jouer avec leurs nerfs. C'était sa petite récréation.

— Indépendamment de la graisse interne due à la saponification, vous noterez l'extrême maigreur de cette femme. Elle pesait à peine trente kilos pour un bon mètre soixante-cinq. Rajoutez à cela que son estomac et ses intestins étaient absolument vides au moment du décès et vous comprendrez où je veux en venir.

— Elle est morte de faim ? dit Rhonda.

— Bingo, mademoiselle ! En tout cas, c'est ma piste principale pour l'instant.

Tomar se rappela les paroles du docteur Mathis. Les sociopathes sont incapables de percevoir ou de mentaliser la souffrance des autres, ils sont comme des enfants qui s'amusent à arracher les ailes des mouches. Soudain, tout lui parut évident.

— C'est pour ça qu'elle lui a cousu la bouche, dit-il d'une voix morne.

Tous les regards convergèrent vers lui. Ses hommes avaient l'habitude de se confronter à la violence mais ce genre d'horreur déjouait toute tentative de rationalisation.

— Elle l'a installée dans ce lit, lui a cousu la bouche pour l'empêcher de parler et l'a laissée mourir de faim...

Il y eut un nouveau silence que même le légiste n'osa interrompre.

Francky dessinait le visage de la morte sur son bloc, Rhonda tentait désespérément de regarder ailleurs.

— Putain, lâcha Dino en quittant la pièce.

— Une chose est sûre, commandant, dit le légiste en fixant Tomar. Il faut retrouver cette timbrée rapidement.

Marie-Thomas releva le frein à main de la Peugeot de location qu'elle était allée chercher le matin même. Elle avait trouvé une place juste en face du pavillon d'Émeline Jacob et ça allait sacrément lui faciliter la tâche. Elle prit quelques instants pour examiner son reflet dans le rétroviseur et décolla une petite croûte collée au coin d'un de ses yeux. Elle n'avait presque pas dormi depuis vingt-quatre heures et ses traits épais lui donnaient l'air d'un boxeur sorti du ring après un rude combat. Jolie poupée, pensa-t-elle en ouvrant la porte. Elle leva la tête vers le ciel et fut heureuse de constater qu'un carré bleu apparaissait entre les nuages. Un temps parfait pour le programme qu'elle s'était fixé. Au bout de la rue, un policier en uniforme stoppait la circulation pour permettre aux enfants de traverser. Elle ne détestait pas particulièrement la police ou les forces de l'ordre. Au contraire, l'ordre était pour elle quelque chose de nécessaire et de rassurant. Cela fixait un cadre clair à l'intérieur duquel elle composait ses propres règles. Mais au fil des années, le cadre était devenu trop étroit et elle avait dû prendre des libertés. Le genre de celle qu'avaient découvert les policiers en perquisitionnant l'appartement de sa mère. Il s'en était fallu de peu pour qu'elle se retrouve nez à nez avec eux. Cela faisait longtemps qu'elle n'habitait plus là mais Marie-Thomas passait régulièrement pour y déposer des fleurs et changer l'eau du bain. Elle faisait ça dès l'ouverture du métro avant d'aller à l'école et prenait un café dans un troquet anciennement aveyronnais aujourd'hui tenu par un Chinois. C'est de là qu'elle avait vu les flics en civil entrer dans l'immeuble. Il y avait ce grand gars avec les yeux noirs, le même qui l'avait interrogée lors de son audition. Son café tranquillement terminé, elle s'était dirigée vers la gare de l'Est pour louer cette voiture. L'altercation avec Émeline et la découverte de « mère » laissaient présager une accélération des événements et elle ne pourrait plus se présenter à son travail sans risquer de finir en prison. Non pas que la perspective de l'enfermement l'effrayât :

n'était-elle pas déjà prisonnière de ce corps et de la vie que ses parents lui avaient tracée ? Ce qui la dérangeait concernait plutôt le plan qu'elle n'avait pas réussi à mener à son terme. Elle traversa la rue d'un pas décidé et mit une main à l'intérieur de la poche de son manteau. Le contact du manche en bois la rassura. Il était 8 h 20 et Marie-Thomas savait qu'Hadrien allait sortir de chez lui pour rejoindre ses camarades à l'école. Étant donné le dernier contact qu'elle avait eu avec sa mère, il était inutile de sonner pour lui parler. Elle n'aurait même pas ouvert la porte. De toute façon, dans quelques minutes, elle allait lui livrer son fils déjà tout habillé et prêt pour le programme qui allait suivre. Marie-Thomas se planta sur le côté de la porte et prit une grande inspiration. Finalement, elle se demandait si elle ne devait pas remercier la police d'avoir précipité les événements. Combien d'années aurait-elle dû attendre encore avant d'en arriver là ? C'était son jour et le temps était excellent. Il y eut un déclic dans la serrure et la porte commença à s'ouvrir. Marie-Thomas donna un rude coup de talon et s'engouffra à l'intérieur de la maison. Elle était maintenant dans l'entrée où Hadrien la regardait avec un air totalement désespéré. « Bonjour mon chéri », dit-elle avant de se retourner pour apercevoir Émeline. La force du coup l'avait propulsée en arrière et elle se relevait en fixant Marie-Thomas du regard.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Quittez ma maison !

— Je ne vous demande rien. Je suis venue chercher Hadrien. Je vais l'emmener à l'école. Restez chez vous pour vous reposer.

Émeline était venue se placer devant son fils. Malgré son petit gabarit et ses airs de poupée Barbie pomponnée, elle était prête à défendre sa progéniture. Ses poings serrés, la posture cambrée de son corps et son visage crispé dans un rictus de colère prouvaient sa détermination.

— Vous êtes complètement folle, sortez, je vais appeler la police ! dit-elle en repoussant Hadrien dans son dos.

— Nous n'avons pas besoin de nous disputer, répondit Marie-Thomas en faisant un clin d'œil. Pas devant le petit ange.

— Sortez !

Émeline était en train de sombrer dans l'hystérie, elle saisit un parapluie posé à portée de main et commença à frapper le visage de Marie-Thomas qui restait plantée là sans aucune réaction.

— Sortez, espèce de tarée ! Sortez !

Émeline émit alors un murmure d'étonnement et une sorte de sifflement court quand vingt centimètres d'acier lui perforèrent un poumon. Marie-Thomas tenait toujours le couteau de cuisine lorsque la maman d'Hadrien commença à s'affaïsser en glissant vers le sol. Elle croisa son regard et repensa aux yeux du teckel croisé à Vincennes et qu'elle avait balancé sur le périphérique. Tu commences à comprendre, connasse, dit-elle intérieurement en accompagnant son mouvement de chute. Émeline était allongée sur le sol, recroquevillée comme un fœtus, les mains collées sur le manche du couteau planté dans sa poitrine. Une épaisse flaque de sang coulait sur le carrelage et Marie-Thomas récupéra son arme avant de se retourner vers Hadrien qui fixait sa mère, le visage livide.

— Ne t'inquiète pas, mon ange, elle se repose, dit-elle en le prenant dans ses bras puissants.

Le petit garçon se débattit, la rouant de coups avec ses poings et ses talons. Un violent coup de tête fendit la lèvre de Marie-Thomas sur trois bons centimètres et le sang inonda son menton et imbiba le col de son manteau.

— Calme-toi, bébé ! dit-elle en le serrant très fort dans ses bras.

Hadrien lutta longtemps puis ses membres semblèrent se détendre et il devint aussi mou qu'un mannequin de chiffon.

— Voilà, mon amour, maintenant je vais pouvoir m'occuper de toi, dit-elle en sortant pour rejoindre la voiture.

Ambiance plombée dans le bureau du groupe Khan. De retour de l'institut médico-légal, Tomar avait envoyé une patrouille surveiller les abords de l'école de Fontenay et cueillir Marie-Thomas Petit sur son lieu de travail. Elle n'y était pas. D'une manière ou d'une autre, elle avait compris qu'ils étaient sur sa trace et, d'après son profil, elle devait être en train de brouiller les pistes. Mais, malheureusement, elle n'avait pas tardé à refaire surface... La nouvelle de l'agression d'Émeline Jacob était tombée comme un couperet et la disparition du petit Hadrien leur glaçait le sang à tous. Il s'était écoulé tout juste trois heures depuis leur macabre découverte dans l'appartement de Marie-Thomas. Ils savaient maintenant de quoi elle était capable. Tomar avait fait envoyer son signalement à tous les services de police et de gendarmerie, et le plan « alerte enlèvement » était déclenché. Mais cela serait-il suffisant pour éviter le pire ? Francky fumait clope sur clope sous son Velux pendant que Dino fixait l'écran de son PC avec des yeux de chouette. Tomar n'arrêtait pas de rejouer le film de leur audition, lorsque cette timbrée se tenait sur une chaise à un mètre de lui. S'il avait écouté son instinct ce jour-là, ils auraient focalisé l'enquête sur elle et peut-être évité une mort supplémentaire. Il pensait à ce vieil escroc de Jeff qui avait ressurgi dans sa vie pour le torturer. Lui aussi était une créature toxique dont les effluves corrompaient tout ce qu'il approchait. Il lui avait donné son argent, ça le calmerait pour un temps, mais il n'y avait qu'un seul moyen de s'en débarrasser définitivement. Les Inuits avaient tout compris, inutile d'essayer de composer avec ce genre de personnes, il fallait les pousser du bord de la banquise, sans témoin si possible.

— Dingue ! commenta Dino à voix haute en levant la tête de son écran. Je suis en train de remonter la généalogie de la famille Petit. La momie a un nom : Hermione Petit, la mère de notre timbrée.

— T'en es sûr ?

— Pas de doute. Y'a qu'à voir la photo que j'ai récupérée à l'identité. C'est la même. Donc Hermione Petit est mariée à Roger Petit, décédé dans un accident de voiture il y a dix ans. Ils ont eu deux enfants : Marie et Thomas.

Francky tira longuement sur sa cigarette et cracha la fumée par le Velux avant de le refermer.

— Comment ça, Marie et Thomas ? interrogea Tomar.

— Ouais... sur leurs actes de naissance c'est bien comme ça qu'ils s'appellent. Marie Petit, née le 2 juillet 1972 à Clamart, et Thomas Petit, né le 6 avril 1976, au même endroit.

— Il est devenu quoi, ce Thomas ?

— Déclaré mort des suites d'une pneumonie en mars 1979. Elle a changé son nom pour Marie-Thomas quand elle a fait faire son premier passeport. Elle devait avoir dix-neuf ans.

— Putain, plus on en apprend sur cette timbrée plus ça fait froid dans le dos, dit Francky d'une voix morne.

— Ouais. On n'a aucun moyen d'avoir une photo du petit Thomas ?

— Faudrait fouiller les rubriques nécrologiques de l'époque mais y'a peu de chances.

Tomar se rappelait la photo sur le mur de l'appartement. Ce gamin de deux ans qui tendait les bras vers sa mère devait être Thomas. Il fit tourner sa chaise vers le mur pour fixer le tableau des victimes et la longue rangée des enfants qu'elle avait pris pour cibles.

— Francky, retourne à l'appartement et vois si les gars de la PST ont fini de bosser.

— OK, boss. Je cherche quoi ?

— Un album photo.

La porte du bureau s'ouvrit et Rhonda fit son entrée, un feuillet imprimé à la main.

— On a un signalement sérieux.

Elle posa la feuille sur la table de Tomar. Un contrat de location de voiture.

— Elle a loué une Peugeot 107 blanche, ce matin, gare de l'Est.

— Comment t'as trouvé ça ? questionna Francky.

— Le collègue qui a découvert le corps d'Émeline Jacob, il a vu une voiture de loc se barrer avec un gamin qui hurlait à l'arrière. J'ai fait une vérif et voilà...

— Putain, ça va nous aider ça !

— Et la mère ? questionna Tomar.

— État critique.

— Bon... on répercute le signalement de la voiture à tous les services. Il s'est passé quoi, une heure ? Elle peut pas être loin. Y'a plus qu'à croiser les doigts.

Francky rassembla ses affaires pour rejoindre l'appartement pendant que Dino pianotait sur son téléphone. La traque commençait et avec elle une montée d'adrénaline qui ne les quitterait pas jusqu'au dénouement de cette affaire. Tomar pouvait sentir que Marie-Thomas Petit était presque prise dans leurs filets et ils ne la lâcheraient pas. Mais il savait aussi qu'elle tenait le petit Hadrien et qu'elle était capable des pires horreurs. Ils avaient la vie de cet enfant entre leurs mains. La moindre erreur, le moindre retard et ils auraient peut-être une bonne raison de cauchemarder pendant le reste de leur vie. Tomar observa Rhonda et échangea un regard complice. Quelque chose avait changé dans son visage. Elle semblait plus sereine, plus sûre d'elle. Ils se tenaient tous les deux en pleine action au milieu d'un champ de bataille, et pourtant il se dit pour la première fois qu'il pourrait tomber amoureux d'elle.

Le parc. C'est ici que tout avait commencé. Hadrien était monté au sommet du portique et attendait assis sous le toit en bois qui servait de sas au toboggan et protégeait les enfants de la pluie. Ce lieu n'avait presque pas changé depuis l'époque où Marie accompagnait son frère et l'aidait à grimper le petit escalier pour rejoindre la plate-forme de jeu. Bien entendu, la ville avait remplacé les équipements en plastique par des structures modernes en acier et en bois, mais le cadre était le même. Du haut de la colline où s'étendait la ville de Clamart, on pouvait voir le fatras hétéroclite d'immeubles qui composait la banlieue sud de Paris et même les gigantesques cheminées d'Issy-les-Moulineaux crachant leurs fumées dans le ciel de la capitale. Marie était arrivée en fin de matinée, le temps de s'arrêter dans une boulangerie pour acheter deux sandwiches, une bouteille d'eau et une paire d'éclairs au chocolat. Tous les enfants aimaient le chocolat, son frère Thomas en était fou. Elle avait garé sa voiture de location sur le côté du square et se tenait depuis assise sur un banc en regardant Hadrien s'amuser. Enfin, il ne s'amusait pas vraiment. Après leur départ un peu précipité de la maison d'Émeline, il s'était réveillé dans la voiture et elle avait mis une bonne demi-heure à le calmer. Marie avait pris le périphérique en augmentant au maximum le volume de la radio pour couvrir ses hurlements. Et puis il s'était endormi comme une masse et n'avait ouvert les yeux qu'une fois qu'ils étaient arrivés à destination. Elle avait pris ça comme un signe encourageant. Hadrien avait compris la situation, il savait qu'elle était là pour le sauver d'une mère irresponsable. Une fois dans le square, il avait refusé de toucher à leur déjeuner et il était monté directement se réfugier sur la plate-forme d'où il l'observait sans dire un mot. Marie avait bien essayé de le convaincre de venir jouer avec elle à la balançoire (elle adorait ça), mais elle n'avait recueilli qu'un regard sombre. Les enfants sont comme ça, ils ont leurs humeurs généralement difficiles à comprendre pour des adultes. Alors

Marie s'était assise et avait regardé la ville en mangeant son sandwich. Et puis au fil du temps et de la fatigue, elle s'était assoupie pour une petite sieste. Les cris d'un enfant l'avaient réveillée. Le décor avait changé. Elle était toujours dans le square mais une trentaine d'années plus tôt. Thomas hurlait gaiement en se jetant dans le toboggan tête en avant. « Pas dans ce sens-là ! » avait-elle hurlé en se levant pour vérifier qu'il ne s'était pas fait mal. À même pas trois ans, Thomas était déjà habile comme un petit singe. Les heures interminables qu'il passait au square avec sa sœur n'y étaient pas pour rien. Marie scruta les alentours à la recherche de ses parents, mais elle était seule. Une fois encore sa mère avait préféré rentrer « s'occuper de sa vie », comme elle le lui faisait souvent remarquer. Marie aurait voulu lui dire qu'elle aussi faisait partie de sa vie, mais une enfant de six ans ne trouve pas toujours les mots, et ensuite... ensuite, il est trop tard. Thomas continuait inlassablement de grimper les petits escaliers pour se laisser glisser du haut de son tube en plastique en hurlant de joie dans une totale indifférence à tout ce qui l'entourait. Insouciance providentielle qui l'empêchait de comprendre à quel point il était abandonné par ses propres parents.

Marie ouvrit les yeux une seconde fois pour revenir à la réalité. Hadrien était toujours perché sur son portique et pleurait doucement. Oui, c'est ici que tout avait commencé et que tout devait se terminer. Elle fouilla dans son sac à main et empoigna le manche du couteau.

Les façades des immeubles défilaient à toute vitesse par le pare-brise de la voiture banalisée. Dino était au volant et il slalomait dans la circulation en faisant hurler son gyrophare. Tomar, sur le siège passager, terminait de serrer les sangles de son gilet pare-balles. Ils avaient eu un appel dix minutes plus tôt. Une patrouille d'îlotiers avait aperçu la voiture de location de Marie-Thomas Petit aux abords d'un square de Clamart. Après vérification, ils avaient confirmé la présence de la femme et du gamin. Tomar leur avait demandé de ne surtout pas intervenir. Il leur avait fallu moins de cinq minutes pour s'équiper et foncer dans la première voiture disponible, garée à proximité du marché aux fleurs. Maintenant, ils roulaient à toute blinde sur les quais en direction de ce qu'ils pressentaient tous être la conclusion de leur enquête. Rhonda regardait le paysage défiler pendant que Francky tournait la tête en tous sens comme un aigle cherchant une proie.

— On va la choper, on va la choper, répétait-il en secouant une jambe nerveusement.

C'était ce genre d'instant suspendu où chacun se sentait sur le bord d'une falaise, prêt à sauter. Dans quelques heures, Marie-Thomas Petit serait entre leurs mains, ou celles d'un médecin légiste, et tous avaient en tête que la vie d'un petit garçon de six ans dépendait de leur capacité à gérer la situation.

C'était beaucoup de poids à porter sur leurs épaules mais ils s'étaient tous engagés pour ce genre d'instant où, au-delà des heures passées à traquer des criminels, ils se sentaient réellement utiles.

Francky était retourné à l'appartement et il avait trouvé un album photo rangé au fond d'une armoire. Ils avaient découvert les visages d'anonymes, un couple visiblement heureux avec ses deux enfants. Il y avait également plusieurs clichés du petit Thomas, juste avant son décès. Il posait le plus souvent dans les bras de sa sœur qui le serrait comme une poupée.

La ressemblance entre lui et les gamins côtoyés par Marie-Thomas était tellement frappante qu'ils n'avaient pas prononcé un seul mot en punaisant le portrait de Thomas sur le tableau en chêne-liège. Ils ne pouvaient qu'essayer d'imaginer le traumatisme qui avait poussé cette petite fille au visage triste à coller le nom de son frère au sien pour commettre la série d'atrocités qu'ils étaient en train de mettre au jour. Tomar se rappelait les propos du docteur Mathis. Ces gens, ces sociopathes que les Inuits poussaient de la banquise, avaient eux aussi été des enfants sans armes, se défendant avec leurs moyens limités contre la violence du monde adulte. Il ne pouvait qu'imaginer le destin qu'elle avait pu avoir pour vriller de cette manière et il sentait une pointe d'empathie pour cette femme.

— Dégage, connard ! lança Dino en fixant une voiture qui refusait de lui céder la priorité.

Ils étaient maintenant sur le périphérique, presque au niveau de la porte d'Issy. Le mois de février touchait à sa fin et les deux cheminées en béton des fourneaux du centre de tri se détachaient sur le ciel gris hivernal. Tomar pensait aux visages de toutes les victimes qu'ils avaient accrochés sur le mur. Combien avaient souffert de leur rencontre avec Marie-Thomas Petit ? Combien avaient dû payer le prix d'une faute dont ils n'étaient pas coupables ? La souffrance transformait parfois les victimes au point de les rendre plus violentes que leurs bourreaux. Tomar se demandait si c'était son destin à lui aussi. Était-il un de ces êtres toxiques qui abîmaient tout autour d'eux ? Son ex-femme l'avait quitté pour cela... Il se retourna vers Rhonda qui se massait les tempes comme pour chasser une migraine. Tomar aimait cette fille, mais est-ce qu'il n'allait pas tout faire foirer ? Il devait avoir dix ans lorsque Berthier lui avait fait découvrir l'histoire de Thésée et du Minotaure. Tomar se rappelait qu'il s'était rapidement désintéressé du héros athénien pour se focaliser sur la bête qui hantait les couloirs du labyrinthe. Arrachée aux bras de sa mère, maudite par son père, elle était condamnée à errer sans fin, obligée de se nourrir de chair humaine pour survivre. Sa douleur était si profonde que Thésée fut pris de mélancolie en la combattant. En réalité, le mythe laissait entendre que le Minotaure avait accueilli la mort comme une délivrance, rendant bien amère la victoire du héros. Tomar se sentait comme cette bête, piégé dans un passé qui n'en finissait pas de se répéter. Il lui faudrait briser les chaînes et abattre les murs au risque de

sombrer dans la folie et d'entraîner les autres dans sa chute. D'ailleurs, le fantôme de Bob n'était-il pas un des premiers signes de cette folie ?

Il y eut un crissement de pneus lorsque Dino stoppa la voiture cent mètres en amont du square. Les policiers en uniforme avaient fermé la rue et leur faisaient des signes avec les mains, montrant la direction où Marie-Thomas Petit les attendait assise sur un banc.

— J'y vais seul, dit Tomar en rangeant son arme dans son étui ceinture.

Il y eut un silence dans la voiture que personne n'osa briser, et le temps s'arrêta.

Le ciel s'était peu à peu chargé d'épais nuages sombres et une fine pluie commençait à tomber. Hadrien se tenait toujours au sommet de la plateforme, les jambes repliées contre son ventre, le visage enfoui profondément dans ses genoux. Tomar parcourut les quelques mètres qui le séparaient de l'entrée du jardin. Un gardien de la paix s'empressa de venir lui faire un résumé de la situation qu'il écouta à peine tant son attention se focalisait sur la silhouette immobile assise sur un des bancs disposés en arc de cercle autour de l'aire de jeux pour permettre aux parents de surveiller leur progéniture. Il fit un signe au policier pour qu'il recule et s'avança vers le portillon du square. Les gonds rouillés émirent un grincement strident alors qu'il quittait le bitume de la rue pour s'engager dans l'allée gravillonnée. Le portique en bois se trouvait à quelques dizaines de mètres sur sa gauche. Tomar progressait aussi silencieusement que possible mais il n'avait pas de doute sur le fait que Marie-Thomas l'avait entendu ouvrir le portail. Pourtant la silhouette restait totalement immobile. Lorsqu'il arriva au niveau du premier banc, il crut détecter un léger mouvement, comme une respiration forte. Quelques mètres à peine le séparaient de Marie-Thomas et il s'apprêtait à prendre la parole lorsque Hadrien leva la tête, lançant un regard perdu dans sa direction. Tomar tendit un bras vers lui et posa un doigt sur sa bouche pour lui faire signe de ne rien dire. Le gamin comprit visiblement le message et resta figé, le visage livide, les yeux hagards. La pluie ruisselait le long du portique et tombait en gouttes épaisses sur la capuche de son blouson.

Tomar arriva sur le côté du banc, il pouvait maintenant voir le profil de Marie-Thomas. Elle était étrangement vautrée, le dos à moitié posé contre le dossier, les jambes étendues de tout leur long comme deux poteaux. Elle fixait Hadrien les yeux mi-clos. Le tissu de son manteau se gonflait par à-coups irréguliers. Tomar observa son visage aux traits grossiers et pensa à la petite fille de l'album photo. Elle tourna lentement la tête vers lui et sa

bouche à la lèvre fendue forma une grimace de douleur et un sourire grotesque. Tomar remarqua alors le manche du couteau dépassant de son buste au niveau du cœur. Une longue traînée noirâtre s'étendait le long du tissu et terminait en un mince filet rouge qui coulait lentement sur le sol. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose mais aucun son ne sortit. Tomar s'approcha et vint s'asseoir à côté d'elle. Marie-Thomas Petit s'était planté un couteau de cuisine en plein cœur et vivait ses derniers instants sous l'averse qui se densifiait encore. Il aurait pu appeler les secours et la faire rapatrier d'urgence dans l'hôpital le plus proche. Peut-être que les médecins auraient réussi à la sauver après de longues heures sur le billard. À la sortie de l'hôpital, on l'aurait déférée dans un centre de détention en attendant le résultat de son procès. Vu l'épaisseur du dossier la concernant, elle aurait pris vingt ans minimum sans réduction de peine. Mais Tomar ne pouvait pas s'enlever de la tête le visage triste de cette petite fille tenant son frère dans ses bras. Un amour si profond, si fusionnel qu'elle lui avait pris jusqu'à son prénom. Marie-Thomas était un monstre et elle souhaitait abrégé ses souffrances. Il aurait pu la sauver et l'obliger à payer ses crimes au fond d'un labyrinthe sans lumière mais il se sentait incapable de la juger.

— En... Enfin..., chuchota-t-elle entre ses lèvres sans parvenir à les ouvrir suffisamment.

La pluie recouvrait son visage et commençait à imbiber la laine de son manteau, se mélangeant au sang.

— Vous en avez mis du temps, dit-elle en inclinant la tête.

Sa poitrine se gonfla une fois encore, puis deux, avant de rester figée. Marie-Thomas Petit venait de pousser son dernier soupir.

Depuis son perchoir, Hadrien avait observé la scène sans bouger. Tomar leva la tête vers lui et lui sourit tristement. Les morts quittent notre monde et emportent avec eux leurs regrets et leurs déceptions. Mais qu'en est-il des vivants ? Hadrien devrait vivre avec ça jusqu'à la fin de ses jours. Alors qu'il s'apprêtait à se lever du banc pour le rejoindre, Tomar remarqua l'ombre qui se tenait à côté du gamin. Une seconde, il imagina une fillette au regard triste entourant son petit frère de ses bras.

Il régnait comme un air de fête dans les locaux de la police criminelle. Aucun rapport avec la fin de l'enquête du groupe Khan, les gars de la SAT venaient de choper deux apprentis djihadistes belges appartenant à la cellule impliquée dans les attentats de Paris. Ils devaient être rapatriés sur place et les enquêteurs espéraient obtenir de précieux renseignements permettant d'éclairer l'inquiétant tableau de ce que la presse nommait déjà « la galaxie djihadiste ». Dans leur bureau du quatrième étage, Dino, Francky et Rhonda s'étaient tout de même offert une coupe de champagne pour marquer la fin de cette affaire. Tomar n'était pas là, il avait disparu après l'épisode du square, et Rhonda le soupçonnait de régler ses affaires « perso ». Ils trinqueraient tous ensemble une seconde fois, ils l'avaient bien mérité. Les chirurgiens avaient réussi à sauver Émeline Jacob et le petit Hadrien pourrait rapidement retrouver sa maman, même s'il allait mettre des années à évacuer le traumatisme. C'était une des difficultés de ce métier : ne pas trop s'impliquer émotionnellement dans la suite de leurs enquêtes. Ils ne faisaient que traiter l'urgence criminelle, un instantané de l'horreur alors que d'autres, familles, proches et victimes, continuaient souvent toute leur vie à souffrir. Francky détachait avec précaution du tableau en liège les portraits des victimes de Marie-Thomas Petit pour les joindre au dossier, pendant que Dino terminait de taper le rapport qu'ils allaient envoyer au juge. Après avoir vidé son verre, Rhonda avait quitté le bureau pour monter au dernier étage déposer le couteau de cuisine avec lequel Marie-Thomas s'était donné la mort. Il était emballé dans un sac à scellé et devait rejoindre l'armoire sécurisée en attendant d'être transféré au moment du jugement. Lucien Goux, dit Lulu, gérant l'accès aux scellés et tenait une comptabilité précise des entrées et des sorties. Fini le temps où l'on se servait dans les armoires comme à un distributeur automatique. La procédure était désormais organisée pour éviter le moindre abus. C'est également là qu'on stockait l'argent sale et la dope

saisie dans les opérations de stups. Il y avait eu suffisamment de « pertes » pour que le préfet mette en place une gestion rigoureuse des flux. Lucien était absorbé dans la lecture d'un épais registre où l'on apercevait des noms et des numéros de code.

— Salut, m'dame ! lança Lulu en la gratifiant d'un clin d'œil. Alors qu'est-ce qu'on a aujourd'hui ?

— Un schlass, on boucle le dossier Petit.

Lulu jeta un œil dans son registre et lui désigna un numéro d'armoire. Pour faciliter les recherches, chaque sac était numéroté et classé par catégorie et type d'objet.

— Armoire 4, sous la mezzanine.

— Je le dépose, si tu veux, continue ton inventaire, proposa Rhonda d'une voix douce.

— C'est gentil, ça, je veux bien, parce que si je perds le fil...

Lulu lui tendit un trousseau de clefs et elle se dirigea vers l'armoire en question. À l'intérieur se trouvait une série de sacs contenant pour la plupart des couteaux ou des objets contondants ainsi que quelques armes de poing. Combien de criminels avaient utilisé ces objets ? Chaque sac cachait une histoire morbide, un secret que la science et le travail des enquêteurs devaient révéler. En déposant le sien, Rhonda remarqua le couteau à manche de bois qu'elle avait aperçu dans le bureau d'Alvarez. L'étoile et le cercle gravés n'avaient pas encore permis de remonter jusqu'à Tomar, pas plus que les empreintes qui dormaient encore dans le fichier numérisé sans identification possible. Rhonda sentit comme une vague de chaleur la submerger alors qu'elle plongeait une main dans l'armoire. Elle jeta un coup d'œil vers Lucien, toujours absorbé dans son registre, saisit le sac et le roula en boule autour du couteau avant de le glisser sous son pull. Sans cette arme, personne ne pourrait remonter jusqu'à Tomar. Si par malchance on l'identifiait par ses empreintes, il pourrait toujours dire qu'il avait touché l'arme au moment des auditions. Après tout, la « pollution » des pièces à conviction était assez courante. Rhonda prenait un risque énorme mais il n'y avait pas d'autre solution si elle voulait sauver l'homme qu'elle aimait. Elle fit tourner la clef dans le cadenas de l'armoire et salua Lulu en partant sans qu'il lève le nez de son inventaire. Une fois au quatrième étage, elle se dirigea vers les toilettes

pour se débarrasser du sac et glisser l'arme dans la poche de son jean. À son retour au bureau, Francky et Dino partageaient une clope sous le Velux.

— Tu recommences à fumer, dit-elle en souriant à Dino.

— Juste une et j'arrête.

Il disait ça à la fin de chaque affaire et il lui fallait généralement plusieurs mois pour arrêter. Rhonda vint rejoindre ses camarades et leur fit signe de faire tourner la clope. Elle aspira une grande bouffée de nicotine et malgré la désagréable sensation de picotement qui lui taquinait les poumons, elle se sentit délicieusement bien.

Un flot continu de voitures entraît et sortait du parking de l'avenue de Wagram où Tomar patientait depuis une heure. Il était arrivé en avance pour repérer les lieux et choisir l'emplacement le plus à l'écart des caméras de surveillance. Il avait pris soin de dévisser une ligne de néons pour plonger la zone dans la pénombre et il se tenait immobile derrière une colonne en béton, juste en face d'une sortie de secours qui serait bien utile en cas d'embrouille. Le contenu de son sac, cinq mille euros en billets, justifiait cette précaution. Ce fric lui restait du casse de la cave et il comptait bien en faire bon usage. Il avait pris rendez-vous avec son contact par le biais d'une ancienne « connaissance », un caïd des jeux clandestins reconverti dans l'écriture de scénario pour la télévision. L'homme s'était pointé à l'heure. Il était plutôt massif, des épaules de déménageur sous une veste noire. Il portait une chaîne en or par-dessus son col roulé, signe qu'il devait être d'origine slave – croate, slovène ou peut-être albanaise. Son accent à couper au couteau confirma cette première impression.

— C'est toi, le pote de Sam ?

Tomar acquiesça de la tête et ouvrit grand sa parka pour lui montrer qu'il n'était pas armé.

— Il t'a dit tarif ?

— Quinze mille.

Il lui donna son sac et l'homme vérifia sommairement le contenu pendant que Tomar fouillait dans sa poche pour sortir une enveloppe grand format qu'il lui tendit.

— Quand ça doit être fait ?

— Le plus tôt possible.

L'homme ouvrit l'enveloppe et observa la photo imprimée sur une page avec plusieurs indications griffonnées à la main... Sur cette photo, Jeff

ressemblait à un vieillard.

— Cinq mille tout de suite et dix mille quand le boulot est terminé.

L'homme hocha la tête pour signifier son accord.

— Moi t'appelle, dit-il avant d'empocher son avance et de disparaître.

Tomar avait beaucoup hésité avant d'organiser ce petit rendez-vous. Jeff était de la race des ordures qui ne lâchent jamais. Il savait que les cinquante mille euros ne dureraient pas longtemps avant qu'il le revoie pointer le bout de son nez avec de nouvelles exigences. Le seul moyen d'arrêter ce cercle vicieux sans révéler à Goran la vérité était de lui régler définitivement son compte. Une fois encore, il pensa aux Inuits et à leur thérapie de choc. Sa mémoire le ramena au fameux soir où Berthier lui avait présenté Jeff pour la première fois. Il avait seize ans, et malgré la maturité apportée par son enfance pourrie, il était incapable de comprendre les enjeux de cette rencontre. Il venait de tuer son père, cette bête qui l'avait pourchassé inlassablement, et il n'aspirait qu'au repos. Il n'avait pas réfléchi à son geste, pas plus qu'aux conséquences qu'il pourrait avoir sur sa famille, et le voilà qui arrivait au bord d'un gouffre dont il ressortirait au mieux vingt ans plus tard. Berthier lui avait donné un futur en lui évitant la prison et en s'occupant de tout. Il l'avait d'abord aidé à faire disparaître le corps. La maison abandonnée aux tuiles rouges et aux murs décrépits appartenait à ses grands-parents. Mais se débarrasser du corps ne suffisait pas à résoudre le problème. Le père de Tomar était suivi par un juge et la procédure nécessitait qu'il « pointe » comme un détenu en libération conditionnelle. C'est là que Jeff était entré en piste. Il avait l'âge, la corpulence et la motivation nécessaires pour prendre la place du patriarche. Il était sur le sol français en situation irrégulière, et Berthier lui avait promis des papiers d'identité ainsi qu'une rente à vie. C'était le deal... L'argent contre son silence et quelques rendez-vous à la préfecture. Tout le monde s'était fait berner par le subterfuge, et Tomar avait échappé à la prison. Pour quelle raison Berthier s'était-il compromis à ce point pour lui venir en aide ? Sans doute parce qu'il était pour lui bien plus qu'un simple mentor. Sans doute aussi était-il amoureux de sa mère. Toujours est-il que Jeff avait tenu parole. L'affaire s'était compliquée lorsque Goran avait commencé à envoyer des lettres pour « renouer » avec son père. Il était le seul de la famille à ne pas être au courant, il avait eu la chance d'éviter les coups du patriarche. C'est à ce

moment que Jeff avait compris qu'il avait un levier pour gagner plus d'argent et il ne s'était pas gêné...

— Ça ne te dérange pas de commander l'exécution d'un homme ? questionna une voix nasillarde dans le dos de Tomar.

Il eut un soubresaut de surprise. Il avait inspecté cette zone du parking dix fois. Il n'y avait ni caméras de surveillance ni portes d'accès. Personne ne pouvait se trouver là pour le surprendre. Il fit volte-face et se retrouva face à la tête de cauchemar de Bob. Le bas de sa mâchoire avait disparu et la partie supérieure de son visage était dans un état de décomposition encore plus avancé que lors de leur dernière rencontre. Son corps tout entier semblait se plier dans des angles contre nature et ses vêtements étaient entièrement recouverts d'une substance noirâtre qui empestait la pourriture et la chair viciée.

— Monsieur le flic n'hésite pas à se faire justice lui-même. Ça devient une habitude, non ?

Tomar ne répondit rien. Il chancelait alors qu'une sensation de vertige lui donnait l'impression de tomber dans un abîme. Bob apparaissait dans ses rêves, uniquement dans ses rêves, alors que faisait-il au dernier sous-sol de ce parking ?

— Je pense que tu n'as pas tout compris encore, monsieur le flic, lança Bob en faisant dodeliner sa langue pendante.

Tomar se retourna et courut vers les ascenseurs. Il était épuisé par ces mois d'enquête et les événements qui ne cessaient de se mettre en travers de sa route. C'est ce qui expliquait cette vision, c'était forcément ça. Une fois dans l'ascenseur, il appuya sur le bouton RDC, il fallait qu'il retrouve l'air frais de l'extérieur, qu'il évacue les effluves de putréfaction que sa vision lui avait laissés dans les poumons.

— Désolé, mon pote, va falloir t'y faire. On est copains pour la vie maintenant.

Bob se trouvait derrière lui, sa face de goule à quelques centimètres de sa nuque.

— Qu'est-ce que tu veux ? répondit Tomar d'une voix chancelante.

— Je ne suis pas là juste pour t'emmerder, tu sais. Faut bien que quelqu'un t'aide à résoudre tes problèmes, amigo. *Mi casa es tu casa*, plaisanta Bob en

riant de manière atroce.

— De quoi tu parles ?

— Jeff, le vieux con sur qui tu viens de mettre un contrat...

Tomar tourna la tête pour fixer les orbites vides du cadavre de Bob.

— Faudra bien que tu te décides à lâcher le morceau ! À larguer les amarres !

— Mais ferme-la !

— Non, non, non... va falloir lui dire, à Goran, que c'est pas votre père...

Tomar sentit une violente douleur lui serrer la poitrine. Il était en train de faire une crise cardiaque, là, dans ce parking de l'avenue de Wagram. Il allait crever en compagnie du cadavre de cette raclure de Bob.

— Faudra bien que tu lui avoues que ton vrai paternel, tu l'as crevé comme un chien. Tu peux pas garder ça pour toi éternellement, mec... Sinon tu vas devenir complètement barge.

Il y eut un bruit métallique et la porte de l'ascenseur s'ouvrit, laissant pénétrer un flot d'air frais. Un couple se tenait dans l'encadrement de la porte et observait Tomar dont le corps avait glissé sur le sol.

— Vous allez bien, monsieur ? demanda la trentenaire blonde qui se penchait déjà sur lui.

Bob se tenait juste derrière elle, la tête inclinée, la langue pendante dégoulinante de bave. C'est alors que Tomar comprit que tout ce qu'il avait tenté de réparer depuis son enfance était en train de voler en fumée, de se fissurer comme un mur prêt à s'effondrer pour ne laisser que des ruines. Non, il n'allait pas bien du tout. Il était Tomar Khan, le flic de la Crim obsédé par ses enquêtes, il était Tomar le petit garçon courant dans le noir pour échapper à la bête, il était Tomar le parricide maudit par les dieux, condamné à voir les morts. Combien de temps avant qu'il ne sombre définitivement dans la folie et devienne le monstre arpquant les couloirs du labyrinthe ? Il se rappela la boîte qu'il déterrait inlassablement durant ses cauchemars. Le miroir brisé et l'arme qu'il pointait sur son front. Il était peut-être temps d'en arriver là... Son regard d'enfant apeuré plongea dans celui de la jeune femme qui tentait de lui venir en aide. Un instant, il crut voir le visage de Rhonda penché sur lui dans un halo de lumière intense. Et il comprit aussi qu'il n'était pas seul. Elle pourrait peut-être l'aider à sortir du labyrinthe... Peut-être.

Une pluie fine tombait sur le quartier résidentiel de la ville de Stains. Quelques vieilles maisons défraîchies en bordure d'une cité semblaient résister à l'avancée du bitume. La moto de Tomar était garée devant une haie de végétation dense et chaotique percée par une minuscule porte grillagée. Passé ce buisson sauvage, on pénétrait dans un jardin aux herbes hautes encadré de murets en béton le long desquels ronces et orties se disputaient le territoire. Au centre du jardin se dressait un immense cerisier dont les branches dégarnies se détachaient sur le ciel blanc. Tomar pensa à un réseau de veines parcourant le corps d'un homme. Des veines arides dans lesquelles le sang ne coulait plus. Il se tenait seul au pied de l'arbre, face à la maison aux murs gris et au toit de tuiles rouges. Après son malaise, il avait décidé d'annuler le contrat sur la tête de Jeff. Sa vie ne pouvait plus se résumer à une fuite perpétuelle dans les tunnels du labyrinthe. Une légère brise souleva les feuilles mortes qui tapissaient les alentours du cerisier. Tomar se pencha dans l'herbe mouillée et posa un genou à terre en prononçant quelques mots à voix basse. Pour la première fois depuis son enfance, le froid et la peur commençaient à s'estomper. Il était temps pour lui de trouver la lumière.

Remerciements

Il y a toujours une histoire autour d'un roman. Pour Toxique, c'est celle d'une rencontre avec un gars incroyable nommé René Manzor. Un genre de coup de foudre entre auteurs qui, en moins de temps qu'il ne faut pour déguster un verre de cognac, m'a permis de rencontrer les personnes clefs que je recherchais depuis des années. Alors merci René pour ta générosité et merci à toi, Caroline, pour la confiance incroyable que tu as eue en moi et tout ce que tu m'as appris sur ce roman. Et bien sûr, merci à toi, Philippe, de m'avoir accueilli avec autant de bienveillance et de générosité. Quand on débute une aventure aussi trépidante que celle de romancier, on ne peut rêver d'être mieux entouré.

Du même auteur

Quelque part avant l'enfer, Scrineo, 2015.

La nuit n'est jamais complète, Scrineo, 2016.

© Editions de l'épée, 2017

ISBN : 9791091211499

Couverture

Conception graphique :

Élise Godmuse, Émilie Greenberg /olo.éditions

Photographie : © Den Edryshov / Shutterstock

Retrouvez les Éditions de l'Épée sur

The Facebook logo, consisting of the word "facebook" in white lowercase letters on a blue rectangular background.